

The background of the entire cover is a photograph of a vast desert. In the foreground, there are rolling sand dunes. A series of footprints leads from the bottom left towards the center of the image. In the distance, there are dark, rugged mountains under a pale sky.

Fantasy

***RÊVEURS
D'EUX***

Laurent de Coudenhove

Rêveurs d'Eux

Copyright © 2015 by Laurent de COUDENHOVE

Licence Créative Commons

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de
Modification 3.0 non transposé

(CC BY-NC-ND 3.0)

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>

ISBN 978-2-9541043-9-3

mail de l'auteur : coudenhov@gmail.com

Prologue

Batir sortit de sa tente. Il relâcha le battant de la toile qui recouvrait l'entrée et s'étira. Sa vieille carcasse maigre craqua et maugréa mais Batir la contraignit à s'étendre de plus belle. Dormir par terre sur une peau n'était plus de son âge songeât-il. Il se gratta la barbe et ses pensées prirent un tour qui le fit doucement sourire. Pour lui, le temps était inversé. Il se rappelait de l'époque où la Tribu n'était pas nomade mais habitait Ur, un village qu'ils avaient construit de leurs mains avec des maisons et des lits. Surtout des lits... Il dormait sur un matelas en plume alors qu'il était jeune et il devait se taper les cailloux alors que c'était maintenant qu'il en aurait eu besoin. Batir constatait mais il ne se plaignait pas. Il servait. Et aujourd'hui allait être un jour de service comme il avait souhaité un jour et même souvent en avoir un.

Sarah s'étira sur sa couverture. Les petits cailloux crissèrent sous elle et le sable s'éleva en monticule. Du petit feu qu'elle avait

allumé pour passer la nuit, il ne restait que des braises mais cela suffirait. Elle se leva d'un bond. Bizarre, cette nuit elle avait rêvé qu'un arbre lui parlait. Un arbre, elle était loin d'en trouver un dans ces contrées désertiques. Même si elle avait pu croire qu'un arbre parle. Elle s'approcha du feu et s'accroupit. Sa cuirasse de cuir gémit. Elle ne l'avait pas quitté depuis cinq jours. Elle était rodée, maintenant. C'était comme une seconde peau... qu'il aurait été dommage de ne pas avoir en cas de problème. Et des problèmes dans ce coin, ce n'est pas ce qu'il manquait. Elle en cherchait justement un... Un groupe de mercenaires qui avait enlevé la femme d'un riche commerçant contre rançon. Celle-ci avait été payée mais la femme n'avait pas été rendue. Morte ou esclave... Sarah avait été embauchée pour le savoir...

— Bachir, debout !

— Oui, Maman je me lève...

Joignant le geste à la parole, le jeune garçon se leva prestement. Il sourit à sa mère et réajusta sa tunique.

— Va te débarbouiller... et fais attention à l'eau.

Bachir se dirigea vers l'outre qui était pendue à l'un des poteaux de la tente et la décrocha. Il en versa dans une petite cuvette en terre. Depuis trois semaines qu'ils traversaient ce quasi-désert, Bachir n'avait pu se laver vraiment et il appréciait à sa juste valeur ce petit récipient. Il enleva sa tunique et son pantalon et il prit un bout de tissu qu'il trempa dans l'eau et s'en rinça le corps. A neuf ans, Bachir était grand et mince.

— Tu sais, Maman... Cette nuit, il y a un arbre qui m'a parlé...

— Et il te disait quoi, cet arbre ?

— Qu'il était l'Esprit... et que je devais l'écouter car il voulait mon bien.

— L'Esprit veut notre bien à tous... T'as-t-il dit quelque chose d'autre ?

— ... de suivre notre devin... Tu sais, c'était vraiment bizarre, on aurait dit que c'était vrai...

— L'Esprit nous parle en rêve... Nous sommes ses enfants. Viens manger avant de sortir... Eh Bachir...

— Oui, Maman

— C'est un bon conseil que de suivre notre rêveur d'Eux.

La petite fille avait de longs cheveux châtons, et la peau mate des tribus du désert et elle détalait à toutes jambes. Elle avait une miche de pain serrée contre sa poitrine. Il était tôt. Le soleil se levait à peine et déjà les affaires reprenaient. Le boulanger venait de remplir sa part de contrat : laisser à portée pendant quelques minutes sa fournée du matin. Comme d'habitude, il était monté à l'étage réveiller sa femme et ses enfants. Saphira en avait profité pour se glisser dans son fournil. La rengaine durait depuis des mois... Depuis le jour où affamée, elle avait tenté de lui voler un pain. Il l'avait attrapée. Il lui avait gentiment proposé de venir le matin chercher un pain. Elle avait refusé l'aumône. Alors, il lui avait demandé des graines de bourach en contrepartie. Il en mettait dans ses pains spéciaux et n'avait pas le temps d'aller les cueillir. Elle avait accepté. Chaque matin, elle venait lui voler un pain (c'était plus amusant...) et chaque soir, elle lui déposait un sac de graines du désert. Elle tourna à droite dans une rue et se glissa sous une avancée en planches qui formait terrasse devant une maison. Elle avait déblayé le sable dessous et s'en servait comme cache. Elle

déchira un morceau de pain et mordit dedans avec enthousiasme.

Salim ouvrit son œil. Son corps ne bougea pas d'un millimètre. Il était couché sur le ventre, le menton reposant sur ses mains. Il venait de prendre sa pause. Vingt minutes de repos toutes les deux heures. Le soleil se levait à peine et le village en dessous d'eux s'éveillait doucement. Ils étaient arrivés dans la nuit et avaient pris position. Il leva le bras et donna le signal. A son commandement, la troupe se leva d'un bond et descendit en courant la petite dune derrière laquelle ils s'abritaient. C'était aujourd'hui la cueillette. Ce n'était pas personnel : ils ne faisaient que leur boulot. Il leur fallait des marchandises à vendre lorsque les caravanes passeraient. Et leur stock était au plus bas. Leur espion arrivé deux jours plus tôt avait compté neuf enfants.

Chapitre 1

La tribu s'éveillait doucement. Hier, ils s'étaient arrêtés à cet endroit car une petite source s'écoulait entre les rochers et ce matin c'était déjà un va et viens d'autres et de jeunes, garçons et filles, qui venaient y chercher de l'eau pour le petit-déjeuner.

Eton était l'aîné, né deux heures avant Rotan, il portait donc l'outre. Rotan suivait et acquiesçait aux remarques toujours intéressantes de son jumeau. Leur mère se plaignait tout le temps que pour la moindre petite tâche, ils dussent être deux pour la réaliser mais les jumeaux étaient ainsi, inséparables.

Ils avançaient donc dans les pierres polies et rondes, mises à nues, marquant le lit d'une ancienne rivière et remontaient lentement vers la source au pied de la colline.

— Cette nuit, j'ai vu un arbre, gigantesque, entouré de pleins de petits arbres. Il veillait sur eux, comme un père. Et tout d'un coup, les arbres se sont séparés en deux groupes...

— Et ?

— Et rien, je me suis réveillé...

— Papa a dit que tu as sûrement le don du rêveur... Tu n'arrêtes pas... tous les soirs.

— Oui, mais en général mes rêves ne sont pas importants. Mais celui-la, si. Il veut dire quelque chose.

— On pourrait aller voir le devin...

— Non, je ne veux pas déranger Batir pour si peu.

— Tu as dit toi-même que c'était important...

— Oui, on verra. Occupons-nous de cette outre d'abord.

Les garçons étaient arrivés près de la source mais deux filles attendaient déjà leur tour. Marga et Souria avaient leur âge et venaient toutes les deux des tentes hautes, celles des Anciens.

— Salut les filles... Salut Tera...

Marga se tourna pour regarder la lie qui venait de s'adresser à elle puis sur un sifflement de mépris, haussa les épaules et se retourna vers la source.

— Grouille-toi, Tera, ça fait des heures que tu essayes de remplir ton outre. T'es vraiment empoté mon gars ! Lança-t-elle au jeune garçon qui la précédait.

— Tu m'embêtes pas, chipie...

— Je le dirais à mon père...

— Rapporteuse...

Tera reboucha son outre, prit le lacet et le mit sur l'épaule puis après un signe de tête aux deux garçons reprit son chemin vers le campement.

— Pas trop tôt... lança Marga en s'approchant. Elle ouvrit son outre et posa le bec sur le rebord d'un caillou sur lequel coulait le filet d'eau.

La jeune fille était blonde et mince. Même le matin pour aller chercher de l'eau, elle était habillée richement.

— Papa a dit qu'il va payer la couturière pour me faire une nouvelle robe pour l'adoration de la fin du mois. Je la veux jaune...

— Oui mais le tissu... répondit Souria

— Papa a dit que nous allions bientôt atteindre une ville, toute entourée de murailles. Il me l'achètera aux marchands. Et

vous les clochards, vous achèterez quoi à la ville ? des poux en plus ?

Alors qu'Eton allait répondre vertement, un caillou déplacé derrière eux attira leur attention. C'était Batir qui arrivait.

— Les enfants, j'ai une mission pour vous...

— Bien sur Batir, répondirent en chœur les jumeaux.

Marga fit la moue mais ne dit rien. Son père en racontait des bonnes sur Batir et ses prétendus rêves mais elle ne pouvait se permettre de l'ignorer, beaucoup croyaient encore qu'il était leur voix. Souria acquiesça également avec politesse.

— Vous allez dire à ceux qui arriveront après vous de passer le message. Je veux voir tout le monde après le petit-déjeuner devant ma tente.

— On passera le message, Batir

— Dis, Batir, reprit Rotan, Eton a fait un rêve...

— Non, ce n'est rien... lança Eton en rougissant

— Encore un rêveur... marmonna Marga avec mépris

— Raconte Eton. Certains rêves nous viennent d'Eux. Et ceux qui rêvent sont bénis. Il ne faut pas en avoir honte. Raconte...

Eton parla alors de l'arbre puis de la forêt qui se sépare en deux. Batir se passa une main dans les cheveux puis sourit.

— A tout à l'heure les enfants... dit-il en reprenant son chemin.

Alors que Marga allait se moquer d'Eton, Batir se retourna et lança au petit groupe :

— Ce qui est important, ce n'est pas le nombre de robes que vous avez mais les dons qu'Eux vous ont donnés. Car ces derniers restent et se développent. Les robes s'usent et se jettent.

Marga avala la couleuvre sans un mot, reboucha son outre et la mit sur son épaule. Elle partit ensuite dignement vers le campement.

Souria prit sa place pendant que les deux garçons se rapprochaient d'une touffe de bourach. Ils retirèrent chacun une petite tige d'herbe. Elle se finissait par des graines minuscules qui crissaient sous la dent et avaient un petit goût particulier.

— Alors Souria, lança Eton, de quelle couleur tu veux ta robe ?

— Ne sois pas méchant, Eton. Je crois en Eux et je respecte les rêveurs. Tout le monde n'est pas comme Marga, même parmi les hautes tentes.

— Oui, désolé. Elle m'a mis en colère et comme tu ne réagissais pas...

— Je dois vivre avec Marga. Alors il faut que je fasse des concessions lorsque ce n'est pas important.

Eton reprit une tige et se la fourra dans la bouche. Il referma ses dents et tira doucement pour en retirer les graines. Voyant son frère occupé, Rotan prit la parole.

— Je te comprends, Souria. Tu crois qu'elle fera la commission à sa tente ?

— Moussak et certains des Anciens se moquent souvent de Batir. Mais en privé. Ils ne sont pas prêts à l'ignorer ouvertement. Elle préviendra son père et ils viendront.

Alors que Souria rebouchait son outre, Eton se dit qu'ils seraient peut-être obligés d'attendre là que quelqu'un d'autre vienne remplir son outre pour pouvoir continuer à passer le message.

La tribu était grande. Ils en étaient maintenant à cinquante-deux tentes depuis la fête pour le dernier mariage. Les tentes avaient été dressées hier.

Les Anciens avaient décidé d'une semaine de repos. Ce désert était épuisant pour les hommes et les bêtes. Et rares étaient les points d'eau. Là, en plus de la petite source dans les rochers, il y avait une mare dont l'eau était assez bonne pour que les animaux boivent. De plus, les herbes rases et les touffes de bourach leur apporteraient de quoi manger durant un temps.

Ensuite, comme l'avait promis Moussak à sa fille, ils obliqueraient vers Sudar et y seraient pour les réjouissances de fin de mois.

L'Ancien continua à traverser le village vers la tente du Rêveur. Il ne comprenait pas pourquoi celui-ci s'obstinait à habiter parmi les tentes basses. Encore une lubie de ce vieux fou. Vivement que ce soit les Anciens qui désignent le Rêveur... Il se battait pour cela depuis déjà longtemps mais rien ne se ferait avant que Batir ne se décide à retourner vers Eux.

— Et il n'est pas pressé... s'entendit-il dire à haute voix.

Moussak rigola dans sa barbe. C'était lui qui avait le pouvoir. Il avait intrigué depuis que la Tribu l'avait choisi comme Ancien il y a plus de vingt-cinq ans et il avait rallié à sa cause la plupart des Anciens.

Son parti était réformateur : il voulait que le village arrête de marcher pour se fixer. Pour cela, il lui fallait d'abord saper le pouvoir du Rêveur. Ces satanés Rêveurs ! C'était eux qui les avaient amenés sur la route pour suivre la prétendue volonté d'Eux.

Ils avaient abandonné leurs maisons pour courir derrière le mythe d'une terre promise. Et ils marchaient depuis maintenant cinquante-deux ans. Cela suffisait...

D'après ses renseignements, ils arriveraient bientôt dans une vallée plus riche qu'ils n'avaient jamais espéré avec un grand cours d'eau qui la traversait et une ville comme Sudar à proximité. Il serait temps de décréter une pause... qui se prolongerait.

La décision des Anciens lui était acquise et le Rêveur devrait bien céder. Sa fille lui avait raconté les inepties qu'il avait lancées près du point d'eau.

« Eh bien, que ceux qui sont pauvres se contentent des dons d'Eux. Moi, je me

contenterais très bien des troupeaux. Et tout le monde sera content. »

« En fin de compte, il était bon qu'il continue à raconter ses histoires, il leur apprend la soumission. S'ils sont pauvres, c'est la volonté d'Eux et si je suis riche aussi. C'est parfait comme pensée. Je n'aurais pas trouvé mieux. Et puis, la richesse ça s'use et ça se jette alors recherchons les dons d'Eux. C'est merveilleux... pas de concurrence. »

Perdu dans ses pensées, Moussak ne s'aperçut qu'il était arrivé que lorsque le passage fut obstrué par la foule qui s'était réunie en masse. « Déjà là tous ces moutons ? » Moussak joua des coudes jusqu'à se retrouver au premier rang. Les Anciens avaient fait comme lui et il se retrouva bientôt entouré par ses pairs qui le saluèrent. Les hautes tentes étaient toutes présentes.

— Et qu'est-ce qu'il nous veut encore ce vieux bouffon ? lui glissa Gouran à l'oreille. Il doit sentir qu'il n'a plus le pouvoir et il tente de rameuter la Tribu...

— Grand bien lui fasse... Mais qu'il se grouille un peu, je n'ai pas que ça à faire.

Gouran ricana. Il était le responsable de l'intendance du village. Il se chargeait du

commerce avec les villes ou les caravanes qu'ils rencontraient sur leur chemin et sa tente y gagnait... beaucoup. Comme il n'oubliait pas de financer la ligne des réformateurs, ses petites magouilles étaient couvertes.

Les Anciens avaient le monopole des relations extra-village. Nul ne pouvait vendre ou acheter quoi que ce soit sans passer par eux. Ils étaient garants de l'honnêteté des échanges avec le monde extérieur.

Alors, plutôt que d'attendre qu'un Ancien se décide à coopter une transaction commerciale lorsqu'ils rencontraient des caravanes ou des villes, il était d'usage de dresser une liste par tente de ses besoins et de ses capacités de vente et de la donner à Gouran. Il se chargeait pour vous de la transaction. Au meilleur prix.

Les Anciens étaient aussi chargés des adorations. Ils étaient les intermédiaires entre les prières des hommes et la volonté d'Eux. Ils se chargeaient des offrandes, les recevaient, les présentaient, puis se les partageaient.

Et depuis peu, ils avaient également mis la main basse sur le déplacement de la Tribu, la

longueur de ses étapes et la durée de ses pauses.

Tout ce pouvoir avait été grappillé au cours de ces cinquante ans de cheminement. Avant cela, les Anciens n'existaient pas, les hautes tentes non plus.

Certains vieux en étaient encore conscients. Mais la Tribu s'y était adapté et les Rêveurs n'avaient rien dit. Du moins, le Rêveur actuel.

Le précédent, celui qui avait initié le cheminement, n'avait pas duré longtemps. Il avait passé dix ans à former Batir, puis les avait quittés. Il était parti et leur avait laissé une promesse : il les attendrait à l'endroit où ils devaient se rendre.

Moussak s'en tapait encore sur le ventre de cette promesse. Et c'était même son principal levier pour invalider les Rêveurs. « Pensez, il aurait cent deux ans ce Rêveur et vu comme c'est parti, on n'est pas prêt d'arriver, surtout que personne ne sait où... »

Il avait réussi à imposer son idée après des années de travail de sape. Même les plus convaincus hésitaient maintenant à faire entendre leur voix.

Le Rêveur, lui, ne disait rien.

Bachir et sa mère avaient été prévenus par Eton et Rotan qui avaient fait un saut jusqu'à leur tente.

Depuis, les trois amis avaient réussi à se trouver une place de choix pour écouter le Rêveur : ils se trouvaient derrière sa tente. Ils attendraient que le Rêveur commence son allocution et se glisseraient dans son dos. Ils seraient ainsi aux premières loges.

Les jumeaux étaient âgés de deux ans de plus que Bachir mais ce dernier avait un tempérament de chef et les deux autres l'écoutaient.

— Après l'annonce de Batir, tu viens avec nous ? On va aller explorer les environs et essayer de trouver quelque gros lézard...

— Je ne peux pas. C'est mon jour de garde. Je dois filer surveiller les bêtes. Moussak m'a déjà dans le nez, alors je n'ai pas intérêt à manquer mon tour... Il viendrait faire une scène jusqu'à ma tente et doublerait mes gardes... Nous n'avons que cinq chèvres et lui deux cent moutons mais je n'ai jamais vu Marga prendre un tour...

— Excuse-la, elle apprend son futur rôle d'Ancien... Maintenant on devient Ancien de

père en fille, on dirait. Ce n'est même plus la Tribu qui vote...

— Moussak croit pouvoir tout décider... Mais mon père lui tenait tête et il réussissait à le bloquer dans ses envies de grandeur... Je ferais pareil quand j'aurais droit à la parole.

— Oui, en parlant de ça... j'ai toujours trouvé ça bizarre que ton père soit parti du village et ne soit jamais revenu... Ça arrange bien Moussak... Il dit qu'il a abandonné Eux. Comme si lui, il les suivait... Non, je crois qu'il est tombé sur des bandits qui l'ont capturé et vendu.

— Merci Eton. Je crois aussi qu'il a eu un problème. Mais il nous rejoindra. J'ai confiance. Ça fait juste deux mois aujourd'hui.

— Et ta mère ?

— Elle l'attend sans un mot. On dirait qu'il est parti au village voisin chercher du fourrage.

— Elle est bien courageuse...

— Eh, les gars... les interrompt à voix basse Rotan qui revenait de son poste d'observation, Batir est sorti de sa tente... On peut se rapprocher.

Les trois garçons se glissèrent sur le côté de la tente carrée qui leur masquait la vue et s'avancèrent jusqu'au coin.

De là, il leur était possible de voir toute la Tribu assemblée et le dos de Batir qui s'avancait vers eux, roulant son tonneau de parole.

Depuis la nuit des temps, les Rêveurs, lorsqu'ils s'adressaient à la Tribu montaient sur ce tonneau. Ils étaient ainsi en vue.

C'était également le surveillant de leur fonction. Il était d'usage qu'un Rêveur qui ne pouvait plus monter sur son tonneau pour s'adresser à la Tribu laisse la place à son remplaçant qu'il aura pris soin de former.

Pour l'instant, Batir n'avait choisi personne et il prouva qu'il n'était pas l'heure de le remplacer en sautant allègrement sur son tonneau.

— Tribu du rêve d'Eux, je suis heureux de monter sur mon tonneau pour m'adresser à vous aujourd'hui.

Batir s'arrêta et attendit en regardant la foule. Tous les hommes et les femmes présents firent le signe de l'écoute. Ils demandaient

ainsi à Eux que leur parole ne se perde pas mais qu'ils la reçoivent.

Bachir, dans son coin, leva la main qu'il porta à sa bouche. Il l'embrassa puis la posa sur l'oreille. De la bouche du Rêveur à l'oreille de la Tribu...

C'était également là un serment : la Tribu avait entendu la parole... Nul ne pourrait reprocher au Rêveur de ne pas avoir informé chacun.

Batir laissa passer quelques secondes tout en contemplant les hommes et les femmes qui s'étaient rassemblés. Il sentit derrière lui les trois compères. Il avait capté leur serment. Il pouvait désormais entendre leurs pensées.

Car ce que la Tribu ignorait, c'est qu'un Rêveur recevait d'Eux plus que la capacité d'interpréter les songes. Et que la plupart des rituels n'étaient pas que des gestes creux. Ils initiaient un pouvoir.

Et ce geste là permettait au Rêveur d'être réellement en communication avec la Tribu. Il recevait et il émettait. Sa parole était amplifiée par une résonance mentale. Les gens avaient ouverts leurs sens aux paroles du rêveur. Nul ne pouvait dire qu'il ne l'entendait pas.

— Vous savez... leur dit-il, si Eux décidaient de manifester leur pouvoir, nul ici, même le plus incrédule, ne pourrait rester indifférent. Mais beaucoup agiraient par tromperie. Ils se plieraient hypocritement et les serviraient, comme de mauvais serviteurs servent un maître puissant. Avec crainte, par lâcheté mais pas par amour...

Vous vivez dans le souvenir... depuis cinquante-deux ans... dans le souvenir de leur grandeur, dans le souvenir de votre propre opulence...

Il y a eu un pacte qui a été forgé dans votre sang... Vous abandonniez tout, tout ce qu'Eux vous avaient donné et vous partiez sur la route pour suivre leur volonté...

Vos parents, vos grands-parents ont obéi... à Eux.

Eux qui vivaient avec la Tribu... Eux qui ne sont pas venus lorsque vous êtes parti mais qui vous ont dit qu'ils vous attendraient à votre lieu d'arrivée.

Puis il y a eu Sandir, notre Rêveur qui est parti. Celui qui avait les pouvoirs d'Eux. Celui qui guidait la Tribu. Votre soutien.

Moi, je ne vous ai rien donné. Je ne vous ai rien montré. Je ne vous ai rien prouvé. Depuis plus de quarante ans que je suis votre Rêveur, je vous ai laissé seul.

Moussak en entendant ces paroles avait commencé par en être abasourdi, mais maintenant il se frottait les mains. Enfin, après toutes ces années d'errance... Enfin, Batir avouait qu'il n'était rien, qu'il n'avait aucun pouvoir, et qu'ils n'avaient pas de guide... A lui d'en profiter...

— Non, à tous ceux qui secouent la tête, ce n'est pas moi qui vous ai prouvé quoi que ce soit, ce ne sont pas Eux non plus, vous avez été laissés seuls avec votre foi...

C'était le but du jeu : le criblage. La foi, c'est croire sans voir, sans autre preuve que sa propre certitude et le rendu qu'elle apporte.

Vous avez perçu tous les événements positifs comme venant d'Eux, ils vous aimaient. Tous les événements négatifs, vous en avez fait des épreuves ou des punitions et vous les voyiez comme une possibilité d'en sortir grandi.

Mais moi, je vous dis, rien ne venait d'Eux. Vous avez été laissés à vous-même.

Moussak trépignait sur place. Maintenant leur Rêveur leur disait qu'il n'y avait pas d'Eux. Qu'Eux ne les avaient jamais aidés. C'était plus qu'il n'en avait jamais demandé. Il aurait bien continué à faire semblant de les honorer mais là il était comblé.

— Et maintenant, l'épreuve ultime. Vous allez être séparés, malmenés, tout ça pour vous amener à la resplendissance d'Eux... Il y aura les croyants de la première heure qui seront appelés les Anciens – Les vrais anciens, précisa t'il – les convertis de la deuxième heure, et les incrédules, qui trouveront un autre chemin. Voici venue l'heure où chacun retrouvera sa vraie place devant Eux.

L'assemblée était mal à l'aise. C'était bien la première fois qu'elle entendait son Rêveur parler ainsi.

Dans leur foi, Eux, après une longue période de bonheur, les avaient envoyés sur la route pour rejoindre une terre promise, où tous seraient heureux et en harmonie avec Eux.

Et maintenant leur Rêveur, que l'on n'avait pas entendu durant toutes ces années, leur disait que l'heure était venue...

— Maintenant, j'appelle à moi les croyants. Vous n'allez pas retourner à votre tente, vous n'allez rien emmener. Vous allez me suivre. Nous passerons par le pâturage et vous y récupérerez dix de vos bêtes au maximum et nous nous mettrons en route. Je vous promets que dès maintenant, vous serez sous la protection d'Eux.

Ce fut le brouhaha qui accompagna les dernières paroles du Rêveur. Tout abandonner pour suivre un Rêveur ? Ils avaient déjà connu cela, il y a cinquante-deux ans... Fallait-il recommencer ? S'avouer incrédule ? Les gens se consultaient dans le vacarme. Qui s'en allait ? Qui restait ?

— Mes amis... Mes amis... lança la voix forte de Moussak, ne voyez-vous pas qu'il vous mène à votre perte ?

Vous allez abandonner tout ce que vous avez pour suivre une chimère ? Il vous a bien dit qu'Eux ne vous avaient pas aidés durant toutes ces années...

Et n'avez-vous pas vécu ? N'avez-vous pas prospéré ? N'avez-vous pas été heureux ?

Alors qu'allez-vous suivre un fou ? Il veut votre perte... Restez ! Formons un nouveau village pas très loin d'ici, dans une vallée

fertile... Nous y serons heureux... Moi...
Nous...

Moussak se tourna vers les Anciens à ses
côtés

— Nous y allons tous et nous monterons un
nouveau village... Fini de courir à l'aveuglette
sur la route... Nous aurons un chez-nous...
Restez !

Batir aidé par sa communication mentale
reprit la parole sans pour autant élever la
voix.

— Allons, les vrais Anciens... Assez de
discussions... Prenons la route...

Et Batir descendit de son tonneau qu'il laissa
sur place. Il ne retourna pas sous sa tente
mais s'engagea entre deux tentes voisines
dans la direction des pâturages sans un regard
en arrière.

— Moi, j'y vais... lança Bachir à ses deux
amis. J'ai eu un rêve... L'Esprit m'a dit de le
suivre.

— J'ai eu un rêve aussi... répondit Eton ...Et
les arbres furent séparés en deux groupes...
Je comprends maintenant... Je viens.

Rotan ne se cassa même pas la tête à
réfléchir. Si Eton y allait, il y allait. C'était

aussi simple que cela et les trois amis emboîtèrent le pas à Batir.

Cette partie du campement était déserte. Batir avançait à longues foulées et Bachir courait deux pas et marchait un pas pour le suivre. Batir obliqua et le petit groupe qui le suivait aussi.

Tout ce petit monde se rattachait au Rêveur comme à une bouée dans un océan. Ils venaient de tout abandonner sur une parole d'Eux, ils y croyaient. La décision était prise, ils étaient en chemin mais ils se sentaient perdus et tout petits.

Bachir avait pu apercevoir sa mère dans le groupe : c'était normal. Ce matin même, elle lui disait que c'était un bon conseil que de suivre le Rêveur... Elle n'aurait pu faire le contraire. Elle disait toujours ce qu'elle pensait et elle faisait ce qu'elle disait.

Il plaignait Eton et Rotan car eux, leurs parents n'étaient pas là.

Bassan était là aussi avec sa femme et ses deux filles. Il avait emmené toute sa famille. C'était le seul Ancien qui avait décidé de suivre le Rêveur.

Bachir était content. Il aimait bien Souria et sa petite sœur, Carole. Elles ne s'imposaient pas comme quelqu'un des hautes tentes et souriaient toujours.

Il pouvait voir aussi la vieille Helen, la plus vieille femme du village. Elle avait connu Ur et en était parti déjà sur une parole du Rêveur. Aujourd'hui, elle recommençait.

« Mais elle ne pourrait aller loin » pensa-t-il à part lui. Ils allaient trop vite et elle ne tiendrait pas la cadence. Il faudrait qu'il en parle à Batir. Elle va avoir besoin d'une carriole.

— Bien pensé, Bachir... entendit-il dans sa tête.

Il savait que la voix venait de Batir mais il voyait celui-là, quelques mètres en avant, et il n'avait pu l'entendre. Et de toute façon, ce n'était pas ses oreilles qui avaient entendues mais son cerveau. La pensée avait résonné dans son crane.

— C'est toi, rêveur ? Tu es là ? pensa-t-il en retour.

— Plus tard...

Batir s'était arrêté près d'une carriole. C'était celle de Moucha. Elle habitait dedans. Elle

était malade. Incapable de marcher. Depuis toujours.

— Bachir, va chercher le cheval de Moucha. Tu sais pourquoi !

— Oui Rêveur, répondit-il seulement

Il jeta un œil à Eton qui jeta un œil à Rotan et il fila à toutes jambes suivi par les deux frères.

Alors qu'ils couraient, Eton lui cria :

— Pourquoi le cheval ? On va emmener Moucha ?

— Peut-être... Enfin sûrement oui... mais c'est pour mettre Mamie Helen dedans. Elle est trop vieille pour marcher.

— Ah et comment tu le sais ?

— Plus tard...

Moucha était assise sur une chaise à roulettes qui lui permettait d'aller jusqu'à son lit ou son bureau.

Elle sortait rarement de sa carriole mais des fois, on pouvait la voir à l'arrière, regardant dehors, la bâche relevée.

Elle n'avait pas l'usage de ses jambes mais dans son petit environnement, elle se débrouillait toute seule. Une jeune fille venait

tous les matins faire le ménage et lui apporter de l'eau. Ses repas aussi.

Moucha était la scribe de la Tribu. Elle retranscrivait l'histoire du rêve d'Eux à travers le temps.

Elle avait repris le travail de son prédécesseur et dans sa carriole étaient sagement rangés tous les livres de leur voyage et d'avant.

— Je peux monter Moucha ?

— Je t'en prie Batir. Je t'attendais.

— J'ai senti que tu as fait le signe ce matin. Tu as entendu mon petit discours...

— Oui... c'était impressionnant de t'entendre dans ma tête...

— Et tu n'as pas tout vu... Tu viens avec nous ?

— Et les livres ?

— On les emmène avec la carriole. Mamie Helen la conduira. Elle servira également si quelqu'un est fatigué...

— Et pour moi.

— Seulement si tu es fatiguée...

Batir s'approcha de Moucha et lui posa les mains sur les épaules. Son esprit se retrouva dans le corps de Moucha. Il sentait les canaux

d'énergie se diffuser dans son corps et s'interrompre plus bas. Il força son être à se propulser plus avant en suivant le canal principal, le long de la colonne vertébrale et arriva à la cassure.

Le canal d'énergie était coupé. Il n'irriguait pas le bas du corps de Moucha. Batir se concentra et modela son esprit. Il se matérialisa des mains et les guida doucement vers la cassure.

Comme deux tuyaux séparés, il réassembla les morceaux.

Le flux d'énergie se diffusa alors et tous les canaux du bas du corps se remplirent. Batir remonta vers le haut du corps et ressortant par ses mains, il réintégra son corps.

— Tu as senti ?

— Mes jambes sont chaudes. Je les sens comme je ne les ai jamais senties.

— L'énergie manquait. Maintenant, elle va nourrir tes jambes. Bientôt tu pourras t'en servir.

— Par Eux. Quand, Rêveur ?

— Demain... Après-demain au plus tard. Tu tiendras jusque là ?

— J'essaierai... Mais Batir, Pourquoi m'as-tu laissé dans mon fauteuil si longtemps si tu pouvais me guérir ?

— Je ne pouvais pas. Les pouvoirs ne se sont ouverts que cette nuit. Nous sommes maintenant dans les mains d'Eux. Avant comme je l'ai dit, ils n'étaient pas là. Beaucoup de choses vont changer.

— Et on est combien ?

— Seize en te comptant

— N'aurait-il pas mieux valu que tu t'occupes de moi et que je remarque avant de faire ton annonce ? Tu aurais eu plus d'adhésion.

— Ne t'inquiètes pas. Ils y viendront mais ce ne seront que des convertis. Lorsqu'ils te verront marcher, ils croiront. Leur foi n'est pas assez grande encore.

— Eux savent ce qu'ils font

— Comme tu dis

Le cheval attelé à la carriole, Mamie Helen tenant les rênes, le petit groupe la suivant à pied, ils sortirent du village et se dirigèrent vers les pâturages.

— Prenez vos dix bêtes pour chaque famille et regroupez-les en queue de chariot

— Mais Batir, nous n'en avons que cinq... lança Bachir

— Tu verras... Files les réunir...

Le groupe s'éparpilla dans la plaine et chacun s'efforça de réunir ses bêtes. Bien que le troupeau soit commun, elles étaient toutes marquées au signe de leur propriétaire. Le troupeau était la richesse de la tribu.

Bachir s'occupait régulièrement de ses chèvres en leur apportant des restes de nourriture ou du sel lorsqu'ils en avaient. Elles le suivirent donc sans problème.

Bassan n'avait eu non plus aucun mal à réunir ses bêtes. Il n'avait pas eu à les chercher. Il avait un si grand troupeau que si on mettait la main sur une chèvre ou un mouton, on était presque sûr de tomber sur l'un des siens ou alors l'un de Moussak.

Bassan regarda Bachir approcher avec ses cinq chèvres.

— C'est tout ce que tu as ?

— Oui

Bassan regarda vers l'avant de la carriole. Batir était en train de discuter avec Eton et Rotan.

— Souria, tu surveilles bien les bêtes, je reviens

— Oui Papa

Il remonta vers l'avant et s'arrêta à côté de Batir.

— Rêveur, excuse-moi

— Oui, Bassan

— Bachir n'a que cinq bêtes. Puis-je lui en donner cinq ?

— J'attendais que tu me le proposes. Ces cinq appartiennent à sa mère. Elle en prendra donc cinq de plus pour faire ses dix. Et comme ces jeunes n'ont pas leurs parents, ils ne peuvent prendre dans leur troupeau. Ils en prendront donc dix. Tu es d'accord ?

— On ne les emporte pas. Autant qu'elles servent

— Oui, c'est un bon raisonnement. Les jeunes, allez vous chercher dix bêtes dans le troupeau de Bassan. Et dites à Bachir d'en prendre cinq également.

— Oui Batir. Merci Bassan... répondit Eton en envoyant son frère d'une poussée sur l'épaule chercher Bachir.

Bachir et Souria étaient en train de discuter à l'arrière du chariot tout en surveillant les bêtes. Rotan arriva en courant et s'arrêta dans une glissade.

— Son père nous donne les bêtes qui nous manquent. Batir a dit cinq de plus pour toi et ta mère. Va chercher...

— Ton père est un homme de bien... dit Bachir

— Oui... Mais là, c'était plus du sens pratique. On ne peut pas les emporter... mais on n'aura pas l'impression de les avoir toutes perdues... reprit Souria. J'aurais fait de même... On ne perd rien en fait...

— Peut-être mais c'est gentil quand même de le faire...

— N'oublies pas... Nous sommes les vrais Anciens à partir de maintenant...

— Oui, c'est vrai. Bon je vais aller prendre les bêtes... conclut-il en filant chercher les chèvres supplémentaires.

Rotan, amoureux de Souria depuis toujours prit la place de Bachir auprès d'elle.

— Batir nous a aussi donné dix bêtes à Eton et à moi sur votre troupeau.

— C'est super, vraiment. Je n'aurais pas l'impression de les avoir abandonnées... Mais tu ne devrais pas aller les chercher ?

— Oui, Il faut que j'y ailles... reprit Rotan en se retournant

— Rotan...

— Oui...

— Si tu veux bien... prends la rousse là-bas... Elle est très gentille...

Rotan sourit.

— Je la prendrai Souria... lança-t-il en partant en courant.

Lorsque toutes les bêtes furent rassemblées en troupeau, Batir monta sur le chariot pour s'adresser à ses ouailles.

« La crème de la tribu » pensa-t-il. « Nous allons faire de grandes choses ensemble. ». Il regarda les prémices de sa récolte.

Les cinq jeunes entouraient le troupeau et gardaient un œil attentif sur les bêtes. Les deux jumeaux, Bachir, Souria et sa petite sœur Carole.

Nouria, la mère de Bachir était seule mais Batir savait que son mari la rejoindrait. Il n'allait pas le lui dire : l'attente la minerait.

Elle s'était fait une raison et s'était forgée une carapace. Il valait mieux qu'elle se conforte dans sa nouvelle situation.

Mamie Helen et Moucha formaient déjà l'équipe de navigation. L'une regardant vers l'avant, l'autre surveillant l'arrière. Moucha descendrait bien vite du chariot mais la situation convenait pour l'instant.

Batir était fier de Bassan. C'était lui qui avait perdu le plus dans cette aventure qui commençait et pourtant il se lançait de tout cœur. Sa femme, Chami, sans en avoir l'air était l'âme de sa tente et elle approuvait clairement cette décision. C'était elle qui avait élevé Souria et Carole en limitant l'impact qu'aurait pu avoir sur leur comportement la situation privilégiée des hautes tentes.

Camel et Livi étaient le plus jeune couple du village. Ils venaient de fêter leur mariage le mois dernier et avaient reçu en cadeau leur tente et toutes les affaires qu'elle contenait. Ils étrennaient leur situation et prenaient leurs marques en tant que tente à part entière et déjà ils avaient du choisir. Mais la décision avait été prise à l'unanimité. Ils se serraient l'un contre l'autre en attendant que Batir prenne la parole et on les sentait unis dans ce

qu'ils considéraient comme une première épreuve de leur vie de couple.

Boulouk, aussi grand et fort que taciturne les accompagnait. En fait, il suivait Livi, sa sœur, comme son ombre. Il avait près de 60 ans et avait élevé Livi. Sa mère avait eu une grossesse exceptionnellement tardive. Très âgée à la naissance de la petite fille, elle n'avait pas supporté l'accouchement et le père n'avait pas supporté de perdre sa femme. Boulouk s'était donc retrouvé à 40 ans, responsable d'une enfant alors qu'il n'avait jamais voulu se marier. Il avait supporté l'épreuve avec stoïcisme et Livi le considérait comme son père. Lorsque les deux jeunes avaient décidé de suivre Batir, lui n'aurait pu rester en arrière et les abandonner. De toute façon, il n'avait rien qui le retenait dans ce village. Il comptait mettre sa force au service de Livi tant que cela lui serait possible.

Les deux dernières à faire partie du groupe, Batir les avait espérées avec force, tout en sachant au fond de lui qu'elles viendraient. La vie communautaire du village n'était pas toujours pleine de compassion et Maria avait élevé sa fille toute seule, à la force de ses courbes. A quinze ans, elle s'était retrouvée enceinte et ses parents l'avaient bannie. La

procédure voulait qu'une famille d'accueil se charge d'elle et Moussak s'était présenté.

Il en avait vite tiré profit et la jeune fille lui avait servi de maîtresse pendant quelques années. La situation était connue mais personne n'avait dit mot. Lorsque, au bout de ces années, Maria avait décidé qu'elle profiterait de ses charmes pour son propre profit, Moussak et d'autres étaient devenus des amis prévenants aux mains pleines de cadeaux. Sa fille n'avait manqué de rien ni d'insinuations.

Batir avait souffert de cette situation mais ce n'était pas l'heure d'agir. Il avait laissé faire tout en apportant toujours un soutien discret à cette femme. Et aujourd'hui, elle était là. Elle avait tout abandonné pour suivre Eux.

Mila, sa fille avait dix-sept ans et elle était venue aussi. Il faut dire que la tribu n'avait pas été tendre avec elle et que ce n'était pas pour elle un lieu de refuge. Elle préférait partir à l'aventure plutôt que de rester là toute seule. Surtout que les garçons la prenaient pour la digne remplaçante de sa mère et que les propositions pleuvaient.

— Mes amis... pensa Batir

Chacun l'entendit dans sa tête et Bachir gloussa. Il avait déjà eu l'occasion d'entendre Batir parler ainsi. Les autres en furent abasourdis.

— Mes amis... disais-je. Vous avez accepté de me suivre rien que par la foi que vous aviez en Eux, sans aucune preuve de ce que j'avançais. Vous avez fait le premier pas et moi... et Eux feront le second et les suivants.

Le pouvoir d'Eux est sur nous, demandez et vous recevrez. Sachez dès à présent que nos dévotions et nos rituels ont repris tout leur sens.

Par exemple, faites le signe de l'écoute chaque matin et vous entendrez Eux. Et vous entendrez ceux qui auront fait de même et vous leur parlerez par l'esprit comme je vous parle.

Bénissez la nourriture et l'eau comme nous le faisons toujours et vous en aurez à profusion.

Faites le signe de la guérison sur un homme et une bête et il sera guéri.

Vous êtes les vrais Anciens, les guides de la Tribu. N'ayez crainte, ils viendront bientôt à nous.

Et maintenant, en route.

Chapitre 2

Elle se trouvait en haut d'un monticule de sable, allongée et regardait dans le creux le campement des mercenaires qu'elle cherchait depuis cinq jours. Il y avait une trentaine de tentes mais seulement dix hommes. Pour le moment, ils allumaient les feux et se préparaient à manger. Un gros chaudron, plein de gruau mijotait doucement et les hommes défilaient pour se servir.

Ils s'asseyaient ensuite, leur bol dans une main et de l'autre portaient des petites boulettes de nourriture à leur bouche.

« Pouah... pensa Sarah. C'est du caillou leur gruau. Ils devraient empaler le cuisinier. »

Le camp était quasiment vide. Leurs compagnons devaient être en chasse. C'était donc l'occasion ou jamais. Mais elle n'avait pas encore repéré la tente où ils pouvaient bien garder la femme du marchand. Et quant à débouler et à tuer tout le monde... Ils étaient quand même un peu trop nombreux.

— Yorri ! Yorri ! Mais où est-il ce satané gosse...

— J'arrive, Maître, lança une petite voix.

Le jeune garçon laissa en plan le pansage des chevaux et s'approcha en courant de la marmite fumante.

— Prends deux bols et va servir les prisonniers. Et tu ne leur libères pas les mains cette fois-ci sinon il t'en coûtera.

Se souvenant de la correction d'hier pour avoir voulu soulager l'homme et la femme et leur permettre de manger dignement, l'enfant rentra la tête dans les épaules et s'avança timidement pour prendre deux bols. Il les remplit du gruau pâteux mais chaud et tourna le dos à ses maîtres.

Lui aussi avait faim mais il savait d'expérience qu'ils ne le laisseraient manger que lorsqu'il aurait terminé de panser et de nourrir leurs chevaux. Aujourd'hui il y en avait moins mais le gruau serait quand même froid et dur « comme... leurs têtes » pensa-t-il en souriant. C'était peu comme revanche mais il s'en contentait. Il fallait bien.

Il ouvrit le rabat de la tente des prisonniers et rentra.

L'homme et la femme étaient attachés assis, les mains liés au poteau central de la tente. Ils

se faisaient dos. Ils étaient comme lui maintenant, des esclaves et si lui avait été affecté au camp, eux seraient vendus lorsque la troupe croiserait une caravane en partance pour le nord. Il s'approcha doucement des deux prisonniers.

— Bonjour petit, lui dit l'homme. Que nous apportes-tu de bon aujourd'hui ?

Cette phrase, c'était toujours la même et Yorri l'attendait chaque matin avec impatience. L'homme était gentil et malgré sa situation avait un moral d'acier. Au bout de quelques jours, la femme avait tenté de s'accrocher à cette plaisanterie de mauvais goût et en rajoutait chaque matin.

— Des saucisses, ou du poulet ? Demain, je voudrais un gâteau au miel, Yorri.

— Comme il vous plaira madame... Aujourd'hui, ils vous ont préparé un gruau dont vous me direz des nouvelles.

— Oh quelle agréable surprise, répondirent-ils en chœur, du gruau. Cela va nous changer de l'ordinaire...

Yorri pouffa et s'assit à côté d'eux. Il plongea sa main dans un bol et malaxa une boulette

qu'il donna à la femme. Elle lui sourit et avala sa part pendant qu'il servait l'homme.

L'homme mâcha doucement son gruau tout en appréciant la compagnie de Yorri. Il lui rappelait son fils et malgré la peine qu'il avait de ne pas pouvoir le rejoindre, il faisait bonne figure pour soulager un peu le sort de ce petit garçon.

— Vers où sont-ils partis, hier ? demanda-t-il pour alimenter la conversation et avoir des nouvelles.

— Je les ai entendus. Ils projettent de voler des enfants dans un village plus au sud. Ils y sont presque tous allés. Il ne reste que dix maîtres.

— Ne les appelle pas ainsi... lui dit la femme. Ce ne sont pas tes maîtres...

— J'ai plutôt tendance à le croire, surtout lorsqu'ils me le rappellent à coup de bâton. Mais quand je leur dit Maître, je pense asticot... Ça me fait rigoler... enfin quand ils ne sont pas là.

— Tu as raison, petit, résiste comme tu peux. S'il te reste une étincelle de révolte, tu pourrais bien leur échapper un jour.

— En attendant, cela me fait plaisir de bavarder avec vous chaque matin.

— Je ne te dirais pas que je raffole de cette situation, mais à tout prendre, je suis également ravie de te voir.

Yorri prépara une autre bouchée et la présenta à leur bouche.

Il y eut un grand crissement sur le côté de la tente et une lame apparut au travers du tissu. Elle le fendit jusqu'en bas et les deux pans s'ouvrirent.

Yorri en resta coi. Une jeune femme en tenue de guerrier entra, tenant toujours son couteau à la main. Elle portait les cheveux longs et attachés ensemble par une lanière de cuir. Son visage était beau mais sévère et elle tenait un doigt devant sa bouche pour leur rappeler de ne pas crier.

Elle s'approcha de la femme.

— Ton nom ? lui demanda-t-elle

— Mara... lui répondit doucement la femme.

— Alors, je t'emmène... C'est ton mari qui m'a envoyée.

Sarah coupa les liens de Mara et l'aida à se remettre debout. Puis elle voulut l'entraîner par la déchirure de la tente.

— Non... lui dit Mara. Et eux ?

— Je n'ai que deux chevaux... et pas assez de nourriture, ni d'eau pour eux tous. Ils doivent rester. Déjà que les mercenaires vont nous donner la chasse...

— Je ne pars pas sans eux... résista Mara. Il y a d'autres chevaux dans le camp.

— Et tu me vois gentiment leur demander de nous en prêter deux de plus, c'est ça ?

— Non, mais Yorri peut le faire. C'est lui qui s'en occupe.

La guerrière se tourna vers le jeune garçon.

— Je le ferais... C'est facile... Mais je ne savais pas où aller et ils m'auraient poursuivi.

— Alors, tâche d'effrayer les chevaux que tu ne prendras pas pour que l'on ait un peu d'avance.

Yorri sortit de la tente, regarda les hommes en train de finir de manger et se dirigea vers les chevaux d'un pas assuré.

C'était de toute façon là où il devait se trouver. Personne n'y trouverait rien à redire. Deux poteaux et une longue corde tirée entre eux servaient d'attache pour les chevaux. Ils y étaient reliés par une corde passée autour de leur cou et broutaient paisiblement le foin

qu'il avait étalé pour eux quelques minutes plus tôt.

La guerrière lui avait donné un couteau et il s'en servit pour couper des deux côtés la corde qui les reliait entre eux. Il libéra deux chevaux de celle-ci, monta sur l'un d'eux. En tenant l'autre par son licou, il se mit à crier de toutes ses forces tout en bougeant les bras. Les chevaux, effrayés, commencèrent à reculer de concert et se voyant libre partirent au galop. Yorri les suivit en continuant à s'époumoner.

Les mercenaires se mirent à crier des insultes derrière son dos et à courir à travers le camp, qui pour chercher un arc, qui sa lance.

D'après les paroles qu'ils proféraient, il ne serait pas malin de retomber entre leurs mains.

Yorri accéléra encore dans la plaine tout en poussant de la voix les chevaux toujours attachés ensemble. Après les avoir poussés pendant un bon quart d'heure au galop, il les laissa sur leur lancée et bifurqua vers le sud. La guerrière lui avait dit qu'ils l'attendraient dans les environs. Les mercenaires passeraient sûrement la journée avant de

récupérer leurs chevaux et cette avance leur suffirait pour disparaître.

Pensant à sa nouvelle situation, Yorri se mit à rire et talonna encore son cheval. Il avait hâte de les rejoindre.

— Gicks, les prisonniers se sont enfuis aussi... Quelqu'un les a aidés, ils y a trois paires d'empreintes qui filent vers la dune. Après, rien que deux traces de chevaux.

— Samir ne nous pardonnera pas cet échec. Il faut les retrouver. J'ai envoyé deux hommes chercher les chevaux. Ramène-moi le renifleur.

L'homme, heureux que Gicks ne lui fasse pas payer ces mauvaises nouvelles se retourna et se mit à courir vers la tente de leur chef. Ce n'était pas la première fois que des esclaves tentaient de s'enfuir et ils avaient un moyen radical pour les retrouver.

Il prit dans la tente un petit pot en céramique bleue et faisant bien attention de ne pas le faire tomber ressortit en courant.

Gicks attrapa le pot des mains de l'homme et un sourire mauvais apparut sur ses lèvres.

— Nous allons voir combien de temps vous nous échapperez... dit-il en ouvrant le

couvercle du petit pot. Une fumée s'éleva aussitôt et un nuage noir se forma devant lui.

— Renifleur... Ils sont partis par là. Cherche-les. Ils sont quatre. Tue les chevaux mais ne leur fait pas de mal. Ensuite reviens nous conduire.

La créature, un Smeurl, vivait sur les hauts plateaux au nord d'Issandia. Elle faisait à une époque de l'année de larges ponctions sur les troupeaux qui osaient s'aventurer près de son territoire. Une vraie sangsue.

Elle se collait à la bête ou à l'homme qui les surveillait quelque fois et lui arrachait son essence jusqu'à la mort. Un fléau, cependant quasiment éradiqué par les paysans. Ils avaient découvert qu'un peu de sucre les attirait comme des mouches et là, il suffisait d'allumer un brasier plein de fumée pendant qu'ils se délectaient et ils se délitaient dans cette fumée.

Un mage plus entreprenant avait trouvé un moyen de les assujettir. Sous la contrainte d'un sort, le Smeurl pouvait être attaché à un bocal rempli du sucre.

Il obéissait ensuite à celui qui tenait le pot et était alors très heureux de pouvoir s'en

échapper quelques heures, surtout s'il y avait de la nourriture à la clé.

Son intelligence primaire lui permettait de comprendre des ordres simples. Ce magicien, pensant à son profit, avait ensuite fait commerce de ses petits pots enchantés au plus grand plaisir de Samir, le chef des mercenaires, qui avait tout de suite trouvé un usage charmant à cette créature.

Le nuage se contorsionna puis fila dans la direction indiquée.

— Ah, vous avez voulu jouer au petit malin... Rira bien qui rira le dernier.

Sarah avançait en tête. Elle connaissait le chemin à travers ce désert et espérait bien ramener Mara à son mari.

Tout d'abord rétive au fait d'emmener avec elle les deux autres prisonniers, elle se félicitait maintenant que Yorri ait réussi à disperser les chevaux des mercenaires.

Le vent qui soufflait toujours en fin de matinée effacerait leurs traces et personne ne pourrait les retrouver. C'était mieux que de devoir échapper à une course-poursuite.

Surtout qu'ils avaient cinq jours à chevaucher avant d'atteindre la sécurité de la ville.

Les anciens prisonniers lorsqu'ils s'étaient retrouvés avaient passé un moment à se congratuler de leur chance et de la liberté retrouvée.

Yorri ramenait également deux chevaux et Mara put laisser la monture sellée à son compagnon de captivité. Elle montait bien à cheval et chevaucher à cru ne lui faisait pas peur. Surtout s'ils devaient mettre leurs montures au galop. Depuis ils suivaient leur sauveuse.

— Où allons-nous ? demanda l'homme en rattrapant Sarah

— A Sudar. C'est une ville fortifiée... C'est là où habite le mari de Mara. C'est là où je pourrais me faire payer. Moi, je voudrais bien savoir votre nom...

— Je m'appelle Reivon. Je viens de la tribu des Rêveurs d'Eux. J'ai été capturé il y a deux mois avec quelques chèvres que je voulais vendre par moi-même. Il faut vous dire que normalement ce sont nos Anciens qui s'occupent des relations commerciales. Mais je voulais passer outre. Ils se prennent beaucoup trop de bénéfices au passage.

— Oh, oh, un rebelle... D'aucuns diraient que vous l'avez bien cherché...

— C'est ce que je me suis dit après ma capture mais maintenant que j'ai eu le temps d'y réfléchir, ces mercenaires semblaient m'attendre. Il n'y avait qu'un village près de notre campement où je pouvais aller et ils étaient là. Une dizaine de brutes qui m'ont tout de suite ligoté et jeté sur un cheval.

— Ça ne prouve rien. Les bandits savent que les gens ont tendance à se rendre vers les endroits habités alors ils font souvent le siège près des villages ou des villes.

— Et ils crient souvent : « c'est lui, attrapez-le ! » ?

Sarah le regarda une seconde sans parler.

— Et vous en êtes arrivés à la conclusion que les Anciens de chez vous voulaient garder leur monopole.

— Quelque chose comme ça, oui.

— Et bien, vous êtes mal barré. Vous voulez vraiment rentrer chez vous ?

— J'ai une femme et un fils là-bas. Nous marchons depuis longtemps. Nous sommes à la recherche d'une terre. Nous nous dirigeons également vers Sudar. Je les retrouverais sûrement en me joignant à vous.

— De toute façon, où iriez-vous dans ce désert tout seul ?

— Comme vous dites... Pour en revenir à notre évasion, je tenais à vous remercier. Vous avez été très courageuse de vous introduire dans ce camp pour nous sauver...

— C'est mon boulot. Et s'il avait fallu se battre, cela aurait aussi été mon boulot.

L'homme, à ses mots, contempla la guerrière et ses deux épées croisées dans son dos. Elle lui rendit son regard puis se retourna sur sa selle.

— En parlant de ça, Yorri, aurais-tu encore mon couteau ?

— Oui, Madame, répondit-il en s'approchant. Il lui tendit son arme qu'elle rengaina sur sa poitrine.

Alors qu'elle allait se retourner, un nuage noir s'approcha à toute vitesse et se jeta au cou du cheval de Yorri qui se cabra et désarçonna le garçon.

A peine tombé à terre, celui-ci se releva et s'éloigna en vitesse de son cheval qui se contorsionna puis s'abattit sur le sol. Il bougea un moment tous ses membres, de plus en plus lentement puis se raidit.

Tous regardaient sans un mot la tâche noire qui s'accrochait à son cou. Le cheval parut se dessécher sur place comme s'il était mort dans ce désert brûlant depuis une semaine. Sa peau se fripa et il se vida de toute substance. Puis le nuage noir se détacha de son cou et s'éleva dans les airs.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Sarah tout en dégainant son épée. Elle fit faire demi-tour à son cheval et le talonna pour qu'il s'élance vers la créature qu'elle trancha en deux. Les deux nuages flottèrent dans l'air puis se réassemblèrent et la créature fila s'accrocher au cou du cheval de l'homme.

Reprenant ses esprits mais ne sachant pas quoi faire, il invoqua Eux et fit instinctivement le signe pour chasser les démons. La créature sembla se condenser sur elle-même et disparut dans un petit sifflement.

— Plus efficace qu'un coup d'épée votre magie...

Reprenant son cheval en main, l'homme sourit.

— Je crois en Eux mais jamais je n'aurais pensé que mon signe chasserait ce démon...

— Et vous avez d'autres pouvoirs comme ça ?

— Je connais d'autres signes... Oui. Nous nous les transmettons de génération en génération parmi la Tribu mais ils n'ont jamais agi.

— Vous n'aviez sûrement jamais rencontré un démon ?

— Sûrement...

— Reivon, vous voudriez bien m'apprendre ? demanda Mara

— Et bien, euh... Ce ne sont pas des pouvoirs comme les mages. Ce sont des pratiques rituelles. Il faut d'abord avoir la foi en Eux. Et ça, seul notre Tribu l'a.

— Ça ne fait rien. Laissez tomber. J'ai toujours voulu avoir des pouvoirs.

— Mais vous en avez des pouvoirs... rétorqua Sarah. Vous êtes riche... Vous avez le pouvoir de m'envoyer vous chercher lorsque vous êtes en péril par exemple.

— Ah, Ah, Ah, très amusant. Quoique ce n'est pas faux. Mais je crois en la magie...

— Alors faites venir un mage. Il vous enseignera. Encore un des pouvoirs de l'argent.

— Je crois que j'y réfléchirais lorsque je serais rentrée.

— En attendant, en route. Nous avons bien du chemin à faire.

Le désert était brûlant et le vent de l'après-midi les cinglait. Sarah était heureuse cependant car leurs traces s'effaçaient au fur et à mesure qu'ils avançaient. Des touffes d'herbes les dépassaient et il faisait très chaud.

Sarah faisait passer régulièrement l'outre d'eau à ses compagnons mais vérifiait qu'ils buvaient modérément. Elle n'avait pas prévu une aussi nombreuse compagnie.

Le soir venu la petite troupe s'arrêta dans un creux entre deux dunes. Durant le voyage, Yorri avait pris place avec Mara sur son cheval. Il ne pesait pas bien lourd.

— Nous montons le camp pour la nuit, annonça Sarah. A bien y réfléchir, je suis sûre que ce sont les mercenaires qui nous ont envoyé ce démon, dit-elle en dessellant son cheval. Leur dernière arme, j'espère. Il faudra

quand même monter la garde. On ne sait jamais.

Le vent était tombé ainsi que la chaleur étouffante. Le sable brillait dans le soleil couchant.

Yorri et Mara se chargèrent d'aller chercher du bois parmi les broussailles environnantes pendant que Reivon se proposait de faire la cuisine.

Mara était enchantée car elle n'avait jamais su faire cuire quoi que ce soit, ses servantes s'en chargeant pour elle.

— J'ai de quoi faire dans mes sacoches si cela vous tente. Pour ma part, je me suis contenté de lanières de viande durant ces cinq jours.

— Et bien, après deux mois de gruau, j'espère pouvoir nous mitonner quelque chose de mieux.

L'homme attrapa les sacoches et fouilla à l'intérieur. Il en sortit des lentilles et les lanières de viande séchées. Il prit aussi une petite marmite, la remplit d'eau et la posa sur le feu.

Une demi-heure après, le soir tombant, ils se regroupèrent tous près du feu et l'homme bénit le repas avant de les servir.

Sarah le regarda faire son signe sur la nourriture mais ne dit mot. Chacun ses croyances. Ils se servirent et après avoir goûté, Sarah convint que Reivon savait faire la cuisine.

— A la maison, c'est toujours vous qui cuisinez ? demanda Mara

— Ah ah ah, nous n'avons pas de maison à proprement parler. La Tribu est nomade. Mais sous ma tente, c'est ma femme qui cuisine. Elle est meilleure que moi. Mais avant de la connaître, j'y étais bien obligé.

— C'est vraiment excellent... lança Yorri « Meilleur que le gruaau... » dit-il avec un sourire.

Les deux autres, au souvenir de leurs repas passés se mirent à rire également.

— Vous en avez trop fait... lui lança Sarah d'un air sévère en se resservant. Nous devons faire attention à la nourriture. Il nous faut tenir cinq jours. Resservez-vous, il faut finir tout ça.

Yorri et Mara ne se firent pas prier. Lorsque Reivon se leva pour finir la casserole, il resta sans voix. Elle était toujours aussi pleine.

— Ce n'est pas normal, la marmite est encore pleine et nous nous sommes tous servi deux fois, lança-t-il à la ronde.

— Et ce signe que vous avez fait sur la marmite, ne devait-il pas servir à ça ? demanda Mara

— En théorie, oui... Mais cela n'a jamais marché...

— On dirait que votre Eux s'est réveillé...

— ...Se sont réveillés. Ils sont quatre.

Chapitre 3

Les mercenaires enfoncèrent les premières portes et se ruèrent à l'intérieur des maisons.

C'était un petit village d'une trentaine de bâtisses, et aucun homme chargé de faire le guet et de le défendre.

De toute façon, ils étaient vingt-neuf, entraînés à la guerre et ce n'était pas quelques villageois apeurés armés de bâtons et de couteaux de cuisine qui auraient pu les arrêter.

Samir était parmi les premiers. Il se faisait gloire d'être toujours à l'avant de la bataille. Ses hommes le suivaient parce qu'il était le plus fort, le plus vicieux et modestement pensa-t-il le plus intelligent des bandits de la région.

Il avait reçu ses troupes, une quarantaine d'hommes des mains mêmes de son ancien chef, qu'il avait proprement coupées d'un coup de cimeterre avant d'abandonner le propriétaire au désert brûlant.

C'était la règle dans les bandes organisées qui sillonnaient la région. Un chef plus efficace succédait à l'ancien et ainsi de suite.

Samir avait quand même perdu un œil au cours de ce duel mais cela en valait la peine. Ses hommes lui obéissaient sans broncher et les gains avaient été multipliés par deux à leur contentement à tous.

Pour ses hommes, il était sévère et ne supportait pas l'échec mais il était cependant juste. Pas de torture inutile, il leur coupait simplement la tête s'ils désobéissaient.

Avec un traitement pareil, il maintenait un climat de crainte et d'obéissance qui lui était favorable. Aucun n'oserait jamais lui tenir tête. De plus, il avait quelques fidèles comme Gicks, qui pouvait prendre en charge leur campement lorsqu'il s'absentait pour un raid.

Il enfonça une porte d'un coup d'épaules et se rua dans la maison suivi de deux de ses hommes. Une femme dans la grande pièce du rez-de-chaussée était occupée à préparer le petit-déjeuner.

D'un coup d'œil, il la jaugea. Pas mal, il pourrait bien en tirer cent écus. Les enfants valaient plus cher mais tout était bon à prendre.

La femme, habillée d'une longue robe brune cria pour donner l'alerte à sa maisonnée et ramassa d'un même coup un couteau qu'elle avait devant elle sur la table.

Une flèche partit et vint se planter dans sa gorge. Elle lâcha le couteau et porta les mains à son cou qui glougloutait joyeusement et laissait filer des flots de liquide rougeâtre et des petites bulles d'air. Puis elle s'effondra.

Salim se retourna vers ses hommes. Le mercenaire qui tenait encore l'arc lui sourit, fier de son tir, et reçut son poing dans la figure. Il s'effondra comme la femme juste avant et son sourire disparut.

— Imbécile. Tu avais peur de cette matrone avec son petit couteau ? Tu ne pouvais pas simplement aller le lui enlever ? Tu me dois cent écus.

Lui donnant un coup de pied dans les côtes en passant pour faire bonne mesure, il se tourna vers l'escalier et commença à le gravir à toute vitesse.

Un homme avec un bâton se tenait à son sommet. Il essaya de frapper le mercenaire à la tête mais celui-ci se plaqua contre le mur et laissa le bâton l'effleurer. Puis il attrapa les mains de l'homme, toujours accrochées à son

arme et lui donna une poussée qui l'envoya bouler dans les escaliers. Ses hommes en bas le réceptionnèrent à coup de hampe de leurs lances.

Deux enfants criaient dans la chambre du fond et Salim entendit les écus tomber dans sa bourse. Il se hâta dans le couloir tout en vérifiant rapidement qu'il n'y avait plus personne dans les pièces qu'il croisait.

Une petite fille âgée de huit ans environ, blonde à souhait était pelotonnée contre son grand frère à peine plus âgé. Ils étaient contre le mur du fond, le plus grand cachant de son mieux sa petite sœur derrière lui et brandissant un long couteau effilé. Salim rigola.

— Ta mère a pris une flèche pour un tel affront. Pose ton couteau, petit.

— Allez-vous en ! répondit celui-ci en faisant un pas vers le mercenaire bardé de sa longue épée.

Le petit tremblait mais il ne manquait pas de courage constata Salim. Il avança d'un pas et le petit bonhomme chercha à lui enfoncer sa lame dans la jambe. Il attrapa son poignet et souleva le garçon de terre, ses pieds gigotant lamentablement dans les airs.

Son couteau tomba et le petit se mit à pleurer. Salim le mit sur son épaule, attrapa sa sœur dans son autre bras et se tourna vers la porte.

— Tout le monde en bas

Ils redescendirent rapidement l'escalier et passèrent la porte. Dans la rue, les prisonniers commençaient à s'amonceler, troupeau de moutons, gardés par des loups en arme. Salim déposa son butin près d'un garde qui poussa de sa lance les enfants dans le cercle des villageois apeurés.

— On en est où ? demanda-t-il au garde

— Il reste quelques maisons mais elles ont déjà été investies. On les aura bientôt tous, chef.

— Très bien, je vais prendre mon petit-déjeuner

Il rentra dans la maison qu'il venait de saccager et se dirigea vers la marmite en train de frémir sur le feu.

La femme morte sembla le regarder d'un œil accusateur mais cela ne l'ennuya pas. Il prit un bol, se servit de la soupe et s'installa à la table de la cuisine tout en faisant attention à

éviter la flaque de sang qui coulait sous la table.

« Une bonne journée » pensa-t-il. Neuf enfants... Une soixantaine d'adultes. Les enfants valaient leur poids en or pour les marchands d'esclaves du Nord.

Ils étaient malléables et feraient de bons esclaves. Ils seraient vendus à des familles riches qui en feraient des domestiques zélés et rompus à leurs exigences.

Les adultes finiraient dans les mines de sel ou de cuivre, main-d'œuvre interchangeable qui ne durerait pas longtemps vu les exigences du travail.

« Elle faisait de la bonne soupe. Quel crétin. Je lui demanderai deux cent écus. Ça lui apprendra » pensa-t-il en finissant son bol.

— Bien, allons compter nos sous... dit-il tout haut en se levant et en retournant vers la porte.

Saphira n'avait pas bougé. Au début, elle avait entendu quelques cris dans le village et s'était demandée ce qui se passait mais cela ne l'avait pas assez inquiété pour qu'elle lâche son pain. Puis des jambes bottées étaient apparues dans son champ de vision et la

maison au dessus d'elle avait résonné de cris et les habitants s'étaient retrouvés dans la rue, devant elle, gardés par des hommes armés qui ne lui inspiraient aucune confiance.

« Je suis trop petite, je ne peux rien faire... » songea-t-elle avec amertume.

Ils s'éloignèrent ensuite. Saphira prit son petit couteau qui lui servait à dépecer les lézards qu'elle réussissait à attraper puis sortit de sa cachette.

Elle se faufila entre les maisons pour suivre le petit groupe. Ils se dirigeaient vers le centre du village et là passant un œil, elle aperçut la quasi-totalité des villageois parqués dans la rue.

Saphira avait neuf ans et vivait seule depuis une bonne année. Ses parents, des forains ambulants, l'avaient abandonnée sans un mot à proximité du village, prenant à peine le temps de lui dire qu'il se trouvait dans telle direction.

Aux alentours, le sable. Saphira s'était assise pour pleurer à chaudes larmes sur les traces de leur chariot.

Ce n'était pas ses parents. C'est tout ce qu'ils lui avaient dit avant de la laisser. Ils ne

voulaient pas s'encombrer plus longtemps d'une petite fille qui ne servait à rien.

Et plus que l'abandon, c'était cette nouvelle qu'elle ne connaissait pas ses parents qui la bouleversait. Qui étaient-ils ? Pourquoi eux l'avaient-ils abandonnée ?

Et puis, elle se raconta une histoire. Que ses parents l'aimaient, qu'ils l'avaient perdue le jour d'une grande fête foraine et que ces maudits forains l'avaient kidnappée. Elle, ne se souvenait de rien mais cette histoire sonnait juste à son cœur.

Alors elle se leva et se mit à marcher vers le village.

Saphira n'était pas une petite fille comme les autres : déjà à cinq ans, elle tenait tête ouvertement à « ses parents » lorsque ceux-ci décidaient de l'envoyer mendier ou voler pendant qu'ils faisaient leur spectacle.

Elle ne voulait pas, ce n'était pas bien. Alors, elle s'en allait dans les rues et visitait le village qu'ils traversaient.

Elle ne rentrait qu'à la nuit tombée, ravie de sa ballade et recevait sans broncher la correction pour ne rien avoir rapporté. En fait, pour « ses parents », elle était

insupportable et ingérable. Un jour, ils en avaient eu assez.

Elle avait frappé à quelques portes dans le village leur demandant à manger contre du travail mais les gens lui avaient ri au nez.

Elle était trop petite pour travailler et personne ne voulait d'elle. Les orphelins dans les campagnes étaient légions et si l'on commençait à s'en occuper, on ne pouvait plus s'en débarrasser.

Alors, elle s'était mise à voler : du linge sur la corde, une casserole pleine dans une maison, un couteau dans une autre, un pain dans une boulangerie. Le pain l'avait ravie et elle y était retournée, souvent. Un peu trop souvent.

Le boulanger, au fait qu'il lui manquait tous les matins un pain dans sa fournée, s'était mis en planque et l'avait attrapée.

Au lieu de la battre, il lui avait donnée du travail contre un pain quotidien. Il avait même envisagé de la prendre avec lui mais elle avait refusé.

Elle était déjà installée et sa vie lui convenait. Elle avait un campement hors du village où elle avait réuni tout ce qu'elle avait pu trouver

et une cachette dans le village pour ses allers et venues.

Elle vivait seule mais ne cherchait pas d'attache. Elle attendait juste qu'une caravane passe par le village pour la suivre vers une grande ville dans le nord. Là où elle avait perdu ses parents s'imaginait-elle.

Saphira vit un homme sortir d'une des maisons de la place et tous les hommes se regrouper autour de lui.

« C'est le chef » pensa-t-elle. Il était impressionnant avec sa longue et lourde épée qui pendait à son côté et Saphira se renfonça dans son coin.

— Les enfants sont tous là ? demanda Salim

— Oui, on a les neuf

Le boulanger en entendant cela sourit tristement en pensant à sa petite protégée qui ne s'était pas fait remarquer. « Une fille courageuse. Elle s'en sortira. Sûrement bien mieux que nous. »

— Alors, allons-y. On récupère les chevaux et on file au campement. Puis la caravane des esclaves et on touchera le pactole.

Ses hommes aboyèrent leur assentiment et tous se mirent en route en poussant les prisonniers.

La colonne s'ébranla. Les hommes comme les femmes pleuraient. Ils avaient tout perdu, même leur village.

Les enfants, affolés, se serraient contre les jambes de leurs parents qui les incitaient à suivre le mouvement. Mieux valait ne pas attirer l'attention.

Deux enfants, encore trop jeunes pour marcher longtemps, étaient portés par leur mère. Dix mercenaires étaient répartis autour du groupe pour empêcher toute évasion.

Suivant le mouvement, ils grimpèrent tous la petite dune qui entourait le village et retrouvèrent les chevaux. Ceux qui n'avaient pas été désignés pour encadrer les prisonniers montèrent en selle, certains prenant par la bride les chevaux de leurs camarades, et ils s'enfoncèrent dans le désert.

— Moctar... cria Salim

Un cheval se fraya alors un passage entre les autres et se rapprocha du cheval de tête. Un homme, grand comme une montagne, tout habillé de cuir, l'épée au côté, de longs

cheveux hirsutes encadrant un visage barbu se retrouva alors au côté de Salim.

— Oui chef ?

— Prends dix hommes. Tu récupères toutes les outres et tu retournes au village. Tu nous refais notre provision d'eau. Tu prends aussi de la nourriture pour tous ces poux et tu nous rejoins.

— Oui chef !

Moctar n'était pas très disert mais il était efficace. De plus, il était l'un des fidèles du chef et Salim pouvait lui confier des missions sans crainte.

Il avait de l'ascendant sur les hommes de la troupe mais ne s'en servirait pas pour essayer de le détrôner. Le pouvoir absolu ne lui disait rien.

— Et tu dis à tes hommes de ne pas nous rapporter toute la quincaillerie sans valeur du village. Juste l'or, l'argent et les bijoux. Vas-y maintenant.

Moctar se retourna. Toutes les mains des mercenaires se levèrent. Ils avaient bien compris que la partie la plus amusante les attendait et ils voulaient tous être de la fête.

Chercher tous les trésors de ce petit village serait des plus réjouissant. Moctar en désigna dix et lança son cheval au galop. Les hommes éperonnèrent leurs montures et le suivirent en poussant des cris de joie.

Saphira avait décidé de les suivre. Cette caravane en valait une autre. Elle était certaine que ces hommes n'allaient pas aller se perdre dans le désert avec une cargaison d'esclaves.

Ils chercheraient des acheteurs et ceux-ci chercheraient à leur tour des acheteurs et les acheteurs se trouvaient dans des villes.

Et en plus, ils ne devaient sûrement pas aller très loin car ils n'avaient pas pris la peine de vérifier que leurs prisonniers étaient bien chaussés.

Elle en avait vu certains en pantoufles et d'autres pieds-nus. Pour marcher dans le désert, ils allaient souffrir. Les mercenaires s'en fichaient sans doute mais ils ne voudraient pas perdre de leurs marchandises avant d'arriver jusqu'aux marchands d'esclaves. Saphira, elle, serait bien équipée.

Elle attendit patiemment que le groupe dépasse la dune puis se dirigea d'un pas sur vers l'entrée du village.

« Johan... » pensa-t-elle.

Depuis un an qu'elle était là, elle avait plusieurs fois vu le père et son fils partir pour la chasse.

Elle avait admiré la tenue du jeune garçon, ses bottes en cuir, son pantalon solide avec plein de poches. Il portait en haut une chemise brune en gros lin à manches longues qui le protégeait du soleil et par-dessus une cape en laine pour les matins frais. Elle s'était toujours dit que cela lui irait bien pour la protéger dans son vagabondage.

Saphira franchit le seuil de la maison et s'arrêta net. Dans la grande pièce du rez-de-chaussée, une femme était allongée là, baignant dans son sang, la gorge transpercée par une flèche, les yeux ouverts.

Elle eut un haut-le-cœur et faillit vomir. Elle détourna les yeux du cadavre et aperçut l'escalier qui montait aux chambres.

Elle s'y engagea, tremblante de cette vision qui ne voulait pas quitter sa pensée.

Arrivée en haut, elle avança dans le couloir et regarda dans les pièces pour déterminer la chambre de Johan. En contemplant la vie

perdue de ces pauvres gens, une chape de tristesse l'envahit.

Ils avaient eu une vie facile, pas comme elle, mais elle était libre et eux non. Elle les plaignait, même s'ils ne lui avaient été d'aucun secours.

Lorsqu'elle passa sa tête dans la chambre du fond, elle vit l'arc de Johan accroché au mur avec son carquois. Elle entra.

C'était une jolie chambre avec des rideaux bleus, un lit douillet encore défait, et des grosses couvertures pour le froid de la nuit. Saphira se força à ne plus penser au sort du jeune garçon et s'avança vers l'armoire.

Elle l'ouvrit et trouva son linge bien plié et rangé sur les étagères. « Sa mère s'occupait bien de lui » pensa-t-elle en se remémorant le cadavre en bas des escaliers.

Elle trouva le pantalon. Une ceinture en cuir pendait, accrochée à un clou, à l'intérieur de la porte de l'armoire et elle la prit également. L'autre battant contenait du linge pendu. Elle repéra immédiatement la chemise brune et l'attrapa. La cape aussi.

Elle était couleur du désert, pour se dissimuler à la vue des proies potentielles et

elle avait une capuche. Elle était épaisse au toucher et serait sûrement chaude.

Saphira passa un moment à admirer la cape tout en se rappelant les nuits glaciales à se pelotonner dans des morceaux de tissus. Elle posa les affaires sur le lit puis fit le tour de la chambre du regard.

Par terre, un long couteau effilé et sa gaine. Johan avait du essayer de se défendre. Près de l'armoire, un sac dans lequel il mettait ses prises. Elle l'ouvrit et en sortit une outre. Dans l'une des poches, elle trouva un petit couteau pliable et un silex. Elle remit tout à l'intérieur du sac en se promettant de passer par le puits avant de partir pour remplir l'outre.

Il lui faudrait aussi à manger mais elle changerait de maison. Elle ne pouvait se résoudre de déambuler au rez-de-chaussée et à fouiller dans les placards avec sous ses yeux le regard vide de cette femme.

Sur la petite table, un grand plat rond et profond était rempli d'eau. Posée à côté, une petite serviette et du savon. Elle ne s'était plus lavée vraiment depuis des lustres.

« Pour faire honneur à mes nouveaux vêtements, ce ne sera pas du luxe. » se dit-elle tout en se déshabillant.

Elle était grande pour son âge et mince à force de ne pas manger à sa faim. Son corps, cependant, était musclé car elle le sollicitait à longueur de journée pour courir après les lézards ou déguerpier après ses larcins.

Elle prit la petite serviette, la mouilla puis se lava des pieds à la tête avec le savon. Elle se pencha ensuite et plongea le haut de sa tête dans la bassine, laissant retomber ses cheveux, emmêlés à souhait, dans l'eau. Elle releva la tête, l'eau coulant sur son corps, et s'évertua à passer du savon dans ses cheveux. Lorsqu'ils furent remplis de mousse, elle les frotta énergiquement.

Elle faillit ne pas entendre les pas dans l'escalier. Quelqu'un montait. Le savon lui piquait les yeux et elle avait du mal à les ouvrir. Affolée, elle regarda autour d'elle, choisit l'armoire et plongea à l'intérieur en refermant les portes.

Elle s'assit, replia les jambes contre sa poitrine et ne bougea plus. Le savon dégouttait de ses cheveux et lui brûlait les yeux. Elle les ferma. Le bruit dans la

première pièce était significatif. Quelqu'un fouillait. Il ouvrait les tiroirs, fouillait les armoires et renversait les bibelots par terre.

« je suis foutue, ils vont me découvrir. »

Les bruits passèrent à la pièce suivante et Saphira se recroquevilla encore plus.

Le mercenaire prenait son temps. Il fouillait partout, se plaisant à violer l'intimité de cette maison, en pensant aux gens qui l'avaient habitée.

Il avait trouvé une bourse pleine de pièces dans l'armoire de la première chambre pourvue d'un grand lit. Il en avait déduit que c'était la chambre des parents. Dans les tiroirs, il avait trouvé une petite boîte avec des bagues et des colliers qu'il avait prestement empochés.

Après avoir méticuleusement fouillé la première chambre, il retourna dans le couloir et entra dans la deuxième. C'était une chambre de petite fille. Quelques images sur le mur. Deux poupées sur le lit. Il ouvrit l'armoire et jeta les vêtements sur le sol, à la recherche d'une cache secrète. Il aimait les babioles, trophées qu'il gardait précieusement

et ressortait le soir pour se remémorer ses aventures.

Le mercenaire trouva ce qu'il cherchait sur la deuxième étagère. La petite bourse qu'il ouvrit contenait deux petites bagues d'enfant, un morceau de tissu mauve et un dessin plié en quatre. Il referma la bourse et la mit dans sa poche intérieure. Ça, c'était pour lui.

De toute façon, personne ne viendrait convoiter de tels trésors, et chacun savait que Boucar se mettait en rage pour pas grand chose.

Il prit son temps pour faire le tour de la petite chambre, allant jusqu'à soulever l'oreiller et renverser le matelas pour assouvir sa passion de collectionneur.

Satisfait, il sortit de la chambre de la petite fille et reprenant le couloir entra dans celle de Johan. Une armoire, un lit aux draps bleus, un petit arc accroché au mur, c'était la chambre d'un garçon. Il s'approcha de l'armoire.

Saphira serra son couteau, bien décidée à vendre chèrement sa liberté. Elle entendit la porte de l'armoire s'ouvrir. Le mercenaire fouillait sur les étagères. Il allait ensuite ouvrir la penderie où elle s'était réfugiée,

recroquevillée et pleine de savon. Alors Saphira se mit à prier. Elle ne savait pas qui mais elle demanda du secours.

— Boucar, qu'est-ce-que tu fous ? Tu vois pas que c'est une chambre de gosse ?

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... Rien que l'or et les bijoux a dit Salim. Alors tu vas me bouger tes fesses et filer me remplir les outres.

Boucar était preste à s'énervé mais il savait aussi quand fermer sa gueule. Et il n'était pas de taille contre Moctar.

Il referma violemment la porte de l'armoire et passa devant son chef en baissant la tête. Moctar fit le tour de la chambre du regard et emboîta le pas au mercenaire.

Ils redescendirent l'escalier et quittèrent la maison.

Saphira ne bougea pas pendant un long moment. Le savon avait séché et elle put rouvrir les yeux. Elle était dans le noir, nue au fond d'une armoire, mais tout plutôt que de se retrouver aux mains des mercenaires.

Elle ne pouvait cependant pas leur laisser trop de temps. Les traces de toute cette

troupe s'effaceraient dans le désert dès que le vent soufflerait.

Elle entrouvrit la porte et écouta le silence dans la maison. Enhardie, elle passa la tête par l'entrebâillement puis sortit précautionneusement sans faire de bruit.

Elle alla jusqu'à la fenêtre et regarda dehors en se cachant dans les rideaux. Une dizaine de mercenaires allaient et venaient entre les maisons, chargeant une carriole qu'ils avaient du récupérer chez le boucher.

Un mercenaire revenait avec des outres pleines qu'il déposa sur le plateau à l'arrière, tandis qu'un autre chargeait tous les pains de la journée du boulanger. Saphira quitta des yeux ce spectacle affligeant et retourna à la bassine.

Elle entreprit de se rincer, commençant par les cheveux pour que l'eau coule ensuite sur son corps. Elle se sécha avec la serviette à sa disposition puis s'habilla. Le pantalon flottait un peu à sa taille mais elle serra la ceinture. Elle enfila la chemise et la laissa pendre par dessus. Cela lui ferait de l'aération dans ce désert, chaud la journée et glacial la nuit. Elle plia la cape et la mit dans le sac, décrocha l'arc et le carquois, enfila les bottes puis se

repositionna à la fenêtre attendant que les mercenaires se décident à quitter les lieux.

Chapitre 4

Salim les fit tous avancer à marche forcée. Il voulait retourner au campement le plus rapidement possible. Le soleil avait plombé cette journée d'une chape de chaleur infernale.

Les prisonniers étaient harassés et les gardes qui les escortaient aussi. Il avait ordonné une pause en milieu de journée et leur avait fait distribuer de l'eau et du pain. Le groupe, assis, avait bu et mangé. Quelques personnes avaient pleuré mais aucune ne s'était révoltée.

Ils étaient tous encore sous le choc d'avoir tout perdu. Voyant leur état de fatigue, il avait fait monter les enfants dans la carriole, non pas par bonté d'âme mais pour ne pas abîmer inutilement sa marchandise la plus précieuse. Les autres devraient endurer.

De toute façon, cette petite marche était une sinécure par rapport à ce qui les attendait dans les mines. Une vieille femme n'avait pas pu repartir. Salim l'avait abandonnée sur

place. « Qu'elle crève, elle ne vaut pas dix écus. »

Le soleil s'était couché depuis longtemps lorsqu'ils arrivèrent enfin au campement.

Salim voyait les feux éclairer ses hommes restés en arrière. Lorsque les sentinelles les remarquèrent, elles crièrent un avertissement au petit groupe qui se mit à s'agiter en tous sens.

Il sentit que quelque chose n'allait pas à l'agitation de ses hommes. Ils auraient du crier de joie à l'arrivée de la troupe mais ils restaient coi et la tête baissée. « Chaque chose en son temps » pensa-t-il.

— Gicks, dit-il en voyant apparaître son fidèle, dis à tes hommes de s'occuper des esclaves. Tu les nourris, tu les parques et tu les fais garder pour la nuit... Ensuite, tu viens me voir. J'ai dans l'idée que tu as quelque chose à me dire.

L'homme rentra la tête dans les épaules et acquiesça. Il fila vite pour retarder d'autant l'annonce de la fuite des trois prisonniers.

Salim descendit de cheval et cria : « Yorri... ».

N'obtenant pas de réponse, il confia son cheval à l'un de ses hommes et rentra sous sa

tente. Les grands tapis au sol l'isolaient du sable. Un brasero au beau milieu brûlait. Rien de luxueux mais Salim était un guerrier. Son or, il l'amassait pour plus tard... Le jour où cela chaufferait pour lui, où ses hommes décideraient qu'il ne faisait plus le poids, il ne comptait pas attendre d'être détrôné, il s'enfuirait avec son pactole et trouverait un petit coin pour y passer une retraite dorée, loin des sables du désert.

Il s'assit sur sa petite chaise et ouvrit son livre de compte.

« Trente-quatre hommes, vingt-sept femmes, neuf enfants » marqua-t-il scrupuleusement à la suite de la date du jour.

— Yorri... cria-t-il encore. Il avait faim.

Toujours pas de réponse. Il se promit de lui faire donner du bâton et se leva pour aller se servir un verre de vin.

Sur le petit buffet, il prit un verre et le remplit. Du coin de l'œil, il aperçut le petit pot bleu, réceptacle de son renifleur. Il était ouvert. « ah, le renifleur est en chasse... Sûrement ce petit vaurien de Yorri qui aura essayé de se faire la belle. Mais il n'échappera pas à mon Smeurl. »

A ce moment, Gicks rentra sous la tente.

— Gicks, viens te prendre un verre...

— Oui chef... J'en ai bien besoin, lui répondit celui-ci en s'approchant du petit buffet.

— Yorri s'est enfui... ?

— Euh, oui.

— Et tu as lancé le renifleur à ses trousses.

— Oui, mais... Les deux autres prisonniers se sont échappés avec lui.

— Ah... Ils n'iront pas loin. Tu les as poursuivis ?

— Ils ont fait s'enfuir nos chevaux. Nous venons juste de les récupérer... Ils ont été aidés. Quelqu'un a découpé leur tente et les a emmenés.

— Et ça s'est passé quand cet exploit ?

Gicks se dandina d'un pied sur l'autre. Tout grand costaud qu'il soit, il était toujours impressionné par son chef. Il l'admirait et le craignait aussi. Et il faisait tout en général pour ne pas le décevoir et affronter son courroux.

— Ce matin...

— Et le Smeurl n'est pas encore rentré ?

— Non chef.

— Vous avez essayé de retrouver leurs traces ?

— Il n'y en a plus... Le vent...

Salim était prompt à punir chaque erreur. L'envie le démangeait de couper immédiatement la tête à son second mais il savait avoir encore besoin de lui. Il contint son envie et se mit à réfléchir.

— La femme vient de Sudar... Et celui qui nous a payé pour capturer l'homme m'a dit que sa tribu s'y rendait également. Le petit vient de trop loin pour essayer de s'y rendre seul. Ils doivent donc se rendre à Sudar...

— Oui chef..

— tu me prends dix hommes et tu pars tout de suite. Je les veux vivants. Ils ont du s'arrêter pour la nuit, confiants. Tu me les rattrapes et tu me retrouves mon Smeurl.

— Oui chef. C'est comme si c'était fait, répondit Gicks, heureux que Salim lui donne une chance de se rattraper.

— Sinon, ce n'est pas la peine que tu repointes ton nez par ici... Prends le pot et file.

Gicks se saisit de la céramique bleue remplie de sucre, du couvercle et sortit rapidement de la tente.

Sa vie entière, il l'avait vouée à la troupe, depuis ses vingt ans et il en avait cinquante. Il avait connu trois chefs et leur avait obéi à chacun.

Il était le second de Salim et comptait bien le rester encore longtemps. Il allait les rattraper, ces fugitifs, même s'il devait y passer le reste de sa vie et il les lui apporterait, pieds et poings liés. Il s'en faisait la promesse.

A peine une heure après avoir rassemblé sa troupe et s'être lancé à la poursuite des fugitifs, Gicks eut la confirmation du flair de son chef.

La lune n'était pas au rendez-vous pour éclairer la scène mais ce n'était pas nécessaire. Les vers du désert étaient à l'œuvre. Ils dévoraient la carcasse d'un cheval.

Gicks et ses hommes s'approchèrent prudemment. Ces vers fluorescents ne sortaient que la nuit et ratissaient le désert à la recherche de la moindre dépouille qu'ils engloutissaient chair et os. Ils étaient des

centaines à grouiller sur l'animal et la lueur verte qu'ils dégageaient donnait un côté festif à la scène. Certaines rumeurs faisaient état de vers attaquant et dévorant des hommes pas encore morts. Gicks n'y croyait pas vraiment mais il ne souhaitait pas tenter l'expérience.

— Ils sont passés par là, lui lança Roug, un petit gars sec qui portait deux épées à sa taille, une de chaque côté.

« A quoi cela peut bien lui servir... » se demandait depuis toujours le reste de la troupe.

Il était aussi connu pour asséner des vérités que tout le monde avait compris. Il ne savait pas tenir sa langue mais c'était un bon combattant.

— Le Smeurl les a rattrapés ici... Mais ce qui m'inquiète, c'est qu'il n'y ait pas plus de carcasses. Il aurait du tuer tous les chevaux.

— Ils l'ont eu...

— T'as déjà essayé de tuer un Smeurl ? Tu le coupes en deux, il se reforme et refonce sur toi. Allez, en route. On les rattrapera et on verra bien ce qui s'est passé.

Il contourna prudemment les vers tout à leur repas nocturne et remit sa monture au galop.

L'aube se levait à peine. Le ciel se nimbait de couleurs pastels. Mara aimait ce moment. Chez elle, elle regardait le soleil se lever tous les matins, sur sa terrasse et en peignait les reflets orangés. Sa toile l'attendait. Elle avait hâte de rentrer.

Les mercenaires l'avaient capturée alors qu'elle faisait sa promenade à cheval, comme tous les matins, loin des murailles protectrices de sa ville. Elle aimait galoper follement dans les plaines, aller jusqu'à la rivière.

Elle y avait un endroit bien à elle où elle se baignait. L'eau était fraîche, limpide, mouvante. C'était un plaisir que de s'y plonger.

La vallée de Sudar était comme une oasis dans ce quasi-désert grâce à la rivière qui la sillonnait. Les terres étaient fertiles et la ville riche.

Ce jour-là, Mara s'était baignée comme d'habitude. Elle s'était ensuite allongée, nue, sur le rocher plat au milieu de la rivière pour se laisser dorer par le soleil du matin.

Son marchand de mari était occupé du matin au soir. Mais la nuit, il était tout à elle et elle aimait se montrer à lui dans toute sa beauté, la peau brunie et emplie de soleil.

Lorsqu'elle se rappelait ce moment tragique de sa capture, elle ne pouvait cependant que bénir le ciel et ce petit homme de lui avoir quand même évité le pire.

Alors qu'elle sortait de l'eau, ruisselante, trois hommes étaient sortis du sous-bois et l'avaient entourée. Elle avait poussé un petit cri devant leurs mines patibulaires et leurs épées et avait essayé de se réfugier dans la rivière mais ils lui avaient bloqué le passage.

— Regardez-moi cette belle poulette... avait lancé le premier, un géant balafré. Tu m'attendais, chérie... ?

— On va te donner ce que tu veux... avait renchéri le second, tout en l'attrapant à bras le corps.

Elle avait crié, s'était débattue mais l'homme l'avait plaquée au sol sans effort. Elle était perdue.

— Messieurs, un peu de retenue... avait lancé alors le troisième, un petit bonhomme tout sec qui, avait-elle remarqué, portait deux épées larges et recourbées.

Il en avait dégainé une et en avait nonchalamment appuyé la pointe dans le creux des reins de l'homme qui s'était allongé

sur elle. L'homme avait crié et avait roulé de côté. Libérée de son poids, elle s'était assise et recroquevillée sur elle-même, les mains autour de ses jambes, en une défense futile.

— Roug, qu'est-ce que tu fais ? On t'en aurait laissé un peu... lança le géant.

— Mes amis... dit Roug tout en pointant son cimeterre vers ses deux acolytes, Salim m'a confié cette mission et vous deux pour m'accompagner.

Vous n'allez pas me saloper la marchandise avec vos grosses pattes... Si Salim veut vous la donner en cadeau, libre à lui. Mais en attendant, personne ne la touche.

— Mais Roug, tu as vu la beauté...

— Justement... Elle n'est pas pour toi. Elle vaut son pesant d'or... Alors, bas les pattes...

Les deux hommes se concertèrent du regard. Ce petit avorton leur barrait le passage... Mais Salim ne l'avait pas nommé pour cette chasse pour rien.

Roug était petit, sec, et imbattable avec son cimeterre. Et il n'avait jamais montré à personne pourquoi il en portait deux. Et cela donnait libre cours à l'imagination.

Le géant cracha par terre et se détourna. Son compagnon, la main sur les reins, touchant l'entaille saignante que lui avait valu l'épée de Roug fit de même et ils s'éloignèrent.

— Madame, lui dit Roug, il serait plus sage de vous rhabiller...

Mara avait compris que ce petit homme était le seul rempart entre elle et les deux autres mercenaires et elle décida de lui obéir prestement. Elle se leva et renfila sa robe.

— Si vous voulez bien nous suivre... poursuivit l'homme tout en lui désignant son cheval.

Elle abandonna toutes ses affaires, monta à cheval, et sans plus tenter de s'échapper avait suivi les trois hommes.

— Mara...

Elle sortit de ses pensées. Tout le monde était levé maintenant, le café était prêt et Reivon lui en tendait une tasse.

— Merci... lui dit-elle en attrapant son gobelet de fer. Je pensais... à mon retour.

— Moi aussi, j'ai hâte d'être rentré à la maison. Ma femme et mon fils me manquent.

— Et ta nouvelle magie, tu l'as essayée ce matin ?

— Oui... Je crois que tu peux avoir autant de cafés que tu le désires.

— Merveilleux... J'adore le café.

— Peut-être, mais il ne s'agit pas de trop traîner. J'ai fait un rêve cette nuit, annonça Sarah en s'approchant. Dix hommes à cheval entourant la carcasse du cheval que nous avons perdu. Ils sont à nos trousses.

— Tu crois dans les rêves ?

— Je crois en tout ce qui me rappelle à la prudence. Et ce rêve n'avait pas l'air d'un rêve.

— Pour la Tribu, les rêves sont un message. Nous y croyons vraiment. Alors, allons-y.

— Le vent ne se lèvera qu'à la mi-journée pour effacer nos traces. Nous allons les mener sur une fausse route.

Gicks arrêta sa monture et ses compagnons l'imitèrent. Il pouvait voir à deux dunes de là de la fumée s'élever dans le ciel.

— Pas très prudent, tout ça... Nous les tenons. Au galop.

Les hommes se ruèrent en avant tout en s'écartant les uns des autres pour encercler le campement. Ils étaient rompus à ce genre d'exercice et ceux-là n'allaient pas leur échapper.

Arrivé en haut de la deuxième dune, Gicks ralentit l'allure. Dans le fond, un feu, mais plus personne autour. Il descendit doucement, ses sens aux aguets. Pas le moment de tomber dans un piège. Il descendit de cheval et inspecta le campement.

— Ils savent que nous sommes à leurs trousses. Ils se sont sauvés en vitesse.

— Chef, il y a deux traces. Un cheval qui s'enfuit vers l'est et deux autres qui suivent la direction de Sudar.

— Ce doit être leur sauveur qui se fait la malle. Courageux mais pas téméraire. Cinq hommes après lui, le reste avec moi. Vous me le ramenez vivant. Salim a deux mots à lui dire.

Cinq mercenaires se rassemblèrent et piquèrent leur monture, se lançant à la poursuite de ce solitaire.

Gicks remonta à cheval et lança sa troupe au galop. Il les aurait bientôt retrouvés.

Après deux heures de folle cavalcade, Sarah fit repasser les chevaux au pas. Ils n'en avaient plus que deux, ce n'était pas le moment de les voir succomber à la tâche.

Elle avait attaché des chardons tout piquants aux étriers d'un des deux chevaux sellés et l'avait lancé dans une fausse direction. Les mouvements de la course du cheval allaient faire que les chardons lui piqueraient les flancs, l'encourageant à chevaucher plus vite encore. Il ne s'arrêterait pas. Et elle espérait qu'il entraînerait derrière lui une partie de la troupe qui les poursuivait.

— On s'arrête... ? demanda Mara

— A deux sur un cheval, on ne les sèmera pas. Il va falloir faire face. Et je veux être à mon avantage... sur cette dune. Il seront obligés de grimper.

En effet, dix minutes plus tard, ils entendirent des cris de chasse qui se rapprochaient et bientôt des cavaliers apparurent sur la dune en face d'eux.

— J'ai gagné... lança Sarah

— Vraiment... ? Interrogea Yorri effrayé

— Ils ne sont que cinq. J'en fais mon affaire.

Gicks les aperçut dès qu'il passa la dune : Yorri, la femme, l'homme et une jeune guerrière tout de cuir vêtue...

Ils sont tous là... comprit-il en un instant. L'autre trace, c'était pour nous égarer. Bien joué, Mademoiselle la dure, mais cela n'aura servi à rien. On est tout de même cinq à vous tomber dessus et tes trois compagnons ne te seront d'aucune aide.

— Prenez-les vivants, rappela-t-il à ses hommes

Il lança son cheval au triple galop et descendit en flèche pour remonter la dune suivante avec le plus d'élan possible.

Son cheval était fatigué par cette longue chevauchée ininterrompue et il peinât un peu dans la remontée. Gicks le dirigea droit sur la fille qui attendait quelques mètres en dessous des autres.

Il comptait la renverser, puis sauter de son cheval et la maîtriser avant qu'elle n'ait pu se relever. Elle ne tenta pas d'esquiver cette masse qui fonçait sur elle et Gicks, au dernier moment, se demanda s'il ne venait pas de se jeter dans la gueule d'une lionne.

Sarah attendit que le cheval arrive à moins d'un mètre d'elle et elle dégaina ses deux lames, dans son dos, et d'un même mouvement les croisa devant la gorge de l'animal. Le sang gicla sur elle. Le cheval, blessé à mort, se cabra malgré la côte et s'écroula en arrière sur son cavalier. Ils glissèrent tous deux , enchevêtrés, jusqu'en bas de la dune.

Le cheval du deuxième attaquant fit un écart pour éviter le paquet qui descendait, perdit son élan, et revint au pas. Sarah planta ses deux lames dans le sable à ses côtés et attrapa le couteau de jet engainé sur sa poitrine.

Il fila dans les airs et se planta dans le cœur de l'homme qui, étonné, regarda le manche de métal sortir de sa poitrine puis bascula doucement de sa selle. Le cheval continua à monter la dune, au pas, libéré de son cavalier.

Les survivants avaient compris leur erreur. Attaquer à cheval dans cette côte les désavantageait. Ils freinèrent donc leur monture et descendirent.

D'un même pas, l'épée en avant, ils montèrent doucement tout en s'écartant pour encercler leur proie. Sarah les attendait de

pied ferme, ses deux lames encore fichées dans le sable à ses côtés.

Elle évalua la situation : un combattant à sa droite, un à sa gauche et le troisième arrivant en face. Elle attendit qu'ils soient assez proche pour engager le combat.

L'homme en face d'elle leva son épée ce qui déclencha la réaction de tout le monde. Sarah, d'un mouvement du pied, lui lança du sable au visage, attrapa ses deux lames. L'épée de l'homme de droite rencontra le vide.

Elle s'était déplacée, montant au combat contre celui de gauche. D'une lame, elle bloqua et de l'autre, elle asséna. La tête du mercenaire sauta. L'homme de devant, du sable pleins les yeux, se désengagea et redescendit à mi-côte.

Elle est coriace, la petite, pensa Roug tout en sortant sa deuxième lame. L'escrime à deux lames est un art difficile. Si on ne le maîtrisait pas parfaitement, les lames se gênaient l'une l'autre et on perdait. Dans l'autre cas, le combattant adverse ne pouvait bloquer deux lames avec une seule épée.

Dans une autre vie, sur une autre terre, Roug avait pu se vanter de tout avoir. Sa famille était riche et il avait reçu le meilleur

enseignement. Il était destiné à reprendre le flambeau familial. Il faisait même partie de la noblesse locale.

Mais un duel houleux, pour l'honneur d'un mari bafoué, avait précipité son destin. Il avait pourfendu l'homme, sauvant ainsi sa tête, mais y avait tout perdu.

Il faut dire que tuer le frère du Roi n'était guère recommandé. Il avait fui. Depuis, il parcourait ce désert, mettant ses épées au service de qui le payait.

Protecteur des caravanes contre les brigands durant un temps, il s'était vite aperçu que la fortune n'était pas dans ce camp, ou tout au moins que les marchands ne délieraient pas facilement leur bourse pour un garde.

Mais pour un brigand qui leur pointait sa lame devant le gorge, c'était une toute autre affaire. Il s'était donc reconverti. Depuis trois ans donc, il écumait la région avec la troupe de Salim.

— Mademoiselle... Mon maître était Salager d'Estan, la plus fine lame des Royaumes du Nord, lui dit-il en se mettant en garde. Il était ravi de croiser le fer contre un adversaire à sa taille.

— Monsieur le mercenaire, répondit Sarah, mon maître était Rough Turban noir, pourfendeur de chacals de ton espèce, mon père.

Roug avait entendu parler de son père, une sorte de démon chatieur que les mercenaires avaient appris à redouter et dont ils se racontaient encore les histoires, le soir au coin du feu, pour effrayer les nouvelles recrues. Il avait été capitaine de la garde royale et avait maintenu l'ordre dans les provinces littorales du bout de ses deux glaives.

— Enchanté... Voyons ce qu'il t'a appris.

Le combat à deux lames était une danse où les épées devaient toujours être en mouvement. La coordination était essentielle.

Une lame paraît, l'autre attaque. Et elles changeaient de rôle au bon vouloir de l'escrimeur. Roug portait ses coups de taille et de pointe alors que la technique de Sarah l'emmenait vers des mouvements plus circulaires.

Les quatre épées chantaient en s'entrechoquant tandis que les adversaires tournaient l'un autour de l'autre. L'attention était la clé de voûte de la victoire. La moindre

perte de concentration et une lame traversait la barrière de fer que tentait de dresser les deux combattants.

Le monde autour d'eux disparaissait. Ils étaient emplis de leur gestuelle. Le combat semblait égal, chacun parant et portant ses coups avec la même vivacité et une technique éprouvée. Ce serait une guerre d'usure. Le plus résistant l'emporterait.

Tout d'un coup, Sarah aperçut une ouverture. Roug venait de livrer son flanc et elle avança rapidement de deux pas pour en profiter. L'homme au lieu de la bloquer avança aussi, se glissa sur le côté et la dépassa.

Elle ne comprit pas sa manœuvre. Par précaution, elle fit un roulé-boulé et se releva deux mètres plus loin. Elle se retourna vivement pour voir tomber le dernier mercenaire, une lame dans le cœur. Tout à son combat, elle avait oublié l'homme qui avait battu en retraite et celui-ci était remonté dans son dos.

— Je déteste qu'on m'interrompe... lança Roug en arrachant sa lame du corps de l'homme et en se retournant. Il fit deux pas et se remit en garde.

Sarah était lasse. Elle n'avait jamais eu un adversaire aussi coriace et elle commençait sérieusement à fatiguer. Il faut que cela cesse tout de suite, pensa-t-elle. Roug se tendit pour un coup de pointe. C'était une attaque basse.

« Maintenant » pensa-t-elle. Sarah avança son épée comme pour écarter le coup et au dernier moment changea de trajectoire. Elle ne visait plus l'épée mais la main qui la tenait. La botte était dangereuse à utiliser car les deux coups portaient. L'épée de Roug trouva la chair de sa cuisse mais emporté par son élan, sa main fut transpercée par la lame de Sarah. Il la lâcha, ne pouvant plus la tenir et Sarah, en boitillant, se rapprocha, bloqua sa seule épée restante, et pointa son autre lame sur la gorge du mercenaire.

— Dévastatrice comme botte secrète... lança-t-il tout en lâchant sa deuxième épée.

— A utiliser en dernier recours disait mon père...

— Ne le tue pas... implora Mara. Il a empêché que des hommes me violent.

Les trois échappés dont elle avait la garde s'étaient rapprochés pour assister à la fin du combat qui déterminerait leur destin.

— Il m'a aussi sauvé la vie durant le combat. Je ne le tuerais pas. Par contre nous ne pouvons pas le laisser en arrière. Yorri, va récupérer les chevaux...

Heureux d'être utile, le jeune garçon acquiesça et descendit la dune en courant. Trois chevaux attendaient paisiblement dans le creux que quelqu'un s'occupe d'eux. Yorri n'eut aucun mal à les attraper par les rênes et à leur faire monter la côte. Il avait déjà récupéré le cheval sans cavalier qui était monté jusqu'à eux et l'avait entravé avec leurs deux montures.

Sarah en avait profité pour remonter au sommet de la dune. Elle boitait bas et le sang coulait de sa jambière de cuir. Elle demanda à Reivon de lier les mains de leur prisonnier et détacha les lacets de cuir qui maintenaient sa protection. Le cimeterre avait laissé une profonde entaille dans le muscle mais cela ne semblait pas dangereux.

— Dans ma sacoche, Mara... J'ai des pansements...

Mara sortit de longues bandes de tissus de la sacoche de Sarah et s'approcha. Elle les entoura fortement autour de la blessure pour arrêter l'hémorragie et les lia entre elles.

— C'est grave sa main ? demanda-t-elle à Reivon qui s'était occupé du prisonnier.

— Transpercée, les os brisés... Il ne s'en servira pas de sitôt. J'ai fait le signe de la guérison et cela a arrêté le saignement.

— Fais pareil pour Sarah... demanda Mara.

Reivon se pencha sur la cuisse de Sarah et refit le signe de guérison.

— Bien, il faut y aller maintenant. Et galoper jusqu'à plus soif pour se mettre hors de portée de la bande. Nous avons des chevaux pour chacun maintenant.

Reivon aida Roug à monter, les mains liées dans le dos et prit les rênes de sa monture. Ils filèrent ensuite, laissant derrière eux un beau carnage.

Gicks se réveilla à la tombée de la nuit. Son cheval, couché sur son corps jusqu'à la taille l'empêchait de bouger. Il sentait sa jambe lui envoyer des signaux de douleur. « Je dois m'être cassé quelque chose » pensa-t-il. Plus qu'à attendre que les autres arrivent.

Ils vont bien finir par rattraper cette saloperie de bête et voir que c'était un leurre. En tout cas, je ne mourrais pas de soif. Il se redressa à moitié sur un bras et de l'autre attrapa l'outre

fixée à la selle de son cheval. Il but à grands traits. Rafrâichi, il posa l'outre et se recoucha sur le sol.

Gicks commença à crier lorsqu'il vit apparaître les premiers vers des sables.

Chapitre 5

Pour la Tribu, rien n'avait changé et pourtant tout avait changé. Tous ces hommes et ces femmes étaient mus par un rêve, un rêve de terres fertiles, d'endroit paradisiaque où ils retrouveraient Eux.

Même si leur motivation initiale avait faiblit, même si les jeunes qui étaient nés en route n'avaient jamais connu Ur, ils avaient tous été plus ou moins bercés par ce projet, ils avançaient avec un but.

La foi avait souvent été remplacée par l'habitude ; Ils étaient comme ça, ils levaient le camp souvent pour marcher, se réinstallaient ailleurs, puis repartaient.

Les jeunes s'étaient habitués à cette nomadisation : de toute façon, ils n'avaient connu que ça. Mais toujours cette promesse en arrière-plan : ils arriveraient. Leur quête prendrait fin par l'accomplissement de leur destinée.

Et voilà qu'ils avaient abandonné purement et simplement ; Ils n'avaient pas fait le pas de

plus ; Ils avaient échoué. Pour la plupart d'entre-eux, après une première phase de soulagement d'avoir gardé leurs biens matériels, la perte de leur espoir, incrusté en eux depuis toujours, laissait un grand vide. Où aller, que faire ?

Moussak, lui savait. Depuis toujours. Il savait qu'il n'y avait rien et il savait qu'un jour, tous s'en rendraient compte. Il s'était préparé pour ce moment et il était prêt.

Il laissa deux jours s'écouler puis en tant qu'Ancien, convoqua une assemblée générale. La Tribu se réunit de bonne heure, affamé de nouvelles, d'ordres et de direction. Ils étaient prêt à mettre leur confiance dans n'importe qui savait et surtout le disait.

Moussak entendait le brouhaha de la foule depuis sa tente dans le quartier des Anciens. Il était en retard mais il n'en avait cure. « Les grands hommes ne sont pas régis par les horaires » pensait-il en lui-même « C'est leur bon vouloir qui fait loi »

Il termina donc tranquillement de se préparer. Il avait revêtu sa plus belle toge d'Ancien, celle avec des fils d'ors brodés en liserés autour de ses manches amples qui bouffonnaient. Il avait décidé d'être fastueux.

La richesse quelque part rassurait. Si l'un d'entre eux était riche, la sécurité était assurée. Moussak en jouait tout en sachant parfaitement que sa richesse n'était en aucun cas destinée à assurer la sécurité de qui que ce soit d'autre.

« Des moutons... sans imagination, sans ambition... mais il leur faut un berger, avec un bâton pour les commander et des chiens pour les contenir dans la bonne direction. Des chiens fidèles qui obéissent au berger. »

Ces chiens, il les avait trouvés parmi les Anciens. Pas un, depuis ces deux jours, qui ne soit venu manger dans sa main, l'assurant de sa totale fidélité.

Ils avaient vu le vent tourner et lui l'avait prédit, avait travaillé pour, n'avait pas eu peur de les prévenir de cet avenir et de dresser des plans pour leur sauvegarde.

Il avait sapé en sous-sol l'autorité du Rêveur mais il ne s'était pas attendu à le voir dégringoler de son tonneau aussi vite et de lui-même.

Cependant, tous ses efforts l'avaient mené à ce résultat : il était le sauveur de la situation, le chef-né qu'ils attendaient tous et son heure de gloire allait sonner.

Moussak passa autour de son cou la lourde chaîne à maillons d'or avec un gros pendentif représentant le soleil et ses rayons. Il l'avait fait fabriquer par un orfèvre en prévision de ce jour.

C'était son symbole : un jour nouveau se levait sur la Tribu... la Tribu du Nouveau Soleil. Cela sonnait bien.

Il fallait au plus tôt faire disparaître jusqu'au souvenir d'Eux. Le rêve d'Eux, les Rêveurs d'Eux... Le tonneau d'allocution... Pendant un temps, il s'était dit qu'il allait poursuivre cette tradition.

Monter sur le tonneau lui donnerait l'envergure du Rêveur dans l'inconscient des gens... Puis il s'était souvenu qu'un jour arriverait où il ne pourrait plus monter dessus... Que feraient-ils alors, choisiraient-ils un autre chef ?

Lui, ne comptait pas abandonner la partie alors il avait repoussé l'idée du tonneau et s'était fait construire pendant ces deux jours une estrade, avec des marches pour monter dessus.

Il pourrait toujours lui adjoindre une rampe, si un jour le besoin s'en faisait sentir. Il ne se voyait pas éternel mais chef à vie, oui !

Moussak sortit. Le soleil du matin l'éblouit après la pénombre de sa tente. Malgré le symbole qu'il avait choisi, il n'avait jamais aimé le soleil, il lui préférait largement l'ombre des sous-bois et l'humidité d'une rivière passant aux alentours. Il avait souffert dans ce désert mais toute cette période serait bientôt du passé.

Il serpenta entre les tentes en se laissant happer par cette ambiance électrique mêlant la peur à l'espoir. Exactement ce qu'il fallait. Il allait les tenir dans sa main et les mener là où il voulait les voir.

Il monta sur l'estrade. C'était encore un bel homme, grand, d'aspect vigoureux, pas de ventre (il s'en faisait un point d'honneur), il avait tout pour charmer une foule.

— Mes amis... lança-t-il d'une belle voix de ténor, Mes frères... Je peux bien vous appeler ainsi après toutes ces épreuves que nous avons traversé ensemble.

Cinquante ans de divagation, cinquante ans de marches, cinquante ans de privations... Nous avons tout connu, nous avons tout subi. Et vous allez me dire, Pourquoi ?

Pourquoi tous ces efforts si nous n'atteignons pas notre terre promise ? Vous vous sentez

trahis, trahis par le Rêveur qui nous a abandonné, trahis par Eux qui ne sont pas là pour nous soutenir : je ne fais que citer les paroles mêmes du Rêveur... Vous avez l'impression d'avoir tout perdu.

J'ai laissé deux jours s'écouler avant de prendre la parole. Deux jours... Remémorez-les.

Est-ce que le ciel vous est tombé sur la tête ? Y-a-t-il eu des morts suspectes, une épidémie ? Les bêtes ont-elles été emportées ? Non, Non, Non... Rien de tout ça.

Et je tiens encore à rappeler les paroles du Rêveur : Eux ne s'occupent pas de nous. Ils nous ont laissés. Toutes les joies, toutes les bonnes fortunes viennent de vous, de votre travail, de votre acharnement, de votre volonté à aller de l'avant.

Nous avons amassé de la richesse, nous avons un grand troupeau, nous sommes nombreux et sains. Et tout cela malgré le fait que nous n'arrêtons pas de nous déplacer à la recherche d'une terre féconde qui nous accueillerait.

Imaginez ce que ce serait si nous pouvions nous arrêter, non pas une semaine, un mois, mais pour toujours.

Nous construirions des maisons, nous sèmerions des champs et nous récolterions. Nos bêtes ne seraient pas sans cesse à la recherche de touffes d'herbes rachitiques mais elles auraient des prés entiers de luzerne pour se nourrir et engraisser. Nous aurions de l'eau en abondance.

Moussak les laissa imaginer quelques instants...

— Mais vous vous dites, ça c'est le rêve que nous avons perdu avec notre foi en Eux. Mais Eux ne nous ont rien donné...

Moi, je ne vous ferais pas de promesses que je ne tiendrais pas. Vous êtes ma Tribu, vous êtes mes enfants, et en bon père je vous donnerai ce qu'il y a de mieux.

Oui, vous l'aurez votre vallée fertile, vos champs, vos maisons, vos bêtes vigoureuses.

Suivez-moi et je vous conduirai.

Et je ne vous parle pas d'une nouvelle exode de cinquante ans mais d'un saut de puce jusqu'à Sudar, à une semaine de marche d'ici.

Pour vous, j'ai entretenu une correspondance avec les notables de la ville ; Ils me considèrent comme votre porte-parole et ils ont accédé à ma demande.

Pour une prix somme toute modique, ils sont prêts à nous concéder une vallée rien qu'à nous, avec une belle rivière qui la serpente.

Vous savez que les Anciens ont constitué une belle cagnotte, économisant sagement sur toutes les transactions commerciales que nous avons passées.

Ils ont travaillé à votre bien-être, d'arrache-pied. Ce sont des visionnaires et des sages et ils seront l'armature de la construction de notre nouveau village.

Bien sur, cette cagnotte ne sera pas suffisante, mais vous y participerez. Chacun de vous achètera sa terre en fonction de ses besoins. Les Anciens fixeront les prix et récolteront l'argent. Cet argent servira à payer notre créance auprès des notables de Sudar.

Gouran, au premier rang, se frottait les mains. C'était lui qui était chargé de l'intendance et après de longues mais fructueuses tractations, Moussak avait accepté qu'il se charge de la fixation des prix et de l'encaissement de l'argent.

Cela se compterait en milliers d'écus et après en avoir reversé une part raisonnable à son chef, avoir payé les notables de la ville, il comptait bien que cette opération lui permette de doubler sa fortune.

De toute façon, il ferait en sorte que ce soit le cas. La belle cagnotte comme disait Moussak était plutôt maigrichonne, les Anciens ayant très vite perdu l'habitude de reverser le surplus de ce qu'ils touchaient dedans.

Mais cela personne n'avait besoin de le savoir. Ils paieraient... jusqu'à leur dernier sou si nécessaire... ils avaient tellement envie d'une terre.

— Vive Moussak, cria-t-il, Vive notre chef...

La Tribu reprit en cœur. Moussak leur apportait la solution, la fin d'un chemin long et pénible, l'aboutissement de leurs rêves. Ils ne pouvaient que l'acclamer.

Moussak attendit longtemps que le silence revienne. Il apprécia à sa juste valeur cette effusion de joie qui le consacrait en même temps dans son rôle de leader.

Il avait aimé son discours ainsi que le petit moment qu'il avait passé à encenser les Anciens. Il en avait besoin comme exécutants

de ses œuvres et il voulait que la Tribu continue à leur exprimer son allégeance. Lui et ses chiens auraient beaucoup de travail pour créer la société idéale qu'il concevait.

— Mes enfants... entonna-t-il lorsque le calme fut revenu, puisque vous êtes d'accord, nous nous lançons dans l'aventure.

Demain matin, nous démonterons les tentes et nous ne les remonterons qu'à l'emplacement de notre nouveau village, en attendant que de solides murs nous protègent. Nous partons, Tribu du Nouveau Soleil !

Moussak descendit de l'estrade sous les acclamations de la foule. Royal, il tourna les talons et retourna vers les tentes hautes. Il avait convoqué une réunion des Anciens à la suite de sa prestation devant la Tribu.

« Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud » pensa-t-il et il avait plusieurs idées pour le modeler avant de le remettre au feu.

Le groupe des Anciens arriva à sa tente en ordre serré et Gouran qui s'était auto-proclamé porte-parole du petit groupe passa la tête par l'ouverture et lui demanda s'il voulait bien les recevoir.

Moussak se rengorgea de ces paroles fleuries et de cette demande d'autorisation. Hier encore, ils n'y auraient pas mis autant de forme. Mais aujourd'hui, c'était fait. Il était le chef.

— Entrez mes amis, entrez... Venez vous rafraîchir après ce soleil éprouvant.

Gouran releva le pan de la tente et tous entrèrent. Ils étaient douze, chacun détenant une part de pouvoir au sein de la tribu.

Ils avaient tous bataillé durant ces trente dernières années pour forger cette élite à part, les Anciens.

Au début, ils avaient su se rendre utile, chacun dans son domaine, puis petit à petit, ils s'étaient attribués des prérogatives.

Elfron, par exemple, avait été un bon artisan. Il fabriquait des chaussures solides. Mais il avait des rêves. Il avait rencontré Gouran au tout début ; Celui-ci était éclaireur à l'époque.

Il se chargeait de trouver le meilleur chemin pour la tribu et les meilleurs sites pour s'installer. Ils avaient parlé et ils avaient manigancé un plan génial.

Toute la tribu avait besoin de ces rencontres avec les villes sur leur chemin. C'est là qu'ils

se réapprovisionnaient, c'est là qu'ils vendaient la majorité des produits qu'ils fabriquaient. Leur plan était simple.

A chaque fois, au lieu de s'approcher au plus près de ces villes, Gouran guiderait la tribu vers un site éloigné. Les excuses étaient nombreuses : des bandits près de la cité... ici était le seul point d'eau... du pâturage pour les bêtes...

Et ensuite, vu l'éloignement, il faudrait un moyen de transport pour descendre les marchandises à la ville et pour en rapporter. Et là, il leur suffisait de monopoliser les trois seuls chariots que la tribu possédait à l'époque.

Ils avaient été voir les propriétaires un par un et soit leur avaient acheté le chariot, soit ils les avaient mis dans la confiance et leur avaient proposé une part des bénéfices qu'ils comptaient bien faire. Et leur subterfuge avait marché comme sur des roulettes.

A chaque fois qu'il rencontrait une ville ou un gros village, Gouran guidait la tribu le plus loin possible, à portée de chariots mais difficilement accessible à pied.

Puis Elfron, heureux propriétaire d'un chariot, proposait de faire les courses de tout

le monde puisqu'il descendait vendre ses chaussures et chercher du cuir.

Moussak, à cette époque, conduisait le deuxième chariot. Celui-ci appartenait à son père qui avait accepté allègrement de rentrer dans la combine.

Loussak, qui s'occupait maintenant de l'organisation des mariages et de l'attribution des tentes, avait été l'heureux propriétaire du troisième chariot. Et leur manège avait très bien fonctionné.

Ils demandaient une participation pour leur travail, achetaient et vendaient au meilleur prix, et prenaient une commission sur l'ensemble.

Certains, vaillants, avaient bâti leur mule et avaient rejoint la ville à pied. Mais leur équipée n'était au final pas rentable.

Ils ne pouvaient emmener ou rapporter assez de marchandises, les chariots arrivant bien avant eux faisaient la razzia sur les produits les moins chers, et comme ils vendaient en gros, ils pouvaient faire des prix.

Au final, les chariots gagnèrent. Gouran et Elfron en achetèrent d'autres et la coutume s'établit ainsi. Ils devinrent responsables des

échanges entre la tribu et l'extérieur. Leur pouvoir augmenta en conséquence. Leur fortune aussi.

Elfron, contrôlant l'approvisionnement et la vente se mit à dicter ses règles aux artisans. La quantité, la qualité, le prix. Les récalcitrants voyaient leur marchandise revenir invendue. Et un beau matin, il s'était réveillé responsable des artisans, de leur nomination à leur production.

Chacun s'attribua avec le temps une fonction qui lui permettait de diriger une partie de la vie de la tribu. Et ils devinrent les Anciens.

Et ils créèrent les tentes hautes.

Leur prise de contrôle avait été progressive mais inexorable. Depuis, ils s'étaient de nouveau rapprochés des villes mais l'organisation de l'intendance était passée dans la coutume de la tribu, presque une loi.

Pour le bien-être de chacun, il était convenu que c'était les Anciens qui s'occupaient des relations commerciales.

Certains n'étaient pas dupes et lorsque la tribu s'était de nouveau rapprochée des villes de passage, ils avaient tenté de passer outre. Mais bizarrement, des accidents leur

arrivaient. Ils se faisaient piller par des bandits, aussi bien à l'aller qu'au retour et revenaient les mains vides, ou pire disparaissaient carrément.

Le dernier en date avait été Reivon, parti un beau matin avec ses bêtes et qui n'était jamais rentré. C'était il y a deux mois.

Lorsque les douze furent installés sur les tapis de la tente, formant un grand cercle, Moussak fit distribuer du thé.

Clara, sa servante, était veuve depuis trois ans. Son mari avait été l'un des premiers à disparaître sur le chemin d'une ville. Il comptait investir dans deux chariots pour concurrencer les Anciens.

Ils avaient beaucoup économisé dans ce but et ce jour-là, il était parti avec beaucoup de bêtes et leur fils. Ils devaient rentrer avec leurs chariots mais n'étaient jamais revenus.

Clara les avait pleurés longtemps, la haine au ventre. Elle n'avait aucune preuve mais elle était certaine que les Anciens y étaient pour quelque chose.

Clara et son mari avaient bien gardé le secret sur leurs intentions, conscients que les

Anciens n'apprécieraient pas mais Andir courtisait Larissa, la petite fille d'Elfron.

De l'avis de Clara, celle-ci se jouait de lui mais elle n'avait pu en convaincre son fils. Il était amoureux de cette belle brune fine de dix-sept ans.

Il avait du se vanter de leur projet pour rehausser son statut social face à la fille d'un Ancien et bien entendu, celle-ci avait tout répété à son père.

Clara avait eu le temps d'y réfléchir et elle était certaine que cela s'était passé de cette façon. Après, comment les Anciens les avaient fait disparaître, ils avaient l'embarras du choix.

Elle s'en était ouverte à Batir, leur Rêveur. Lui avait écouté, patiemment, supportant ses débordements haineux lorsqu'elle parlait des Anciens, acceptant ses larmes lorsqu'elle parlait de sa famille.

Puis, il lui avait proposé une mission, un but dans sa vie débâclée.

Il lui avait expliqué que bientôt il partirait. Avec un petit groupe qui croyait en Eux. Qu'il ne comptait pas abandonner la tribu à son sort, aux mains des Anciens, mais qu'Eux

lui donnerait la force de les sauver... presque tous. Qu'il avait besoin d'elle.

Lorsqu'il partirait, il savait qu'elle voudrait être du lot, mais là était sa mission. Elle devrait rester et le renseigner sur les mouvements de la tribu, sur les décisions des Anciens. Elle avait accepté.

Elle voulait les punir encore plus que de partir, d'oublier. Batir l'avait alors présentée à Moussak, lui proposant de la prendre à son service.

Elle était encore belle et elle avait lu la convoitise dans les yeux de Moussak. Il avait immédiatement accepté. Elle serait servante sous sa tente et il lui assurerait le gîte et le couvert maintenant qu'elle ne pouvait plus subvenir à ses besoins.

Les premiers temps avaient été difficiles ; Moussak était toujours après elle, la frôlant au passage, lui susurrant des mots doux à l'oreille mais elle avait su lui résister.

Sans heurts, elle était progressivement passée à ses yeux de la proie facile à sa portée immédiate, à la servante idéale, travailleuse et efficace, qui ravissait toute la famille.

Sa femme absolvait copieusement les frasques de son mari, mais elle s'était mise à protéger sa servante, car celle-ci avait su se rendre indispensable et elle ne voulait pas qu'un quelconque problème de ce genre affecte son efficacité ou pire la pousse à chercher du travail ailleurs.

Clara était même devenue la confidente des deux filles et couvrait la plus grande lorsque celle-ci sortait sans autorisation.

Elle servit donc le thé et se renfonça dans son coin, attentive en apparence à la moindre demande de Moussak.

— Mes amis, reprit Moussak, nous avons gagné. La Tribu a enfin pris conscience de l'ineptie que représentait cette quête.

— Grâce à toi, répondit Elfron.

Le vieil homme, car il devait approcher des soixante-dix ans maintenant, avait connu Moussak tout jeune lorsque celui-ci se lançait dans leur entreprise comme conducteur de chariot.

Il avait tout de suite apprécié ce jeune homme entreprenant et sans scrupule qui marchandait ferme avec les acheteurs des villes et se plaignait amèrement du peu de

résultat qu'il avait pu obtenir de la vente avec les artisans de la tribu. Il l'avait pris sous son aile et aujourd'hui, quel résultat !

— Merci Elfron, mais c'est notre victoire à tous. A toi et à Gouran, en premier. Mais arrêtons de nous congratuler. Nous avons du travail. Nous sommes les représentants de la Tribu. Ils attendent de nous que nous les guidions et que nous le fassions bien.

— Et que nous nous remplissions les poches par la même occasion... lança Gouran, cynique.

— Il est normal que nous soyons rétribués à notre juste valeur pour les services que nous rendons à la tribu. Sans nous, ils ne seraient rien, rien que des vagabonds. Nous leur offrons la sécurité et un avenir. Chacun d'entre nous doit en être convaincu.

Dans son for intérieur, Moussak savait bien qu'ils profitaient tous sur ces gens, mais il ne voulait surtout pas que ses chiens se voient comme des profiteurs.

Ils étaient les protecteurs... C'était bien mieux pour leur conscience. Gouran n'en avait pas, mais Gouran était à part. Les autres devaient s'endormir le soir avec le sentiment d'avoir œuvré pour le bien de tous.

C'était bien mieux à long terme. Les vraies magouilles, les vols, les enlèvements, cela il le réservait à son cercle d'intimes, Elfron, Gouran, et le fils de Loussak, Creman, qui avait remplacé son père. L'équipe du démarrage.

Les autres, ils les avaient adjoints pour s'occuper des tâches subalternes qu'ils pouvaient déléguer. Ils étaient convaincus du bien fondé de leur mission et de leur rôle d'Ancien.

— Josiah, j'ai une mission à te confier.

Josiah était responsable de la sécurité de la tribu. Avec trois hommes, il maintenait la paix, réglait les conflits entre tentes et rendait la justice. La Tribu était calme, et il y avait peu d'histoires et cela lui allait très bien.

— Je t'écoute, Moussak

— Il faut impérativement que les gens cessent au plus vite de faire la moindre mention à Eux.

Ils doivent oublier ce passé qui leur pèse sur les épaules comme une charge. Je veux que la nouvelle génération n'entende jamais parler de ceux qui nous ont oubliés.

Que nous repartions sur des bases neuves... vers un avenir illuminé de Soleil. Alors, à partir d'aujourd'hui, plus de Eux, plus de signes, plus de rêves... Interdits.

Je compte sur toi pour faire passer le message et pour le rappeler à ceux qui l'oublieraient.

— Cela ne va pas être facile... Même moi, c'est machinal. J'ai été élevé comme ça... Et même si Eux me passent largement au dessus de la tête, j'ai tendance à faire les signes... pour manger... lorsque quelqu'un est malade... Et toutes nos expressions... au nom d'Eux, par Eux, grâce à Eux...

— Et bien il faudra tout désapprendre... Au début, sois gentil, explique-leur que c'est pour leur bien. Qu'il faut qu'ils cessent ces fausses croyances.

Tu peux leur dire, s'ils ont besoin de quelqu'un en remplacement, de se tourner vers le Nouveau Soleil, inventer d'autres signes, n'importe quoi... mais plus de Eux. Jamais.

— Bien... et ceux qui ne voudront pas, les vieux... Ceux qui sont trop habitués... ?

— Je veux que tu en fasses la risée... Dénigres-les, que la Tribu les montre du doigt, qu'ils

apprennent à se cacher, à ne plus en parler. Punis-les au moindre oubli... Qu'ils aient peur, s'ils ne savent pas obéir et oublier.

Clara, dans son petit coin sombre, avait fait le signe de l'écoute. Pour plaire à ses maîtres, elle n'avait plus rencontré le Rêveur pendant ces trois années.

Elle ricanait même méchamment lorsque Moussak lançait une nouvelle blague visant à le dénigrer. Elle n'alla même pas à la dernière convocation, laissant Moussak la représenter comme chef de tente.

Cependant, elle n'avait rien manqué de son allocution. Il l'avait prévenue que lorsque les pouvoirs reviendraient, elle le saurait.

Et lorsqu'elle a entendu sa voix résonner dans sa tête, elle n'a pu empêcher un rire sauvage de passer ses lèvres.

Enfin, après toutes ces années d'attente, le début de la fin pour les Anciens commençait. Elle tiendrait bientôt sa vengeance et elle en serait un instrument.

Depuis, elle avait parlé au Rêveur tous les soirs et aujourd'hui, elle servait de transmetteur. Tout ce qu'elle entendait, il l'entendait aussi.

— Une autre chose, reprit Moussak. Beaucoup ne s'en sont pas rendus compte, perdus dans leur rêve et dans leurs espoirs, mais ils ne pourront pas tous avoir des terres.

Nous avons besoin de main-d'œuvre. La vallée est grande et nos domaines le seront également. Nous ne pourrions pas nous en occuper seuls.

Il nous faut des travailleurs, pour construire nos maisons, dessoucher nos sols, les préparer, semer, récolter, s'occuper des bêtes et j'en passe.

— Mais personne ne voudra... Tous voudront une terre... Et je les comprends, l'interrompt Reson, le plus jeune des Anciens.

— Oui... dit Gouran, mais le pourront-ils ? La terre coûte chère, très chère même si l'on veut... Il nous suffit de déterminer un prix que beaucoup ne pourront pas payer... et le tour est joué.

« Gouran n'a jamais été fin » pensa Moussak.

« Il ne se rend pas compte que son absence de scrupules n'est pas partagée par tout le monde. ».

Devant le regard horrifié de Reson, il essaya de redresser la barre.

— Ce que Gouran essaye de dire, c'est que la vallée nous coûtera chère, que nous sommes obligés de répartir ce coût sur toute la tribu et que malheureusement, certains n'auront pas les moyens.

Mais nous n'allons pas les chasser pour autant. Ils auront leur utilité. Ils travailleront pour ceux qui ont pu s'installer jusqu'à ce qu'ils aient assez d'argent pour s'acheter leur propre terre.

Ce que Moussak ne mentionna pas, c'est qu'ils allaient fixer au plus juste leur salaire. Assez pour vivre, mais sûrement pas assez pour se libérer de leur condition.

Il était désolé pour eux mais il avait besoin de travailleurs. Il comptait former une nouvelle caste. Pérenne. Celle des servants.

Moussak était un gestionnaire, un visionnaire même. Il avait déjà tout calculé.

Au début, les servants habiteraient dans leur tente, un peu à part de l'emplacement du futur village.

Ils aideraient les terriens à construire leurs maisons, ensemercer leurs champs. Puis, lorsque tous auraient récolté, il lancerait un grand projet pour loger les servants.

Les terriens financeront la construction de grandes bâtisses à la place des tentes. Les servants auront chacun leur petit chez-eux qu'ils loueront.

Et ensuite, car il voyait loin, il leur prêterait même de l'argent (contre intérêts bien sur) pour s'installer, avoir une maison à eux.

Ainsi ils auraient l'impression d'évoluer, de concrétiser leurs rêves. Leurs rêves seront justes plus modestes.

Ils travailleraient pour se les payer, et leurs enfants par la suite. Et cerise sur le gâteau, il prévoyait même un tremplin, rêve ultime accessible à quelques chanceux mais qui ferait espérer tous les autres.

Il organiserait une sorte de loterie. Les servants achèteraient un ticket de chance (plusieurs même) et l'un d'entre eux gagnerait, parfois.

Il s'élèverait au dessus de sa condition et tous l'envieraient, se voyant à sa place. Il y aurait les terriens et les servants. Et ils finiraient par trouver ça normal.

Il fallait bien qu'il y ait des riches pour les faire travailler et leur donner leur salaire.

Moussak regarda ses pairs. Il comptait sur eux et sur leur conscience malléable pour trouver dans ses arguments une justification acceptable.

En gros, certains devraient se sacrifier pour le bien-être des autres. Tour à tour, ils baissèrent la tête, acceptant sa version, accréditant sa vision.

Reson les regardait aussi. Tous ces Anciens... Moussak l'avait approché, il y a maintenant deux ans. Reson voulait le bonheur de sa Tribu, mais il ne croyait pas en Eux. En leur promesse. Et il ne s'en cachait pas.

Moussak lui avait parlé de son rêve, d'une terre où tous seraient heureux et il avait été subjugué par cette vision. Il avait pris fait et cause pour cette homme qui lui parlait de renouveau.

Depuis, il le soutenait et l'aidait de son mieux. Moussak, après une période d'observation, lui avait proposé de s'occuper de la redistribution des marchandises achetées. Il avait accepté. Moussak l'avait fait élire par la Tribu et il était devenu Ancien.

Là, il avait bien constaté que Gouran se faisait un profit énorme sur le dos de la Tribu, mais il n'avait rien dit. « Une brebis

galeuse... » avait-il pensé et pour compenser, il avait fait des prix à certains, avait accordé des délais de paiement à d'autres. Certaines marchandises avaient même disparu des chariots sans comptabilisation. Gouran était grippe-sous mais son organisation laissait à désirer.

Bercé par le rêve de Moussak, il l'avait soutenu contre vents et marées, l'aidant dans sa petite guéguerre interne pour qu'il prenne le pouvoir sur les Anciens.

Lorsque Moussak serait devenu le chef, il comptait bien dénoncer les pratiques frauduleuses de Gouran, et les faire cesser.

Mais aujourd'hui il venait de comprendre. Et tout ça grâce à Gouran. Malgré les paroles mielleuses de Moussak pour tenter de travestir les faits, il n'en restait pas moins qu'ils avaient déjà tout prévu.

Ils augmenteraient le prix des terrains pour que juste une élite (eux... nous... pensa-t-il en s'écœurant) puisse y avoir accès. De grandes terres... qui auraient besoin d'esclaves pour les entretenir et les faire fructifier, pour les rendre encore plus riches...

Et ils allaient y sacrifier le rêve de la majorité. Et Reson voyait tous les autres accepter. Eux,

les Anciens... Les protecteurs de la Tribu. Et il avait participé à ça...

Il se leva, un goût de fiel dans la bouche. Tout le monde le regarda. Il cracha par terre, sur les beaux tapis de Moussak, pour essayer de libérer sa bouche de ce goût, tourna les talons et sortit sans un mot.

Chapitre 6

Cela faisait deux heures qu'il marchait. Il était parti sans se retourner. Il avait quitté la tribu sans rien prendre, sans même retourner à sa tente.

Il ne pouvait rien faire pour eux. Ils étaient de leur propre volonté entre les mains de brigands. Peut-être s'en rendraient-ils compte, certains... Peut-être partiraient-ils comme lui.

Ils ne savaient pas mais lui ne voulait plus être mêlé à ça. Il ne serait pas dans le camp des profiteurs mais il ne serait pas non plus dans le camp des esclaves. Il trouverait sa voie.

Soudainement, il en vint à envier ceux qui étaient partis, portés par leur foi. Il aurait tant désiré l'avoir, cette confiance absolue dans la promesse d'Eux.

Mais il était né trop tard, loin d'Ur, loin d'Eux. Ses parents, il ne les avait pas connus, où il ne s'en rappelait plus.

Il avait été élevé par son oncle, un vieux solitaire, qui détestait tout le monde, et vouait

une haine absolue au rêve d'Eux. Pas qu'il n'y croyait pas, pire... il y croyait mais il l'exécrait.

Il rendait Eux responsables de son départ d'Ur, de la mort de sa femme quelques années après, épuisée par cette errance. Ses mots n'étaient pas assez durs pour exprimer son mépris pour ces êtres qui lui avaient tout pris.

Il lui avait bien parlé d'Eux. Deux hommes et deux femmes qui avaient le pouvoir de renaître à chaque génération au sein de la tribu, et qui se souvenaient de tout ce qu'ils avaient vécu.

Deux d'entre Eux n'avaient pas de commencement, pas de fin. Ils étaient. Les deux autres, un homme et une femme, avaient été créés par les premiers, à leur ressemblance.

Depuis, ils renaissaient. Quelques fois frères, quelques fois fils d'eux, quelques fois naissant d'une humaine mais toujours ensemble ou se retrouvant.

Ils s'aimaient d'un amour plus que de raison mais ils n'étaient pas amants. Il est dit qu'ils étaient les pères et les mères de toute l'humanité.

Il y a très longtemps, ils avaient regroupé autour d'eux la Tribu et depuis celle-ci avançait sous leur protection.

Tout allait bien jusqu'au jour où, il y a cinquante ans, ils ont réuni toute la Tribu et lui ont dit qu'ils allaient partir pour un temps.

Ils ont dit que l'un d'Eux allait affronter la mort ; que c'était le temps ; mais qu'il la vaincrait ; qu'il l'avait déjà vaincue puisque la Tribu vivait, l'humanité vivait, depuis toujours, même si elle ne s'en souvenait pas.

C'est là que Reson avait perdu le fil, perdu la foi. Cette histoire ne tenait pas debout. L'antériorité de la victoire par rapport au combat... Il n'arrivait pas à comprendre.

Et quelle victoire ? Pour lui, la mort était définitive. Il ne se voyait pas renaître, ne s'en souvenait aucunement.

Il laissa donc ces niaiseries aux crédules, Eux aux Rêveurs (leur nom indiquait bien ce qu'ils étaient), sa haine sans fondement à son oncle, et il se tourna vers la réalité.

Elle était simple. La Tribu marchait et elle marcherait encore et encore jusqu'à l'épuisement total. Il fallait qu'il change cela.

Mais il ne se voyait pas dans la peau d'un leader, dirigeant la barre, bravant les courants et les vents, pour emmener la Tribu vers une autre pensée, une autre vie.

Il n'avait donc fait que suivre, tout en prônant sa vérité à ceux qui voulaient bien l'écouter. Il ne s'était pas fait que des amis, mais il avait persévéré. Jusqu'à rencontrer Moussak. Moussak. Il y avait cru vraiment.

Un leader, un visionnaire, un homme qui avait la carrure du chef qu'il attendait pour la Tribu. Il l'avait soutenu, avait manigancé, s'était sali pour lui, dénigrant un Rêveur qui ne lui avait rien fait, mentant même, car le but valait bien quelques entorses à sa conscience.

Aujourd'hui, il voyait le Rêveur pour ce qu'il était, un fou soit... mais un fou qui croyait en ce qu'il avançait. Quelqu'un qui voulait vraiment le bonheur de la Tribu, même si ses voies lui restaient impénétrables.

Alors que Moussak était un manipulateur, qui n'entendait rien que son propre avantage, et les Anciens étaient de la même souche... pourrie. A tout prendre, il aurait encore préféré suivre le Rêveur.

Reson tourna cette pensée dans sa tête. La vérité lui apparut, indéniable.

Oui, cet homme avait un rêve, un rêve que Reson partageait. Simplement, Batir attendait un signe pour sa réalisation alors que lui, s'en remettait à la raison, à la réalité.

Il comptait sur ses bras, son intelligence pour le réaliser, pas sur d'hypothétiques êtres absents.

D'un coup, il eut la nostalgie d'une période qui n'avait jamais existé. D'une période où il aurait cru, comme le Rêveur, comme ces quinze qui étaient partis avec lui.

D'une période où il aurait pu s'en remettre à quelqu'un, à Eux, aveuglément, sans preuve, juste par la foi.

La foi... Il l'avait bien trouvée pour Moussak. Il se souvint que ce dernier avait interdit les signes. Pour l'exorciser, le chasser de sa vie, et avec un profond espoir en lui venu de sa détresse, il fit le signe de l'écoute.

— Entendez moi... Pour une fois, prouvez-moi que j'ai tort... Donnez-moi un signe, lança-t-il au désert.

— Pas la peine de crier aussi fort... Je ne suis pas sourd...

Reson tomba à genoux dans le sable, abasourdi. Il venait d'entendre une voix résonner dans son crâne.

Il laissa passer quelques secondes avant d'oser penser :

— Rêveur... ? Interrogea-t-il

— Lui-même... Pour te servir Reson.

— Mais... Comment... ?

— Dans mon petit discours d'adieu, si tu te souviens bien, j'ai dit que ceux qui me suivraient seraient sous la protection d'Eux. Je t'attendais Reson.

— Moi ?

— Oui, toi. L'incrédule... Je savais que tu y viendrais... mais tu as pris ton temps...

— Par Eux... Tout est vrai ?

— Bien sur que tout est vrai... du moins tout dépend de ce que tu auras entendu raconter...

— Et vous êtes où ?

— Pas très loin de toi. Tu marches dans la bonne direction. Quelques kilomètres et tu tomberas sur notre campement.

— Et vous voulez bien de moi ?

— Bien sur, Reson. Tu es un Ancien.

Batir avait écouté attentivement les consignes et les explications qu'avaient données Moussak aux Anciens concernant la vision qu'il avait pour la Tribu.

Son premier ordre de faire disparaître Eux des pensées pour les remplacer pourquoi pas par un culte au Nouveau Soleil ne l'avait pas étonné. Tout plutôt qu'Eux. Batir savait pourquoi Moussak agissait ainsi.

A dix-huit ans, il était venu voir le Rêveur en lui demandant de le former pour qu'il devienne le prochain Rêveur.

Batir n'avait pu résister : il lui avait ri au nez. Moussak était jeune mais il avait déjà de l'ambition. Il voulait devenir le chef de la tribu et qui représentait l'autorité sinon le Rêveur ?

Alors, devenons Rêveur... s'était-il dit. Ambitieux et bête... Comment avait-il pu croire que le Rêveur pouvait tomber dans le panneau... C'était le voir comme un homme normal, ce qui était déjà la preuve de son impiété. Et Batir était tout sauf un homme normal.

Déjà tout jeune il savait qu'il était Eux. Vers sept ans, il avait passé deux jours terribles à se souvenir, deux jours alité et fiévreux.

Ils étaient encore à Ur mais Eux les avaient déjà quittés. Sa mère, inquiète, avait fait venir le Rêveur.

Celui-ci était resté seul avec lui. Batir l'avait regardé un long moment sans parler. Le Rêveur avait fait de même.

Puis il l'avait appelé par son nom. Son vrai nom, celui qu'il lui avait donné à l'origine des temps et le Rêveur avait su.

Il s'était mis à trembler quelques secondes, s'était souvenu de ses vies, quelques larmes avaient coulé de ses yeux puis il s'était ressaisi. Sandir n'était pas le Rêveur pour rien.

Cette vision de son passé, il pouvait l'assimiler sans honte. Il n'avait pas toujours été Rêveur, mais il avait toujours servi.

Batir le savait et c'est pour cela qu'il l'avait dénommé. S'il avait fait la même chose avec Moussak le jour où celui-ci était venu le voir, s'il l'avait appelé par son nom, celui-ci serait mort sur le champ, de honte, de désespoir, de rejet de lui-même.

Sandir avait donc attendu que Batir se dresse... Il était heureux. A peine parti et déjà de retour.

Mais Batir l'avait détrompé. Oui, il était là mais les autres ne reviendraient que beaucoup plus tard. Et il n'avait plus aucun pouvoir, juste sa mémoire.

Il faudrait que Sandir se taise. Personne ne devait savoir. Par contre, il informa le Rêveur que l'heure du départ avait sonné.

Que celui-ci devait emmener la tribu sur la route, pour un long, un très long périple. Le lendemain, le Rêveur rassemblait la Tribu en lui disant qu'il avait fait un rêve.

Donc ce jour-là, Batir avait ri au nez de Moussak. Il n'attendait rien du jeune homme, depuis déjà bien longtemps.

Ce dernier l'avait mal pris, lui avait promis qu'un jour il serait le chef, et avait tourné les talons. Deux ans plus tard, il trouvait avec Gouran et Elfron le tremplin qui lui manquait pour assouvir ses ambitions.

La deuxième partie de son discours aux anciens, là où il annonçait avec ferveur son affliction mais l'obligation qu'ils avaient de

faire de leurs compatriotes des serviteurs l'avait beaucoup amusé.

Il avait de l'imagination ce Moussak en plus de son ambition. Il savait mettre les gens à leur vraie place. Puis Clara lui avait commenté mentalement le départ de Reson et il s'était préparé à le recevoir.

Mais ce que Reson avait loupé dans son départ précipité, la troisième partie de l'annonce de Moussak valait également son pesant d'or.

Il y annonçait que les environs de Sudar étaient remplis de brigands. Que c'était pour cela que Sudar était entouré de hauts murs fortifiés. Que tant qu'ils n'auraient pas construit de tels remparts, ils seraient à leur merci.

Mais qu'heureusement il avait une solution. Que par le plus grand des hasards, il connaissait une troupe de mercenaires qui serait prête à mettre ses épées à leur service pour les protéger durant la fin de leur voyage et une fois arrivés dans la vallée.

Qu'il faudrait les payer grassement, bien sur, mais que cela valait mieux que d'être dépouillé de tout.

Les Anciens avaient approuvé et un cavalier avait été immédiatement dépêché pour en informer leur chef.

Par chance avait-il précisé, les mercenaires se trouvaient devant eux, à deux jours de marche. Ils feraient donc leur jonction avec la troupe bien avant d'arriver aux environs de Sudar.

Lorsque Batir avait levé la main, après une journée de marche, les nouveaux Anciens s'étaient arrêtés. Le groupe aurait pu paraître particulièrement silencieux durant toute cette journée pour un observateur étranger mais en fait, ils n'avaient cessé de parler. Ils s'entraînaient à leur nouveau don.

Au début, cela avait été une cacophonie de pensées infinie, les paroles des uns venant interférer avec les discussions des autres.

C'était les cinq jeunes qui avaient trouvé l'astuce en premier : ils avaient formé une bulle de communication privée, s'isolant ainsi du groupe et avaient pu converser tranquillement entre eux.

Dès qu'il eut compris le truc, Bachir dirigea ses pensées vers sa mère, l'intégra dans une

bulle de communication et lui expliqua comment faire. Souria fit de même avec ses parents et bientôt, tout le groupe avait saisi et discutait en dirigeant ses pensées.

Les jeunes marchaient à l'arrière, poussant le troupeau. Ils étaient formés à cette tâche depuis tout petit.

Les bêtes, elles, munies de leur instinct de groupe, suivaient la matriarche, habituée depuis toujours à suivre les hommes. L'exercice était donc assez facile.

Cependant, il arrivait souvent qu'une bête, attirée par une touffe d'herbe, sorte du rang et s'éloigne. Il fallait être vigilant à cela et courir après elle pour lui faire réintégrer le cheptel.

Un gros bouc, marchant en lisière du troupeau, n'arrêtait pas de dévier de la trajectoire du groupe. Eton, qui gardait ce côté, lui avait couru après toute la journée.

Lorsque de nouveau, la bête, dans une énième tentative, sortit du rang et s'éloigna en direction d'une touffe de bourach, Eton, lassé, lui cria : « Non ».

La bête s'arrêta, figée sur place. Il se rendit alors compte qu'il l'avait interpellée mentalement.

Curieux, il essaya de voir s'il pouvait lui parler. Sans succès. Il n'arrivait pas à capter une pensée consciente, juste une image d'herbe.

Il tenta d'influer sur cette pensée en la remplaçant par une image du troupeau. La bête tourna alors la tête vers le troupeau et le réintégra derechef. Il avait dirigé le bouc par la pensée.

« Peut-être un coup de chance » pensa-t-il. Il voulait être sûr avant d'en parler aux autres. Il concentra donc sa pensée sur la dernière bête du troupeau et lui imprima l'image de la matriarche. La chèvre accéléra l'allure, dépassa tous ses congénères et alla se placer aux côtés de la bête de tête.

— « Yes », pensa-t-il. Rotan, je peux diriger les bêtes par la pensée.

— Comment tu fais ça ? lui demanda son jumeau qui gardait l'autre côté du troupeau.

— Je lui montre l'image de ce que je veux et elle réagit comme si c'était sa pensée. Essaie !

Après quelques instants d'attente, Eton reçut confirmation de son frère. Il y arrivait aussi.

Il prévint donc immédiatement les trois autres. Et pendant quelques minutes, ce fut comme si un vent de folie avait touché le troupeau.

Une bête sautait en l'air, les quatre pattes tendues ; Une autre quittait le troupeau en courant, s'arrêtait près d'une touffe d'herbe, la mangeait, puis retournait en courant s'intégrer au troupeau.

Les cinq pouffaient de rire. Souria, voulant étendre le champ des possibles, demanda à un oiseau de venir se poser sur sa main.

Le petit piak abandonna les graines de bourach dont il se nourrissait et vint voleter au dessus d'elle puis se posa sur sa main tendue. Émerveillée, elle lui demanda de chanter et il poussa son cri. Elle sauta sur place de bonheur et l'oiseau s'envola.

Moucha, coincée à l'arrière de sa carriole pour encore quelques jours, avait passé son temps à relire soigneusement les livres de son prédécesseur qui parlait de la période d'Ur. Elle avait soigneusement relevé tous les signes qui étaient utilisés à l'époque et étaient

depuis tombés dans l'oubli. Elle en recensa cinquante-deux.

Tous, d'après l'auteur, initiaient un pouvoir. Elle en testa un. Il était écrit qu'il pouvait rapprocher les objets distants. Bien utile dans son cas.

Elle fit le signe, se concentra sur sa brosse à cheveux, posée sur la commode à l'autre bout de la carriole et lui demanda de venir. Rien ne se passa. Pas découragée pour autant, elle tenta une autre méthode. Elle repensa à sa brosse et visualisa un emplacement d'arrivée.

Elle voulait que sa brosse se retrouve là, sur sa table de travail. Celle-ci disparut de la commode et se matérialisa sur sa table, exactement à l'endroit où elle l'avait souhaitée.

Elle avança la main, la toucha. C'était bien sa brosse. Elle la prit en main et se brossa les cheveux pour bien se convaincre de la réalité de ce qu'elle venait de vivre. Puis elle pensa à Eux, et du fond du cœur les remercia.

— Mais de rien, Moucha... Entendit-elle résonner dans sa tête.

— Rêveur... Tu es Eux ?

— Pour te servir, Moucha...

— Et tu as toujours été Eux ?

— Toujours... Mais je ne disais rien. Ce n'était pas l'heure...

— Oups... Heureusement que je n'ai pas dit des vilaines choses sur toi...

— Mais tu m'as toujours aimé, Moucha. Pour tout te dire, j'ai toujours été ton préféré... Mon humour, disais-tu...

— Et les autres ?

— Ils ne se sont pas encore réveillés. Mais ils sont tout proches. Je les sens. Ils vont nous rejoindre, comme attirés par un aimant.

La journée de tous avait donc été fructueuse. Mais lorsque Batir leva le bras, ils étaient bien contents de s'arrêter.

L'endroit ne différait aucunement de tout le paysage alentour. Du sable partout, quelques touffes de bourach, des cailloux.

Boulouk se demandait bien pourquoi le Rêveur avait choisi cet endroit plutôt qu'un autre. Il n'y avait pas d'eau, pas d'arbustes.

Depuis qu'ils étaient partis, il se demandait comment il allait pouvoir subvenir aux besoins de sa petite sœur. Ils n'avaient rien emporté.

Livi avait toujours été comme ça, confiante. Elle pensait que Eux veillaient sur son frère et elle.

De fait, ils n'avaient manqué de rien mais Boulouk savait bien d'où cela provenait. Il était le meilleur couturier de la tribu et ses gros doigts faisaient merveille avec une aiguille pour recoudre les toiles de tente déchirées. Il les rendaient à leur propriétaire plus solides qu'auparavant.

Il savait aussi traiter les peaux, dépeçait les bêtes et faisait de cette matière première des couvertures et des habits.

Leur tente était riche et la petite fille n'avait jamais manqué de quoi que ce soit.

Travailleur et économe, il avait réuni une petite fortune d'écus, soigneusement rangés dans des bourses, toutes cachées dans sa tente.

Depuis que Livi avait déménagé, il avait encore moins de frais. Tout cet argent, c'était pour elle qu'il l'amassait.

Il aurait voulu lui en faire cadeau d'ici peu pour qu'elle et son mari puissent acheter un troupeau bien à eux.

Elle était heureuse depuis son mariage, ne cessait de vanter la gentillesse de son homme et lui donc avait accepté le jeune homme comme un fils.

Dans le cas contraire, si Livi avait été malheureuse, Camel n'aurait su trouver un endroit sur terre pour le protéger de la colère de Boulouk.

Pour l'instant, Boulouk avait un problème et il comptait bien le résoudre d'une façon ou d'une autre.

Il avait suivi le Rêveur parce que Livi l'avait suivi. Mais le rêve d'Eux, c'était bien beau, il en convenait volontiers mais lui voyait les choses d'une manière plus terre à terre. Le soir était tombé et il leur fallait un abri.

— Rêveur... interpella-t-il Batir

Celui-ci se tourna vers Boulouk. L'homme devait bien faire une tête de plus que lui et était large comme une porte de maison.

— Rêveur, il n'y a rien pour s'abriter ici. Et Livi a besoin d'un toit.

— D'accord, Boulouk... lui répondit Batir avec un sourire. Puis il tourna le dos à l'homme et s'éloigna.

Cette réponse ne suffisant pas à Boulouk, ce dernier se prépara à le rattraper pour lui exprimer de façon plus concrète son mécontentement. Il s'inquiétait beaucoup pour sa petite protégée.

Il n'avait pas fait un pas que sa tente apparut à quelques mètres de lui. Interloqué, il la contempla quelques secondes puis s'en approcha.

Il ouvrit le rabat et rentra. Tout était exactement dans l'état où il l'avait laissé. Il alla jusqu'au fond de la tente, se pencha et chercha l'une des poches secrètes qu'il avait cousu dans la toile. Il l'ouvrit et constata que la bourse y était bien, pleine. Il ressortit les larmes aux yeux. Il était rassuré quant à l'avenir de Livi. Elle avait bien fait de choisir Eux.

Lorsque les autres avaient vu apparaître la tente de Boulouk, ils avaient crié au miracle. Mais déjà, ils commençaient à s'y habituer.

Ils coururent voir Batir, lui demandant de faire apparaître leur tente. Celui-ci, gentiment mais fermement les renvoya vers Moussa.

Elle savait le faire et se ferait un plaisir de leur apprendre. Moussa écouta patiemment leurs

explications confuses sur une tente qui était d'un coup apparue en plein désert.

Elle se dit que cela ressemblait fort à un déplacement d'objet. Mais une brosse, c'était une chose, une tente, à des kilomètres de là, c'en était une autre.

Mais si Batir disait qu'elle savait, alors elle savait.

Comme elle ne se déplaçait pour ainsi dire jamais dans le village, elle n'avait aucune image de leur tente mais elle voulait tenter l'expérience avant de leur enseigner une bêtise.

Elle essaya de se remémorer précisément ce qu'elle voyait depuis l'arrière de sa carriole.

Elle voyait bien quelques tentes, mais leur propriétaire ne serait sûrement pas ravi si elle en faisait disparaître une.

Et puis elle se souvint d'un tonneau qui avait été roulé sous son petit établi en face de sa carriole par un employé de Gouran. Il l'avait assuré qu'il le récupérerait bientôt. Le tonneau était peut-être encore là.

Elle visualisa donc ce tonneau et décida de le placer à deux mètres derrière le petit groupe qui se tenait devant elle. Elle fit le signe.

Le tonneau apparut instantanément. A vrai dire, l'employé de Gouran l'avait déjà déplacé, le mettant au frais dans une bassine d'eau, sous un chariot.

Le jus de raisin qu'il contenait devait servir le soir même pour les réjouissances du village après le discours triomphal de Moussak.

L'objet n'était plus à la même place mais ce n'était pas ce qui comptait. Ce qui comptait, c'est que l'objet auquel elle pensait existât. Du fait, il fut déplacé.

Ravie de la réussite de sa première expérience longue distance, elle expliqua la procédure à tout le monde.

Chacun, fort de sa nouvelle connaissance, voulut la tester et tous se retrouvèrent à déterminer où ils voulaient mettre leur tente.

Lorsqu'ils eurent tous choisi leur emplacement, certains qu'aucune tente ne viendrait se matérialiser sur la leur, ils se lancèrent.

Une tente apparut, puis une autre. Au final, six tentes se dressèrent là où précédemment il n'y avait que du sable.

Les jeunes avaient crié à l'apparition de chaque tente. Les adultes auraient bien aimé faire de même.

Lorsqu'une tente apparaissait, son propriétaire se glissait à l'intérieur pour constater que tout avait été emmené en même temps. Lorsqu'ils se réunirent quelques minutes plus tard, Bachir lâcha :

— Imaginez un peu la tête de tous ceux qui sont restés là-bas s'ils ont vu disparaître les tentes.

En effet, Moussak avait tiré une tête de deux pieds de long. Il se trouvait dans le quartier des tentes hautes, se rendant chez Gouran qui l'avait invité à déguster une liqueur pour fêter le départ du Rêveur.

Il passait devant la tente de Bassan en se promettant de la faire démonter le lendemain. Il s'approprierait son samovar en argent. Il l'avait toujours aimé. Et d'un coup, la tente disparut.

Il regarda pendant un temps infini le sable à l'emplacement de la tente, puis il jura. Il imaginait bien que les tentes des autres avaient été emportées de la même façon, et sa

plus grande peur était que quelqu'un en ait été témoin.

Il dévia donc de sa trajectoire initiale et chemina à travers la tribu, constatant la disparition des tentes et écoutant attentivement pour voir si quelqu'un, à hauts cris, l'annonçait à la Tribu. Personne.

Cela aurait été catastrophique. Il savait que s'il était tombé sur un témoin, il l'aurait fait taire, quitte à lui enfoncer la tête dans le sable jusqu'à plus soif.

Maintenant, si les gens s'étonnaient, il n'aurait qu'à faire circuler l'information que les tentes avaient été démontées sur son ordre.

Le fait que Batir ait des pouvoirs n'était pour lui qu'un paramètre de plus. Gênant certes, mais qu'il allait gérer. Si près de son but, il ne se laisserait pas priver de sa victoire par quelques grigris et formules magiques.

Il ferait intervenir les mercenaires. Il les chargerait de garder le camp. Il ne fallait en aucun cas que Batir et sa troupe refasse une apparition et trompe la Tribu grâce à de prétendus pouvoirs.

« Je leur donnerais des ordres précis. S'ils les voient aux alentours du camp, ils les élimineront. »

Rassérééné, il reprit alors le chemin de la tente de Gouran. Celui-ci conspuait un employé qui avait perdu un tonneau de jus de raisin. Moussak se douta de ce qui avait pu lui arriver mais il ne dit rien.

Les nouveaux Anciens se réunirent devant un grand feu. Ils ne pouvaient pas se quitter et aller dormir comme si rien ne s'était passé.

Cette journée avait été merveilleuse. Elle avait commencé par leur décision personnelle d'avancer vers Eux malgré tout ce qu'ils perdaient et en se remémorant cette décision, ils étaient tous très fiers.

Et voilà qu'en abandonnant tout, ils avaient regagné ce qu'ils avaient perdu ainsi que des pouvoirs extraordinaires. Ils attendaient de rencontrer Eux avec impatience.

Batir les mènerait. Ils en étaient persuadés maintenant. Moussa avait décidé de ne pas leur dire ce qu'elle savait sur le Rêveur.

Qu'ils en fassent l'expérience eux-mêmes, cela n'en serait que plus beau.

Eton et Rotan n'avaient pu faire venir de tente mais Nouria leur avait proposés de venir dormir avec Bachir. Ils étaient ravis.

Le tonneau de jus fut mis en perce et tous burent en remerciant Gouran pour son geste si généreux.

Chapitre 7

Les deux lames fendaient l'air. La jeune femme fit un pas de côté. Elle enchaînât par une rapide parade latérale tout en menaçant le flanc de son adversaire, sa deuxième épée pointée comme une aiguille, prête à transpercer la chair.

Elle s'était fendue en avant, son genou touchant presque le sol. Son adversaire reculât.

Ne lui laissant aucun répit, elle marcha sur lui en attaquant de toute part. Ses épées volaient dans une parfaite synchronisation, dessinant des cercles parfaits dans les airs, style qu'elle affectionnait particulièrement.

Les lames adverses chassaient les mouches maintenant, parant au hasard, de plus en plus fébrilement. On ne voyait plus ses lames. Elle enchaînait ses mouvements avec une vitesse et une précision incroyable. Puis elle décida d'en finir.

Sa lame feinta, traversant la barrière dérisoire qui lui faisait face et s'enfonça dans l'air, à

l'endroit précis où aurait pu se trouver la gorge d'un homme.

Elle se redressa, laissant pendre ses épées au bout de ses bras. Elle reprenait doucement conscience du monde qui l'entourait.

Des petits clapements de main dans son dos l'avertirent qu'elle avait un public. Elle se retourna et salua, ses deux épées croisées devant elle. Les trois enfants redoublèrent leurs applaudissements en riant.

Assis par terre, au pied d'un muret, ils étaient là presque chaque matin, assistant à l'entraînement de leur championne.

Alya rangea ses lames dans leurs fourreaux, croisés dans son dos, souffla un petit bisou de sa main en direction des enfants, sortit du carré d'entraînement au sol recouvert de sable, spécialement construit pour elle, et se dirigea vers sa maison.

Le soleil se levait à peine et elle avait déjà deux heures d'entraînement derrière elle. Il lui restait maintenant à se baigner, à prendre son petit-déjeuner et la journée pourrait commencer.

Elle remonta l'une des rues du village, tourna à droite et sentit comme chaque matin l'odeur alléchante du pain chaud.

Elle avança jusqu'à la boulangerie et entra. Un homme, petit et sec, d'une cinquantaine d'années lui tournait le dos, finissant de sortir avec sa longue palette les pains dorés qui composaient sa fournée du matin.

— Salut Sem, lança Alya

— Bonjour, ma petite Alya. Un bon entraînement ?

— Satisfaisant, seulement. Je manquais de souplesse ce matin.

— C'est comme mes petits pains. Certains jours, je sens que je n'ai pas la main. Ils sont bons, mais ça pourrait être mieux.

— Exactement.

— Et c'est quand que tu commences mon apprentissage ? Je voudrais bien savoir me battre comme toi.

C'était leur petit jeu du matin. Le boulanger, un jour, curieux, avait été regarder Alya s'entraîner et était tombé instantanément amoureux de cette gestuelle compliquée, alliant danse, vitesse, harmonie du corps et de l'esprit, et promesse de sang.

— Dommage, je suis trop vieux pour apprendre... lui avait-il lancé lorsqu'elle eut terminé.

— Et c'est tant mieux... lui avait-elle répondu, mystérieuse.

Depuis Sem lui rappelait chaque matin son envie insatisfaite, bien que vu ce qu'elle lui avait répondu, il ne voulait plus du tout apprendre.

— Pas dans cette vie là, Sem. Je n'ai pas le temps. Je te prends un pain et j'y vais, poursuivit-elle. J'ai beaucoup de travail aujourd'hui. Elle posa un écu sur le comptoir, choisit un pain et sortit.

Deux rues plus loin, elle se retrouva devant un petit parc entouré d'une barrière, avec au fond une battisse allongée, percée de fenêtres. C'était l'école du village.

Elle ouvrit le portail, traversa le petit parc rempli de verdure et d'arbres, contourna la battisse. Sa maison se trouvait derrière. Alya n'était pas une guerrière. Elle était l'institutrice de ce petit village.

Lorsque huit heures sonnèrent, elle était prête. Elle sortit de sa maison et alla ouvrir la

porte de l'école. Les enfants jouaient dans le parc. Elle secoua la petite cloche.

Sagement, les enfants arrêterent leur jeu et se rangèrent devant la porte. Ils rentrèrent tous en disant bonjour au passage à leur maîtresse.

Une petite fille de onze ans, les cheveux noirs, longs, portant une longue robe jaune rentra. Elle leva la tête lorsqu'elle passa devant sa maîtresse, les yeux pétillants de bonheur.

— Bonjour, Petite Maman, lança-t-elle

— Bonjour, Helen, répondit Alya.

Les élèves s'installèrent. Alya s'assit derrière son bureau et ils firent tous le signe de l'écoute.

« Bien, aujourd'hui, on commence par le calcul » pensa Alya. « Vous avez fait vos opérations ? »

C'était la deuxième soirée que passaient ensemble les vrais Anciens. Toute la journée avait été consacrée à l'apprentissage des anciens signes, et émerveillés, ils voulaient tout savoir d'Ur et de Eux.

Ils avaient interrogé Batir, mais celui-ci avait dit qu'il ne s'en rappelait plus vraiment. Qu'il

n'avait que sept ans à l'époque. Par contre avait-il poursuivi, Helen en avait onze.

Tous s'étaient donc tournés vers elle et sans se faire prier, elle avait commencé à raconter ses souvenirs.

— Il y avait Petite Maman... C'est comme ça que je l'appelais.

Alya sortit de ses cours épuisée. Les enfants avaient pompé son énergie, comme d'habitude. Elle avait besoin d'un remontant. Elle traversa la place du village et se dirigea vers l'épicerie, dont la devanture donnait sur la place.

Sous un arbre touffu, à quelques mètres du magasin, une petite table, avec une nappe servait de point de chute aux vieux du village.

Un vieil homme était assis dans un creux que faisait le tronc. Une branche de l'arbre avait obligeamment poussée avec le temps et lui servait de petite tablette pour sa boisson. Barbu, une petite chemise de flanelle et un chapeau de paille aidaient à la ventilation.

Un inconnu y aurait vu un heureux résultat s'il n'avait remarqué ensuite le couvert que faisait au dessus de ce coude une branchette

obligeamment touffue également qui semblait protéger la boisson du soleil.

L'homme était là depuis le matin, appréciant l'ombrage et la fraîcheur que lui prodiguaient son arbre siège.

Souvent, un passant allait le voir, lui disait quelques mots, lui laissait une petite pièce. D'autres vieux, des fois, apportaient avec eux leur chaise et venaient lui tenir compagnie quelques temps. Alya, en passant, lui fit un petit signe. Il répondit de même.

Elle rentra dans l'épicerie et se dirigea vers le rayon des boissons. Elle avait sa mixture à elle comme disait Jem. Un mélange pétillant de gingembre et de fruits rouge. Sa boisson préférée, avec une petite étoile rouge gravée sur la bouteille.

Son affection pour ce mélange pour le moins bizarre remontait à loin. Deux cent ans peut-être... Elle avait bien connu un fabricant qui, en hommage, lui avait consacré un cru, lui faisant goûter moult dosages, jusqu'à l'accord parfait.

Depuis, les héritiers et les suivants avaient reçu ordre exprès de poursuivre la production telle quelle.

L'épicière se faisait un devoir de ne jamais manquer de son breuvage favori et elle envoyait chaque mois un chariot très loin pour s'approvisionner.

Alya paya sa bouteille, lança un petit mot gentil à la caissière et ressortit.

Elle se dirigea vers l'arbre et le vieil homme. Elle l'embrassa sur la tempe, tendrement. Puis elle s'assit par terre à ses côtés.

— Alors Chéri... Quoi de neuf ?

— Une magnifique journée, ma puce. Et te voir à mes côtés ce soir me ravit le cœur.

Alya le connaissait trop bien.

Malgré son air enjoué, elle sentait que leur départ prochain le tourmentait. Un jour, il y a de cela plusieurs vies, il lui avait confié ses inquiétudes.

Cela faisait longtemps, mais elle s'en rappelait comme si c'était hier.

Ils avaient alors tous les deux la quarantaine.

Le tribu, à cette époque habitait près de la mer. Jem les avait emmené faire un tour dans sa tartane.

Il faisait en général la liaison entre le village et une grande ville plus au sud avec laquelle il commerçait.

Les deux autres, beaucoup plus jeunes, lui avaient demandé une ballade en mer.

Toujours partant pour naviguer, il avait aussitôt accepté. De toute façon, il ne leur refusait jamais rien, ni à Alya non plus.

Ils avaient donc tous embarqué pour un pique-nique improvisé sur la petite île à quelques miles du village.

Les enfants étaient à l'avant, jouant à des jeux de leur âge, défiant les vagues et se régaland des embruns qui les arrosaient. Alya était assise, à côté de Jem et de la barre. Elle profitait du soleil, du vent et de la compagnie des siens.

— Tu sais, lui avait lancé Jem à brûle-pourpoint, ce n'est pas la mort qui me fait peur...

Alya se redressa. Elle avait parfaitement compris vers quoi étaient tournées les pensées de Jem.

Qu'il lui parle de ses sentiments face à l'épreuve qui l'attendait, un jour, lui serra le cœur. Elle posa sa main sur la sienne qui

tenait la barre et le regarda tendrement, l'incitant à poursuivre.

— Je renaîtrais... Ce qui me fait peur, c'est cette affreuse solitude après. Je ne sais pas comment je pourrais supporter de ne pas vous avoir à mes côtés... Une vie entière, tout seul.

Alya le comprit, très bien. Avant de se décider à créer les hommes, ils avaient vécu seuls, tous les quatre, pendant des millénaires. Et ils se suffisaient à eux-mêmes, très bien.

Ils étaient un tout et rien ne leur manquait. Ils aimaient les hommes mais jamais aucun d'eux ne pourrait remplacer cette communion entre soi et soi, multipliée par quatre.

Ils étaient ensemble depuis la nuit des temps et même avant. Alya comprenait donc parfaitement la peur de Jem.

Lorsque ce moment, décidé avant même de créer les hommes arriverait, Eux trois retourneraient à l'Esprit, comme à chaque fois qu'ils quittaient un corps, et ne reviendraient que le moment venu.

Lui devrait mourir sur Terre et il serait obligé de traverser la mort, de créer le chemin de la

renaissance. Son esprit, détaché de leur union le reconstruirait séparément.

Cet esprit qui justement manquait pour la suite de la création.

Ils avaient longtemps réfléchi avant de trouver la solution. Ils ne pouvaient accueillir personne d'autre dans l'Esprit primitif. Il n'était que Eux et ils en remplissaient la totalité.

Alors créer des hommes était un vrai problème. Leur âme, au lieu d'être préservée lorsque la matière de leur corps s'effondrerait, serait rendue au néant. Et cela, ils ne le voulaient pas.

C'était Jem qui avait trouvé la solution : créer un autre Esprit, vide celui-ci, qui accueillerait les âmes en attendant qu'elles renaissent.

Et pour cela, il suffisait avait-il dit que l'un d'Eux recrée son esprit en dehors de l'Esprit.

Jem avait donc expliqué son plan. Un jour, lorsque le moment serait venu, il mourrait sur Terre et son âme deviendrait autonome.

Libérée de la matière mais n'étant point dans l'Esprit primitif, elle deviendrait un nouvel esprit. Lorsqu'il renaîtrait ensuite, cet esprit servirait aux hommes.

Le seul vrai problème, avait-il admis, c'est que son cycle serait décalé par rapport au leur et qu'il devrait attendre leur renaissance. Longtemps. Une vie entière.

De plus, n'ayant pas refait un tout avec Eux cette fois-ci, ils renaîtraient tous sans pouvoir et sans mémoire, l'Esprit principal n'étant pas complet. Il faudra attendre que leurs âmes se ressource au contact les unes des autres.

Qu'est-ce qu'une vie de solitude, contre une éternité d'humanité ? Jem avait soupesé le tout et avait accepté la contrepartie. Les autres avaient donc suivi.

Leur acceptation commune avait entraîné la réalisation immédiate de leur projet, l'esprit libre de Jem était apparu et l'action qui le sous-tendait s'était inscrite dans la ligne du temps.

Jemlÿ et Kiana, sentant sa détresse avaient quitté le poste avant et étaient venus l'entourer de leur tendresse, le serrant fort contre eux. Nul besoin de parler. Tout avait déjà été dit. Ce fut la seule et unique fois où les sentiments de Jem avaient débordé sa pensée.

— Il y avait Jem, un vieux bonhomme très gentil. Lui et Petite Maman, Alya qu'elle s'appelait, formaient le couple des jeunes.

— Maman, Maman, Maman... criait une petite fille au teint mat depuis l'autre bout de la place. Kiana lâcha la main de sa tante et courut jusqu'à l'arbre. Là, elle se jeta dans les bras d'Alya. Alya rit en l'attrapant et en la serrant contre elle. Elle lui chatouilla le ventre et la petite fille rit aux éclats.

Elle était dodue et s'empiffrait de cochonneries à longueur de journée.

Personne ne lui résistait quand elle voulait quelque chose et encore moins Alya.

Kiana affirmait à qui voulait l'entendre qu'ainsi elle serait forte. Elle s'éveillait doucement à la conscience et était des fois d'une maturité extrême.

Plus d'un en l'approchant comme une enfant normale avait été reçu par une parole de vérité ou un dessin d'enfant qui lui avait retourné les sens. Elle était adorable et tout le monde l'aimait mais chacun avait appris à l'écouter lorsqu'elle sortait de son rôle de petite fille.

Alya avait su, dès le début de sa grossesse, que son enfant serait Eux. Les sentiments de bonheur qui avaient débordés d'elle durant toute cette période, cette communion, s'étaient encore renforcés à la naissance de sa fille, ce petit être qui attendait tout d'elle.

Son père était un homme de passage qui n'avait rien su d'Alya et était reparti bien avant que ses formes n'aient pu trahir sa condition.

Elle ne voulait surtout pas qu'un homme intervienne dans sa relation privilégiée avec son enfant.

— Tonton Jem, lança la petite fille en se dégageant des bras de sa mère et en montant d'autorité sur les genoux de son tonton préféré, on fait un dessin ?

— Et où sont les feuilles ? et les crayons ?

— Je n'en ai pas.

— Et comment on va faire alors ?

— Je sais que tu peux... S'il te plaît...

Les feuilles et les crayons apparurent aux pieds de Jem. Il en avait toujours chez lui en prévision de ces moments.

Kiana poussa un petit cri de plaisir, redescendit de ses genoux, attrapa les feuilles et les crayons et remonta derechef.

— Je dessine quoi ?

— Un bateau avec le soleil et la mer... Une fleur et une sorcière.

— Avec son chapeau pointu ?

— Avec son chapeau pointu.

— Je sais pas dessiner un bateau... Tu me montres ?

— Il y avait Kiana. C'était un petit bout de chou de six ans. Elle courait encore dans tous les sens. Elle ne s'était pas déclarée mais comme sa mère l'avait appelée directement Kiana, tout le monde savait que ce n'était pas pour rien. Et sa mère, c'était... Alya.

Helen porta sa tasse de thé à ses lèvres et but. J'ai bien connu Jemlÿ, reprit-elle. Il était dans ma classe. Il était blond et doux.

J'ai toujours su qu'il était différent. Rêveur... C'était mon meilleur ami depuis que nous étions tout petit. Nous étions assis l'un à côté de l'autre et nous nous échangions des mots.

J'étais secrètement amoureuse de lui. Il s'appelait Sam à l'époque. Et puis un jour il est arrivé, transformé. J'ai compris dès que je l'ai vu. Il a marché vers moi, m'a pris les mains et il m'a appelé par mon nom.

Cela arrive que Eux nous dénomment. On appelle ça comme ça. C'est un grand honneur et une grande magie.

Je me suis souvenue de toutes mes vies en un instant. J'ai tremblé et faillit m'écrouler au sol. Il m'a rattrapé et m'a soutenue dans ses bras, moi pleurant comme une madeleine sur son épaule.

Nous avons été amants, souvent. Mariés des fois et nous avons eu des enfants. Lorsque je me suis calmée, la cloche avait sonné depuis longtemps et Alya nous regardait sans rien dire à la porte de la classe.

Jemlÿ m'a souri, a pris ma main. Il lui a fait un petit signe auquel elle a répondu et il m'a entraîné à l'aventure. Ce fut une journée merveilleuse. Ils partaient le lendemain.

Ce dernier jour, Jemlÿ ramena Helen sur la place du village. Le jeune garçon lâcha la main de la fille. Il lui caressa la joue tout en

lui parlant puis la quitta. Elle tourna alors les talons et s'engagea dans une rue sans se retourner.

Lui, traversa la place du village et vint se tenir debout devant Alya, Jem et Kiana. Puis il s'assit par terre, en face d'eux, sans un mot.

— Bonjour, joli cœur, lui lança Alya. Ta journée a été bonne ?

Elle savait depuis longtemps que Sam se réveillerait Jemlÿ. Mais elle ne lui en avait jamais parlé. Aujourd'hui, c'était fait et ils étaient à nouveau complets.

— Ce matin, en me réveillant, j'ai regretté de n'avoir pas plus de temps devant moi.

— Moi aussi. J'adore que Kiana soit ma fille et j'aurais voulu en profiter plus. Tu lui as dis ?

— Que nous partions ? Oui. Je lui ai fait une promesse... Que la prochaine fois que nous nous rencontrerions, elle serait à moi cette fois.

— Ah, l'amour... Je ne sais pas comment tu fais...

— Peut-être parce que je le suis ?

Le lendemain matin, ils partirent comme ils étaient venu, tous ensemble. Ils avaient fait leurs adieux aux villageois et s'étaient éloignés dans la campagne.

Jemlÿ et Alya se tenaient les mains, Kiana était accrochée au cou de sa mère. Jem, en dehors du cercle, les regardait. Ils lui firent un signe de la tête puis disparurent.

Jem regarda longtemps l'endroit où ils s'étaient tenus puis balaya une larme qui coulait sur sa joue. Ils étaient retournés à l'Esprit. Il se coucha dans l'herbe, ralentit les battements de son cœur jusqu'à les rendre infimes. Puis ils disparurent totalement et Jem mourut.

— Durant cette journée, Jemlÿ m'a fait une promesse, reprit Helen. Il m'a promis que dans cette vie, je le retrouverais. Et il m'a donné un pouvoir. Celui de le nommer. N'est-ce-pas, Bachir ?

Le jeune garçon s'étonnait d'avoir été interpellé comme ça, au milieu de l'histoire de Mamie Helen.

— Sûrement, Mamie Helen, répondit-il sans vraiment comprendre. Si vous le dites, je vous crois.

Helen savoura l'instant. Elle l'attendait depuis si longtemps.

— Bachir, tu es Jemlÿ.

Le jeune garçon se redressa, voulut dire non mais déjà le nommage agissait. Il ferma les yeux, laissant les souvenirs couler en lui.

Tout le monde se taisait, avide de contempler Eux. Jemlÿ ouvrit les yeux. Il saisit le regard de Mamie Helen dans le sien et ils se regardèrent. Le moment sembla durer longtemps puis le corps d'Helen s'affaissa. Elle était morte. Tout le monde poussa des petits cris.

Jemlÿ se leva. Il traversa le cercle et s'arrêta devant Carole. La petite fille le regarda, un peu effrayée par ce qui venait de se passer.

D'autorité, il lui prit les mains et la leva. Puis il la nomma. La petite fille passa de l'étonnement effrayé à la compréhension.

Elle vit défiler ses vies dont la vie d'Helen. Elle aurait pu reprendre l'histoire que celle-ci racontait, résumer le départ de la tribu d'Ur et sa longue attente, solitaire, accrochée à une

promesse. Mais elle n'était plus seule. Et tout ce qu'elle put dire, ce fut :

— Oh Jemlÿ, en se blottissant dans ses bras.

Chapitre 8

Saphira avait marché lentement. Elle ne souhaitait franchement pas tomber sur une arrière-garde.

Leur chemin les menait vers les montagnes. Elle imaginait bien un défilé entre deux sommets finissant sur une impasse où elle tomberait sur eux comme un mouton sur des loups.

Vers midi cependant, elle les eut rattrapés. Passant une dune, elle s'était retrouvée une seconde à découvert.

Tous les esclaves et leurs maîtres s'étaient arrêtés au bas du monticule de sable. Elle se jeta à terre et mis la cagoule sur ses cheveux. Mais tous avaient à ce moment-là le regard ailleurs. Les villageois mangeant leur pain, les mercenaires les entourant.

Saphira rampa en marche arrière et seuls ses yeux dépassaient maintenant de la dune. Une touffe d'herbe sur sa droite, battue par le vent, arrivait cependant à croître. Elle se mit sur le dos et ouvrit son sac. Les pains du

boulangers avaient disparu mais elle était tombée sur une maison où toute la famille allait s'installer devant des crêpes sucrées et du chocolat chaud. Elle avait fouillé toute la maison pour trouver une outre pour pouvoir emporter le chocolat.

Les crêpes avaient aussi trouvé une place dans son sac. Elle ouvrit le papier qui les enveloppait et en prit deux qu'elle commença à mâcher doucement.

Sa faim augmentant avec le goût, elle les dévora l'une à la suite de l'autre et du se refréner pour ne pas en prendre une troisième.

Elle s'assit à moitié et porta l'outre à sa bouche. Le chocolat au lait était une pure merveille. Cela faisait de plus une année qu'elle n'en avait pas bu.

« Ses parents », en général, ne faisaient pas les frais d'autre chose que de l'alcool mais ils avaient séjourné dans une petite ville où un vendeur de rue l'avait pris à la bonne.

Ils discutaient souvent et elle se voyait servir des chocolats chauds qu'il entretenait sur son petit feu de roulotte ambulante. Il vendait aussi des glands chauds qui lui remplissaient l'estomac les matins frais.

Tout à son délicieux déjeuner, Saphira ne vit pas la chouette qui flottait très haut au dessus d'elle.

Lorsqu'elle eut terminé, elle se remit en veille et attendit que les brigands repartent. Ils firent monter les enfants dans la carriole et tout le monde reprit la marche en plein midi.

Lorsqu'ils eurent tous remontés l'autre dune, Saphira se leva et descendit. Elle avait bien remarqué qu'ils avaient laissé quelqu'un sur place et elle se demandait si la personne était encore vivante.

La vieille femme était assise, le dos tourné à Saphira. Elle avait regardé les autres partir sans un mot, sans un cri. Sa vie s'arrêtait là. Dans le désert. Elle allait mourir de soif avant même que d'avoir faim.

— Madame... Madame, lança Saphira lorsqu'elle fut arrivée à portée de voix.

La vieille femme ne réagit pas et Saphira s'approcha encore et lui posa une main sur l'épaule. Elle tourna la tête et regarda par dessus son épaule la petite demoiselle, ange venu la chercher ? Et puis elle reconnut la petite mendiante de son village.

— Oh, petite, ils ne t'ont pas attrapé ? C'est vrai, je ne t'ai pas remarqué avec nous. Mais que fais-tu ? Enfuis-toi ! Retourne au village.

— Vous inquiétez pas.

Saphira n'était pas prête aujourd'hui à recevoir des conseils de personnes l'ayant laissée seule alors qu'elle vivait avec eux.

— Je vais vous laisser une outre et quand vous trouverez un peu de force, vous retournerez au village.

— Le village ? Le village, oui. Il faut que je rentre. Oh petite, ramène-moi...

— Ah, je suis désolée Madame. Je ne vais pas vers là. En fait, pas du tout... Il faudra que vous y alliez vous même.

Saphira choisit la gourde d'eau et la tendit à la vieille dame. Celle-ci la regarda quelques secondes et la prit.

Elle lui glissa encore un « Bonne journée » qu'elle sentit un peu déplacé et recommença sa progression. L'eau allait lui manquer. Elle espérait que là où le groupe allait, il y en aurait. Sinon, elle devrait en voler.

Quelques kilomètres plus loin, les traces de la carriole et des pas bifurquaient sur la droite pour contourner une montagne. Le sol était

plus caillouteux et Saphira eut une seconde peur de perdre leur trace mais quatre-vingt personnes qui se déplaçaient laissaient une marque visible, même sur un terrain dur.

Lorsque les brigands s'enfoncèrent dans une passe, Saphira décida de ne pas l'emprunter. On ne savait pas s'il y avait des sentinelles postées près des entrées.

Elle décida donc de monter tout droit et elle entama la pente de la montagne. Le soir tombait doucement et la lune n'éclairait que peu le chemin. Mais Saphira était en forme et de toute façon, elle avait toujours eu de bons yeux la nuit. Elle devait souvent retourner à son campement sans lumière et elle avait développé un sens pour sentir les obstacles.

A part une partie vers le sommet où elle dut escalader de gros rochers sur quelques mètres, son ascension ne fut vraiment pas difficile et de là, elle surplombait la vallée.

Les feux matérialisaient un camp tout en bas et le renforcement était troué de l'autre côté par une ouverture sur le désert. En fait, la vallée n'était vraiment abritée que par le flanc sur lequel elle se trouvait et le fond en demi-cercle. Tout le côté droit, ce n'était que des dunes qui permettraient à la bande de

pouvoir s'échapper si quelqu'un bloquait le défilé.

Le sombre de la montagne était nuancé par le clair des dunes et Saphira voyait l'étendue de désert tout autour. Elle se souvint également qu'elle n'avait plus de chocolat à boire.

« Il va me falloir descendre » pensa-t-elle quand une chouette la frôla. Ce n'était pas la première fois qu'elle en rencontrait une.

D'autres volaient la nuit à la recherche d'une proie mais celle-ci s'arrêta dans un arbuste à proximité, gonfla ses ailes et se mit à la regarder.

— Bouh, t'es pas belle ! lança Saphira

— Non mais oh, lui répondit une voix dans la pénombre d'un rocher, elle est très belle Titia.

— Oups, je ne voulais pas dire du mal de votre chouette... répondit Saphira sans se démonter.

Son arc était à son épaule et elle n'hésiterait pas à tirer une flèche si l'homme était plus que la voix tranquille qui lui avait parlée.

L'homme s'approcha doucement, un grand bâton à la main. Pour le moment il s'en servait comme appui mais...

— S'il vous plaît, Monsieur...

— Oui petite...

— Vous pourriez ne pas trop vous approcher pour le moment ?

— Ah ah ah, je te comprends... On n'est pas vraiment dans un coin bien fréquenté...

— C'est cela.

— Et ben, je m'assois ici. Cela te convient ?

Le très vieil homme, entouré d'une grosse cape s'assit sans façon sur le gros rocher à côté de lui. Il tendit ensuite les deux mains pour les montrer à Saphira qui pencha la tête amusée, haussa les épaules et s'assit par terre.

— Vous faites une ballade ? demanda-t-elle

— Si on peut dire. J'ai un ami très cher qui m'a demandé de te ramener à lui.

— Un bandit ?

— Non, non, un ami. Il s'appelle Jem. Il m'a dit de te dire : Vas-y doucement bébé, tu vas tous les faire fuir...

— Ah ah, il est rigolo votre ami... mais je cherche juste à les suivre...

— Et vers où ?

— Une caravane... pour le Nord, rajouta Saphira doucement. Je pense que mes parents me cherchent...

— Oh, tes parents ? Tu ne les connais pas ?

— Non, les forains qui s'occupaient de moi venaient du Nord alors...

— Entreprise courageuse, petite demoiselle, mais ce ne sera pas nécessaire.

— Ah ?

— Oui, il suffit que tu vois Jem et il t'expliquera tout.

— Oh... Et comment il le saurait ?

— Parce que tu es... une petite fille particulière, m'a-t-il dit. Un petite demoiselle qui se nomme comment, déjà ?

— Saphira

— Moi, c'est Sandir... Je suis un Rêveur.

— Un rêveur ? Moi aussi je suis une grande rêveuse... Je rêve de toutes les choses que je n'ai pas et je sais que je les aurais.

— Oui, c'est un peu ça. Mon rêve à moi, c'est de me retrouver avec Eux... Et cela est en train de se réaliser.

— et c'est qui eux ? Des amis ?

— Oui, des amis. Je suis en train de parler avec Jem et il me dit que nous devrions aller à mon campement. Il nous rejoindra dans trois jours.

— Oh, vous parlez avec Jem dans votre tête ?

— Oui... Mais je vais t'apprendre le signe et toi aussi tu pourras lui parler... si tu veux.

— Oh mais bien entendu... Montrez-moi.

— Et bien, c'est simple : on appelle ça le signe de l'écoute. Tu prends ta main, tu lui donnes un bisou sur les doigts et tu colles ensuite tes doigts sur ton oreille.

— Oui, c'est simple, répondit Saphira en s'exécutant.

Ensuite elle pensa : « Jem ? »

— Oui, Saphira, bonjour jolie demoiselle lui répondit une voix dans son crane.

— Oh oh, je l'entends...

— Moi aussi répondit Sandir dans sa tête.

— Et bien, vous avez des pouvoirs. Vous êtes des Mages ?

— Non, Saphira, je suis Eux...

— Tu es Eux...

— Oui, et tu es Eux aussi.

— Ah, ah, c'est sur, Eux, il vaut mieux qu'il y en ait plusieurs.

— Eh bien Kiana, toujours piquante ?

« Kiana... Kiana... » le nom lui traînait dans la mémoire et elle se le répétait de plus en plus vite... et tout d'un coup, elle se souvint... Kiana, Elle, Eux.

— Oh oh Papi, tu dois être vieux comme tout alors ?

— C'est pas bien de se moquer de ses aimés, ma chérie

— Oh, Jem, je suis heureuse de t'entendre, vraiment.

— Moi aussi mon petit bout...

Creman avait galopé depuis le campement de la tribu sans prendre aucun repos. Sa monture était fourbue lorsqu'il arriva près du défilé, un peu avant la tombée de la nuit. Les deux jours de marche qui les séparaient des mercenaires, il les avait compressé en une journée de cheval.

L'affaire était d'importance et en valait la peine. La dernière relation qu'il avait eu avec les bandits, cela avait été pour faire disparaître

Reivon, deux mois plus tôt, et cela leur avait coûté une petite fortune.

Mais bref, ils ne pouvaient le faire eux-même alors Salim et sa petite bande étaient une bénédiction. Il s'engagea dans le défilé mais mit pied à terre et s'approcha en traînant sa monture.

Il connaissait les consignes de sécurité et n'avait vraiment pas envie de servir de cible à des sauvages. Une flèche fila dans l'obscurité des rochers et ricocha sur le rocher au bord de la route. Creman stoppa net et leva les bras.

— Je viens voir Salim, cria-t-il devant lui.

— Et vous êtes qui, mon bon Monsieur ? demanda une ombre gigantesque qui se rapprochait. A ses côtés, deux autres silhouettes beaucoup plus petites ressemblaient un peu à des nains d'apparat en comparaison et Creman, sans sa prudence naturelle, aurait éclaté de rire.

« Ces mercenaires sont impayables... pensa-t-il quand même. Tout pour faire peur... et cette grosse masse doit avoir un cerveau de petit pois. »

— Je suis Creman, Ancien de la Tribu des Rêveurs, j'ai une affaire à conclure avec votre patron.

Il sortit sa bourse d'une main et de l'autre délia les cordons. Il choisit trois pièces d'or et les tendit au nain de droite.

— Tu partageras mon gars... lança-t-il au nabot. Maintenant, vous m'annoncez... s'il vous plaît.

— Oh, mon bon seigneur, répondit la masse avec ricanement, c'est déjà fait... Vous pouvez y aller. Et merci pour votre participation...

Creman remonta à cheval et donna du talon à sa monture. Il n'avait pas aimé la réponse du géant... Peut-être le signalerait-il à Salim...

Un oiseau de nuit lui frôla l'épaule et il sursauta. Les quelques mètres de large du défilé débouchèrent sur une lueur de feux. L'enclos était rempli. On distinguait des formes humaines à l'intérieur. Ils étaient debout près des piquets et des touffes de branchages qui le constituait. Les feux tout autour promenaient des ombres de lumière sur les visages hagards... Hommes, femmes...

Creman avait déjà réfléchi à cette marchandise mais pour le moment la vue de

Moussak concernant les terriens et les servants semblait prometteuse.

Si le travail augmentait de trop, ils pourraient envisager de prendre quelques esclaves. Ce n'était pas vraiment légal mais qui irait distinguer dans leur vallée les servants des esclaves.

Et puis Creman avait des projets plus personnels. Il avait tout de suite considéré le départ de Maria et de sa fille comme une perte inestimable.

Il essayait depuis quelques temps de prendre du poids dans sa relation avec Maria, un genre de protecteur... Il savait qu'elle se faisait son beurre et lui n'était pas à l'intendance comme Gouran...

Malgré le fait que son père ait été l'un des pionniers, il n'était que l'outil de Moussak et Gouran, l'outil qui se salissait... en plus.

Donc, il aurait bien vu Maria dans son giron et Mira à proposer sa jeunesse. Depuis, l'idée lui trottait d'acheter quelques femmes pour la vallée. Il faudrait qu'il en parle à Salim.

— Oh, cher ami... Bienvenue Creman.

Salim était sorti de sa tente pour l'accueillir.

Il serra les rênes et descendit de monture. Salim fit un signe et un de ses hommes vint prendre le cheval.

Creman épousseta sa tunique et son pantalon. Il portait une grosse ceinture finement ciselée qui faisait remarquer sa taille fine. Creman avait vingt-sept ans et les cheveux en queue de cheval. Il était bâti comme un homme d'armes, les épaules larges et beaucoup de bras pour supporter l'action et le poids des armes. Un homme d'entraînement, Salim ne s'y trompait pas.

Il se rapprocha et passa un bras autour des épaules de Creman, son associé dans de nombreux coups déjà.

— Allez, jeune homme, viens dans ma tente.

— Merci Salim. Cela me fait plaisir de te revoir.

— Oui, entre.

La lumière du brasero accueillit Creman. Les murs semblaient danser dans un feu mouvant et une douce chaleur lui fit prendre conscience que la nuit serait froide.

Salim l'avait précédé et s'approchait déjà du petit bar.

— Vin ou Alcool fort ?

— Avec glace ?

C'était la grande blague qu'ils s'étaient sortis une fois saoulés... et elle faisait toujours fureur.

— Ah ah ah, attends que je déménage de ce putain de désert... Bah, jamais aimé cette chaleur et cette sécheresse. Donc non, sans glace mon ami.

— Et bien, tu me sers un verre de vin... et tu me réserves la liqueur pour tout à l'heure.

— Assieds-toi... Je faisais justement une partie d'Échecs et j'aimerais ton avis sur les blancs.

Creman prit son verre et se rapprocha de la table laquée. Un objet de marqueterie magnifique fabriqué par Casar, l'ébéniste de la Tribu des Rêveurs. Cadeau somptueux à un ami brigand.

Creman aimait les manières de Salim et il aurait échangé sa place avec lui sans problème, si le destin avait été différent.

— Oh, oh, si tu me laisses les blancs, je te rentre dedans...

— Bien parlé, bouffi...

Salim surplombait la table, un verre à la main regardant Creman avancer sa pièce... « Et

voilà, comme d'habitude, le carnage assuré... aucune finesse. »

— Super coup... Mais tu pourrais pas venir prendre des cours d'Échecs plus souvent... Non mais franchement t'es nul à chier. Non, laisse tomber. Je veux plus jouer... Tu me racontes ?

— Ça te dirait une petite révolution dans la Tribu ?

— Tu veux dire ?

— Ce con de Moussak te veut comme protecteur. Il veut que tu protèges la Tribu jusqu'à Sudar.

— Non, toute ma troupe ?

— Oui...

— Ben, tu as vu je ne peux pas. J'ai quatre-vingt esclaves à conduire près de Sudar.

— Et une dizaine d'esclaves en plus avec leurs enfants, et leur tente ? Ça t'intéresse pas ?

— Comment ça ?

— Ben le plan, c'est d'accepter le marché de Moussak pour le protéger. Tu reviens avec moi et une quinzaine d'hommes. On y sera demain soir et encore, ils auront avancé d'une

journée. Là, vous prenez position et on revient ici.

On obéit à Moussak mais tu me l'emmènes ici pour récupérer tes hommes. On se débrouille pour arriver à la nuit devant le défilé... du genre : Oups, en fait, j'allais oublier... j'ai d'autres petits gars là.

On fait rentrer tout le monde pour la nuit et là... on s'occupe de Moussak et de Gouran. Elfron, peut-être mais je pense pas. Ensuite je m'installe à la tête de la Tribu et on les fait travailler pour nous. Ils veulent acheter une vallée à Sudar

— C'est bien beau ça... mais on est pas trop des sédentaires dans la troupe.

— Boh... tu leur offres une taverne et des filles et moi je te dis qu'ils vont rester tes grosses brutes... En plus ils auront des esclaves à martyriser. On pourrait même garder tes esclaves. Ça ferait du sang frais.

— Et que nous vaut cette volonté toute récente ?

— Chez nous, le Rêveur est parti... C'est un peu à qui veut prendre le pouvoir. Alors Moussak s'est installé en roi, Gouran en bouffon, et moi en larbin.

Larbin mais qui voit loin... Imagines : ma Tribu et tes esclaves en train de nous construire notre paradis.

Moussak veut en faire des esclaves... et ils le suivent alors... il n'y aura pas de différence. Ce sera juste moi au sommet... et toi.

Des millions d'écus... Salim, vois ça. Et tes troupes à vie... et encore on embauchera. On écumera un peu... par ci par là, mais on vivra de nos rentes.

Et on pourra se faire venir cette putain de glace dans notre putain de paradis... et sinon je trouverais bien une putain pour me la refroidir...

— Ah ah ah, bois mon ami... Bois et rêve...

— Tu n'es pas d'accord ?

— Et bien en fait, j'y réfléchis.

Creman connaissait son ami. Il lui avait montré son jeu et il savait qu'il avait abattu un carré d'as... de pique. Il se leva des coussins et retourna tranquillement vers la table d'Échecs en faisant un tour pour se resservir.

— Ok, et ton Rêveur ? Tu m'avais dit que la Tribu c'était tout pour lui.

— Oui, et il a dit qu'il reviendrait mais il est parti avec quinze personnes, seize si Reson

les a rejoint... Tu veux qu'ils nous embêtent en quoi ? Des rêveurs... sans plus.

Creman reprit sa pièce et la remplaça sur son ancienne case. Il attrapa la Tour et l'avança de six cases...

— Échecs... dit-il

— Ah ça, c'est plus amusant

— Heureusement que je suis assise...

— Oh, Sandir est un expert en réveil d'Eux... petit bout. Il ne t'aurait pas laissé debout.

— Tu rigoles, mais ça fait tout drôle. Un moment une petite fille et d'un coup... Eh Titia ?

La chouette entendit l'appel et prit aussitôt son envol.

— Mais oui, tu es belle...

La chouette atterrit sur le sol à côté de Kiana et vint se frotter contre sa cuisse. Elle l'attrapa de ses petites mains et la serra contre sa poitrine.

— En parlant de Titia, bébé... tu voudrais pas lui demander d'aller attendre un visiteur... il doit arriver ce soir et aller voir le chef des

mercenaires. Je voudrais qu'elle me raconte ce qu'elle aura entendu.

Kiana, par une série d'images montra un homme à suivre et à écouter lorsqu'il arriverait. La chouette prit son envol, tourna deux fois au-dessus de Kiana puis s'enfonça dans le soir qui tombait.

Chapitre 9

Les six chevaux piaffaient ce qui réveilla Sarah. Un vieil homme et une petite fille étaient debout près de leur feu. La petite fille lui sourit et elle lui rendit son sourire sans même y penser.

Sarah se leva sans bruit. Les quatre autres dormaient à poings fermés. A aucun moment elle ne réfléchit à la défense du camp et à se charger de ses épées. L'ambiance était ouatée.

La nuit profonde et le feu était le seul point brillant. Sarah s'assit devant le feu et les deux silhouettes firent de même.

Ils restèrent un moment sans parler mais cela ne gêna pas Sarah. Elle attendait. Tranquille.

— C'est quoi ton nom ? demanda la petite fille

— Sarah, s'entendit-elle répondre

— Non, tu ne t'appelles pas Sarah. Tu t'appelles Alya.

Sarah se réveilla en sursaut. Les chevaux piaffaient, mais aucune silhouette autour du feu. « Alya » pensa-t-elle, « Je m'appelle Alya ».

« Alya... Alya... Alya » ce prénom trotta dans sa mémoire. Elle était consciente que son rêve lui avait apporté une vérité. Elle s'appelait Alya, elle s'en souvenait. Et les souvenirs revinrent.

Lorsque au matin le petit groupe se réveilla, Alya se tenait devant le feu. Elle avait fait griller un lézard et la bonne odeur de rôti avait grésillé dans le nez des compagnons.

Reivon regarda sur le côté pour voir si leur prisonnier n'avait pas bougé. La nuit, ils le ligotaient et lui souhaitaient bonne nuit.

Roug leva le nez et sourit à Reivon. Il savait que demander gentiment apportait toujours un plus dans la discussion et là franchement, il avait besoin d'aller s'isoler quelques secondes.

Reivon se leva et délia les pieds et les mains du mercenaire qui le remercia d'un signe de tête et se leva. Mara souleva la couverture et s'assit sur le sable.

— Une belle journée...

— Oui, sans aucun doute, répondit Alya.

— Vous êtes levée depuis longtemps ?

— Au petit jour où même avant. Un rêve...

— Et bien, bientôt vous serez mûre pour la tribu des Rêveurs.

— Vous ne pensez pas si bien dire.

Le mercenaire revenait sur ses pas. Alya retira la broche du feu et avec son couteau fit une entaille et découpa le lézard en deux puis en quatre.

Reivon voulut faire le signe mais Alya leva le bras pour l'arrêter. A la place, elle fit elle-même le signe. Reivon la regarda sans dire un mot et elle lui tendit un morceau. Alors qu'il le prenait, un morceau réapparaissait sur le caillou qui lui avait servi à la découpe.

Reivon s'assit en silence et commença à grignoter. Il ne comprenait pas mais il attendait que Sarah s'explique.

— Je peux ? demanda Roug

— Bien sur, Sem, répondit Alya.

Le petit homme s'immobilisa. Sa main tendue vers le morceau de viande ne le prit pas. Cela ne l'intéressait plus du tout. Le nom résonna

dans son cerveau et un flot de souvenirs resurgit.

Un profond râle lui traversa la gorge et il tomba à genoux. Reivon avait compris. Une dénomination. Et il avait compris autre chose, seuls Eux dénommaient.

L'homme, ancien mercenaire, ancien boulanger, commençait à surmonter le stress. Il se remit doucement sur pied et regarda la jeune guerrière.

— Ouais, trop vieux pour apprendre à tenir des lames... lança-t-il joyeusement.

— Et tu vois que je faisais bien de ne rien t'apprendre ? Tu m'aurais vaincue.

Mara et Reivon se taisaient. Yori de même. La complicité nouvelle qu'il y avait entre les anciens adversaires les laissaient sans voix.

— Hum, hum, excusez-moi, demanda Reivon.

— Oui Reivon ?

— En fait, j'ai quand même une question. Vous êtes Alya ou Kiana ?

— Ah, ah, Reivon, c'est Alya, répondit joyeusement Sem. Alya, tu ne le dénommes pas ?

— Non, Reivon est très bien en Reivon pour le moment. Sache seulement que je suis Alya.

Kiana et Sandir avaient passé la nuit en dehors de leur corps. Leur projection avait mis plusieurs heures à attraper la conscience endormie de Sarah pour lui faire parvenir un message plutôt simplifié : son nom.

Kiana dormait encore ce matin. Sandir se leva doucement. Il avait bien cent-deux ans et il y a trois jours encore se trouvait à Ur.

Non pas le premier Ur, celui qu'il avait connu bien des années avant mais le nouvel Ur, son grand chez-lui.

Il y a de cela quarante-deux ans, après avoir formé Jem/Batir aux yeux de tous comme le nouveau Rêveur, il avait quitté la tribu.

Jem lui avait expliqué simplement son travail : une très grosse somme d'argent avait été mise de côté depuis des décennies en vue de cette exode et Sandir lorsqu'il avait quitté le chemin de la Tribu emportait avec lui deux mules chargées de pièces d'or.

Alors que Jem engageait la Tribu dans une route dont il connaissait la destination, lui

savait où elle se rendait. A Sudar, rendez-vous pris pour dans quarante deux ans.

Sudar était encore une toute jeune ville et ses remparts n'étaient pas encore construits. Sandir était donc rentré par la porte Est, la porte du désert.

Deux jeunes hommes y étaient de garde alors. Jary et Cullul ne ressemblaient pas à des gardes ; Ils avaient juste une épée chacun que Jary gardait à portée posée contre sa chaise et Cullul à la ceinture.

— Regarde le petit vieux qui s'amène avec ses mules... Je sens qu'à la Taverne, on mangera de la viande ce soir... Il doit vouloir s'installer en ville et son argent, ce sont ses bêtes. Il va les vendre à Ragar qui va les refiler au boucher, qui va les refiler au tavernier.

— T'as trop d'imagination Jary. Une mule, c'est plus important qu'une chèvre.

— Je te dis que hier on a mangé de la mule. J'en mettrais ma tête à couper... Ragar et le boucher sont prêts à tout pour gagner quelques écus. Et je te parie que c'est la vieille mule qu'on a vu passer hier matin avec le gros marchand.

— N'importe quoi... De tout façon, la mule dont tu parles, je l'ai vue ce matin chez Pecou. J'ai nettoyé les boxes des bêtes et l'enclos dehors avait toutes les bêtes du marchand... et la vieille mule.

Je sais pas moi, peut-être que c'est avec cette mule qu'il a gagné sa fortune et il l'emmène avec lui partout.

— Non, mais n'importe...

— Hum hum, excusez-moi Messieurs.

Sandir se trouvait devant la porte après avoir traversé le petit pont. Il regardait les deux hommes assis. Le premier en un petit bond se leva et s'approcha après avoir pris soin de récupérer son sabre qu'il posa sur l'épaule comme une lance.

— Bonjour Monsieur. Vous venez de loin ?

— De loin ? Oui, on peut dire... J'ai traversé plusieurs pays depuis les Montagnes du Ciel.

— Oh mais c'est carrément de l'autre côté du monde ça. Et vous ne venez sans doute pas ici pour vendre vos deux mules, alors.

— Ah non, jeune homme... ces deux mules, j'y tiens.

— Tu vois... intervint Cullul qui s'était aussi levé. Il y en a qui ont de l'affection pour leurs mules... comme le marchand.

— Oui, oui... laisse tomber l'histoire. Et donc Monsieur, vous venez pour vous installer ?

— A Sudar ? Oui, en ville.

— Alors là je vais vous demander de passer voir le sieur Ragar. Il est un peu le gestionnaire des petits coins encore disponibles.

— Très bien...

— Non, pas pour vous. Il serait capable de faire payer son verre d'eau à un crevard dans le désert.

— Gentil personnage... et vous l'aimez bien, je vois.

— Ouais, c'est même notre patron... alors on en sait quelque chose.

— Oh, mais on peut mettre ce genre de personnage dans sa poche en lui apportant ce qu'il désire vraiment...

— Eh bien, il ne reste plus qu'à demander la lune. Il a tout dans Sudar. Ce sera lui le prochain maire, sans aucun doute.

— Par contre, il adore le chocolat... rajouta Cullul

— Eh bien voilà... Il suffit de connaître les petites faiblesses d'un homme pour l'amadouer.

— Ouais, rajouta Jary... Sa servante lui en apporte deux sachets le matin au bureau... alors il est gavé.

— Il n'empêche... les petits gars. Donc vous allez plutôt m'indiquer la boutique de friandises avant l'ancre du sieur Ragar.

— Ah ah, et s'il vous fait une remise... je lui apporte du chocolat pour parler de notre augmentation de paie.

— Faites, jeune homme... faites. Vous en serez étonné... s'il est bien comme vous me dites.

— Alors là sans problème. Vous allez voir. Bon... troisième rue à droite, vous ne pouvez manquer la boutique. De là vous vous renseignez pour le bureau de Ragar.

— Merci Messieurs, répondit Sandir en s'engageant par la porte.

Sandir, après avoir fait un passage éclair à la boutique de friandise se fit indiquer le bureau de Ragar. Une grande bâtisse dans le centre

de la ville. Il laissa ses deux mules attachées à un anneau en bas de l'immeuble et monta l'étage.

— Entrez... lança l'homme assis derrière le bureau.

Devant sa porte Ragar voyait un homme assez âgé, encore en tenue de voyage. L'homme ne lui parut à priori pas très intéressant mais il n'avait pas gagné sa fortune en refusant le dialogue.

Il avait toujours réussi à tirer profit de toutes les opportunités et en voilà une qui se présentait d'elle-même.

Il rangea son livre de comptes et contempla son bureau. Les affaires étaient toutes rangées, aucun papier ne dépassait.

Ragar avait une peur malade de se faire avoir et il ne laissait rien à portée de vue qui puisse donner une quelconque information.

Sandir retira son chapeau et rentra. Ragar plongea la main dans son paquet de chocolat et en ressortit un avec un cœur de miel. « Mon préféré » pensa-t-il. Il y vit un signe : la rencontre ne pourra être qu'avantageuse.

— Asseyez-vous Monsieur.

— Merci.

— Que puis-je pour vous ?

— Et bien, je suis spécialisé dans la fabrication de Couros, un alcool à base de grains et d'herbes. Je pense monter un petit commerce sur Sudar et j'aurais besoin d'un local.

— Mais vous êtes tombé au bon endroit, Monsieur. Vous souhaitez tenir une dégustation ou seulement vendre les bouteilles.

— Et bien en fait, je me tâte. J'avais un bar avant mais c'est du boulot... et des horaires. Je ne sais pas si j'aurais le courage de recommencer.

— De toute façon, il vous faudra être au plus près du centre pour toucher tout le monde. J'ai justement une affaire à saisir : un local tout neuf avec quatre fenêtres en façade. La salle est grande et l'arrière boutique vous permettrait de fabriquer votre boisson.

— Oui, cela semble intéressant. Vous aimez le chocolat ?

— Ah ah, je vois que vous m'avez percé à jour... répondit Ragar en replongeant la main dans son paquet. C'est mon péché mignon. J'adore.

— Et donc, votre prix ?

— La construction, la situation... Disons qu'avec vingt-cinq mille écus, le local est à vous.

— Oh mais c'est le prix d'une vallée près de Sudar, ça.

— Oui, peut-être mais près de Sudar, ce n'est pas Sudar. Et pour vendre vos produits...

— Vous prendrez bien un chocolat... ? demanda Sandir en sortant un petit paquet de chocolats.

— Vous commencez le marchandage... je vois ça. Et bien, je vous suis sur ce terrain, consentit Ragar en tendant la main vers le paquet qu'avait déposé Sandir. Il se servit et en mangea un.

— Donc, nous disions... que je devrais mettre vingt-cinq mille écus pour une vallée près de Sudar. J'en ai vu une jolie derrière la montagne en tête de marteau, bordée par la rivière.

— Oui Monsieur, répondit fièrement Ragar. Je suis l'heureux propriétaire de cette vallée également...

— ...qui me coûtera vingt-cinq mille écus ?

— Oui, oui, comme je vous ai dit.

Le signe qu'avait fait Sandir sur les petits chocolats lui permettait de tenir Ragar sur sa parole.

Il lui avait demandé d'établir le prix pour la vallée, ce que Ragar avait fait sans essayer d'établir un prix prohibitif puisqu'elle n'était pas au départ l'enjeu et Sandir le tenait sur cette parole.

Le pauvre Ragar ne se rendit pas compte que le prix qu'il avait estimé pour la vallée était seulement honnête et qu'il lui avait été dicté par Sandir. Pour lui c'était le prix où il souhaitait la vendre.

— Et bien d'accord. On tope là ?

— Ah Monsieur, vous faites deux heureux aujourd'hui... lui lança Ragar en contournant la table pour venir serrer la main de Sandir.

— Oui, comme vous dites. Vous m'excusez une seconde... Je vais chercher l'argent.

Lorsque son 'pigeon' fut sorti, Ragar s'assit de nouveau derrière son bureau et sortit une feuille. Il rédigea le contrat de vente en se frottant les mains : vingt-cinq mille écus pour la vallée... le prix qu'il en voulait sans même marchander. Une belle journée...

Sandir, au retour, prit un malin plaisir à repasser par la même porte que le matin. Il comptait saluer les deux compères. Ils étaient toujours là, sur leur chaise, encadrant la porte Est et eux aussi le reconnurent. Ils se levèrent à son arrivée.

— Alors Monsieur ? demanda Cullul

— On a fait affaire... au meilleur prix.

— Oh ça c'est super.

— Et pour les chocolats ? demanda Jary

— Et bien, jeune homme, je vous conseille de lui demander le prix qu'il serait honnête de payer votre travail lorsqu'il mangera un chocolat. Vous verrez, il sera des plus honnêtes.

— Et ben, vu qu'il s'empiffre tout le temps... ce ne sera pas difficile de trouver le temps.

— Et vous serez surpris du résultat.

Sandir salua les deux gardes et prit le chemin qui menait à la rivière. Sudar avait été construite sur un plaine que bordait une belle rivière.

Elle s'engageait dans une série de petites montagnes arrosant la vallée principale sur plusieurs kilomètres et lui Sandir, le Rêveur

de la Tribu d'Eux venait de leur acheter cette vallée.

Il avait de grands projets pour ces quarante ans qu'il avait pour la faire fructifier. De plus, il comptait bien prendre un siège au conseil de Sudar.

Il avait l'argent pour et entendait bien l'employer.

— Eh, mon garçon, que fais-tu ?

Sandir parcourait sa grande propriété comme chaque matin. Il comptait les jours également. Quarante-deux ans étaient passés et il attendait avec impatience des nouvelles de Jem.

Grâce à son investissement de base, il avait acquis une gigantesque propriété et l'avait fait progresser durant toutes ces années.

Aujourd'hui, il visitait son champ de mandarine.

— Rien Monsieur. Je n'ai rien fait.

Comprenant que le garçon se méprenait sur sa question, il continua pour s'amuser.

— Ah et que viens-tu de mettre dans ta poche ?

— Elle est piquée, Monsieur

— Viens me montrer cela.

Le jeune garçon était monté sur une échelle et avec un grand panier fixé dans son dos récoltait les mandarines mures. C'était la saison et elle était prometteuse.

Il finit son geste et cueillit la mandarine qu'il s'appêtait à attraper, la glissa dans le panier et descendit de l'échelle.

— Comment t'appelles-tu mon garçon ?

— Jir, Monsieur

— Tu fais partie de quelle équipe ?

— Ne le dites pas à mon maître.

— Tu as quel âge ?

— Douze ans, Monsieur.

— Et donc cette mandarine ? lança Sandir avec le sourire.

Le petit sortit la mandarine de son manteau et la lança à Sandir.

— Elle est piquée, Monsieur. Je ne vous ai rien volé.

— Ce n'est pas la question, petit. Je me demandais seulement pourquoi tu mets des mandarines piquées dans ta poche.

— C'est pour ma petite sœur, Monsieur. Elle adore ça. J'en ramasse une ou deux tous les jours et je les lui rapporte. Toujours des piquées, Monsieur.

— La vraie question est que tu es trop jeune pour travailler. Je vais aller dire deux mots à ton maître comme tu l'appelles. Il sait très bien que je ne fais pas travailler les enfants.

— Monsieur, j'ai besoin de mon travail. Ma mère ne travaille plus.

— Combien touches-tu ?

— Vingt-sept sous par jour, Monsieur.

Sandir était écœuré. Il y avait toujours des profiteurs du malheur d'autrui. Mais il n'acceptait pas cela sur sa parcelle.

Il avait profité de ces quarante ans à Sudar pour s'intégrer au mieux à la ville et aider à sa croissance en impulsant sur le côté social. Il avait créé des bourses pour que les jeunes n'aient pas besoin de travailler.

Il était également au Conseil Municipal de la ville et avait refusé à plusieurs reprises d'en être le maire car il avait la propriété à gérer.

— Petit, dit-il, tu vas me raconter ton problème et je vais essayer de t'aider.

— Ma mère m'avait dit que vous étiez gentil, Monsieur.

— J'essaye petit, j'essaye. Mais si vous aviez besoin, ta mère aurait du venir me voir.

— Elle n'osait pas, Monsieur.

— Bon, viens, on va aller prendre un thé.

Sandir attrapa le jeune garçon par l'épaule et ils traversèrent le terrain planté de mandarines.

Une cinquantaine de maisons, groupées en village, toutes construites sur le même modèle bordaient le terrain.

Les habitants de Sudar avaient suivi l'ascension de Sandir avec attention. Ils se demandaient toujours à qui pourrait bien servir ce village où il ne manquait ni la boulangerie ni l'école mais qui était encore inhabité.

Sandir conduisit Jir à sa maison. Il entra et invita le garçon à s'installer à la table pendant qu'il servait le thé.

— Raconte-moi

— Oh Monsieur, ma mère est couturière. Elle travaille à son compte et a un petit atelier à Sudar. Mais depuis quelques semaines, elle

est trop malade pour travailler et ne peut assurer ses commandes.

Elle a été voir un médecin mais il n'a pas réussi à la soigner et elle reste couchée toute la journée.

— Et ton père ?

— Il est parti à la naissance de ma petite sœur et n'est jamais revenu.

— Et donc toi tu travailles ? Tu sais que l'école est obligatoire jusqu'à quatorze ans ?

— Oui, Monsieur mais sans mentir, j'y vais le matin mais l'après-midi je suis chez vous à ramasser des fois des légumes ou des pommes. Aujourd'hui, c'était les mandarines. La semaine dernière aussi.

— Et qui est ton maître ?

— Maître Stéphane

— Il sait pertinemment que les enfants doivent être à l'école. Il sait aussi que j'aide les jeunes dans ta situation. Il aurait du me prévenir au lieu de te permettre de travailler pour le tiers du prix d'un adulte.

— Vous allez lui dire et moi je deviendrais encore plus pauvre.

— Non, toi tu vas retourner à l'école. Ce soir je te ramène et tu me présenteras ta mère.

— Vous êtes vraiment gentil, Monsieur

— ... Je trouve aussi, Sandir

La voix venait de résonner dans sa tête.

— Jem ?

Comme chaque matin, Sandir avait fait le signe de l'écoute.

— Pour te servir, mon ami.

— Oh que je suis content de te parler. Alors le moment de la réunification est venu.

— On y est presque. Il va me falloir de l'aide.

— Attends deux minutes.

Sandir était au bord des larmes. Il se tourna vers le jeune garçon.

— Petit, dit-il à Jir, tu vas aller m'attendre dehors et tu vas ramasser un panier de mandarines pour ta sœur en même temps.

— Vous ne parlez pas tout seul, n'est-ce pas Monsieur ?

— Non, petit. Je parle avec un très vieil ami qui est au loin.

— Comme les magiciens. Ok, je vous attends dehors. Merci pour les mandarines... et le reste.

— De rien petit.

Jir sortit, un grand sourire aux lèvres.

— Je t'écoute Jem.

— Eh bien, je voudrais que tu ailles trouver Kiana. Elle n'est pas encore réveillée et n'est pas très loin de Sudar.

— Sandir ?

La tête de Kiana sortit de la tente.

— Oui petite demoiselle ?

— Alya nous a déjà contacté ?

— Oui, ce matin. Elle m'a demandé de te laisser dormir.

— Mais il fallait pas.

— Oui, oui, tu tombais de sommeil.

Kiana fit rapidement le signe de l'écoute et son appel déborda sur toutes les personnes qui avaient déjà fait le signe.

— Alya ?

Reivon et Sem, assis auprès du feu du campement, tournèrent la tête en même

temps vers leur amie combattante. Un sourire illumina son visage.

« Cet appel ne pouvait provenir que de Kiana » pensa Reivon. Cela lui faisait vraiment bizarre. Il croyait en Eux mais les voir si près après toutes ces années sans eux.

— Oui, mon Bébé... Tu as bien dormi ?

— Oh Alya, ce que je suis contente de te parler. Jem m'a réveillée hier soir et il m'a laissé le plaisir de te contacter. Tu es très belle avec ta tenue de guerrière.

— Merci Kiana. J'ai eu quelques nouvelles des garçons ce matin. En fait, nous allons tous te rejoindre. Moi, j'ai filé du camp il y a deux jours. On se met en route dans une petite demi-heure, alors je pense qu'il nous faudra le même temps pour y revenir.

— Oui comme d'habitude, nos chemins se mêlent.

— Bonjour les filles..

— Oh Jemlÿ, petit cœur, tu vas bien ? demanda Kiana

— Oui, impeccable. Je suis avec Jem. On a quitté la Tribu hier et aujourd'hui on revient sur nos pas. On va suivre ces imbéciles

d'Anciens qui mènent la Tribu vers un piège fatal.

— J'ai un peu entendu ce que la chouette a retransmis hier soir mais j'étais trop occupée à contacter Alya.

— Et bien en fait, les mercenaires ont déjà du déjà quitter leur camp pour rejoindre la Tribu. Ils comptent bien se l'approprier.

— Oh j'ai hâte de vous revoir

— Nous aussi mon cœur, lança Alya.

Chapitre 10

La Tribu marchait... Elle avait toujours marché, le soleil avait toujours plombé. Ils n'avaient pas toujours traversé ce désert, même si l'on pouvait dire que cela durait un peu. Les nouvelles des pays à venir, ils les découvraient un peu en avance par les commerçants itinérants et autres voyageurs.

Ce qui différenciait aujourd'hui, c'était le but !

Ils arrivaient. Leur vallée n'était qu'à quelques jours de marche... Ils l'imaginaient déjà et les discussions allaient bon train.

Qui de quoi ? Que ferait-on pousser ? Choisir des pâturages d'alpage ; Leur vallée, ils la voyaient couler de blé et de lait. Et l'eau... enfin. Une grande rivière... qui traversait leur vallée. Des arbres ? Des collines ? Des plaines... aussi. De l'herbe verte et des cabris bondissants, des maisons, des toits enfin. L'installation.

L'information descendait de Moussak, qui marchait en tête, le seul à avoir approché un temps soit peu leur rêve.

Les informations succinctes à propos de la vallée qu'il avait pu retirer de ses contacts avec les marchands de Sudar s'étaient agrémentées au fur et à mesure de la marche et des pauses par un descriptif détaillé des beautés de « Notre vallée », comme il disait.

Samir ne commentait pas. Il était à cheval sur les bords comme ses hommes. Ils gardaient la Tribu dans cette dernière ligne droite. Il ne disait rien mais il salivait. Son imagination pourtant fertile était détrônée par les rêves de ces affamés et il se prenait aussi à rêver.

Lui et ses mercenaires avaient rejoint la Tribu au matin et il avait pris position sur ses flancs.

Mais il avait d'autres sujets de préoccupation. Il attendait toujours le cavalier qu'il avait demandé pour l'informer du retour de Gicks.

Lorsque les premiers étaient revenus bredouilles d'avoir couru après un cheval fou... Il leur avait immédiatement fait changer de monture et repartir... Comment osaient-ils rentrer sans les prisonniers...

Creman était arrivé sur ces entrefaites et il avait du partir. Il était toujours sans nouvelles de Gicks.

Vu la vitesse à laquelle se déplaçait la Tribu, encombrée comme elle était avec son troupeau, ils arriveraient à l'embranchement qui menait à leur cache à la nuit dans deux jours encore. Il comptait bien alors avoir des nouvelles où il allait déroger à sa règle et écorcher quelqu'un.

Creman avait déjà fait passer à Moussak l'information que « notre ami le brigand » avait quatre vingt esclaves à vendre dont quelques belles marchandises... qu'il serait peut-être intéressant de sauver de l'esclavage.

Suivant son intérêt sinon primordial, Moussak avait acquiescé et avait fait bifurquer la Tribu vers cet abri sur d'un soir.

Dans le camp, Moctar attendait son chef sans grande impatience. Les cinq hommes n'étaient toujours pas revenus et aucune nouvelle n'avait donc été envoyée.

Le chef verrait ça quand il rentrerait ; Moctar ne s'était pas décidé à lancer d'autres hommes dans l'inconnu. Qu'ils s'en aillent ; Le monde est petit et Sudar leur prochaine destination. Ils les retrouveraient bien un jour.

Le groupe qui avait été entraîné sur une fausse piste eut vite fait de remonter sur des chevaux frais et de repartir en chasse. Salim leur avait expliqué clairement qu'ils ne remettraient pas les pieds dans le campement sans le petit groupe qui s'était évadé.

Ils galopaient maintenant de nuit et avaient remonté la piste jusqu'au campement abandonné où ils avaient laissé Gicks et les autres. La piste était froide mais ils avaient avancé ensuite droit sur Sudar.

— Des vers des sables sur la gauche, lança l'un d'eux au bout d'un moment. Il y avait en effet sur une dune voisine quatre feux fluorescents.

Ils s'approchèrent au pas et déterminèrent rapidement qu'ils avaient retrouvé leurs camarades. Il ne restait d'eux que les os que les vers rongeaient encore et les armes.

— Roug n'est pas dans le tas

— Il a du être fait prisonnier. Ils n'ont pas l'air si minable que cela. C'était de bons combattants lança Bourouk, un homme mince et long avec une crinière de lion qui lui ceignait les épaules et qu'il ne quittait jamais.

— Tu peux enlever la femme et le gosse de l'équation. L'homme aussi. Il m'avait tout l'air d'un paysan et on l'a attrapé facilement la dernière fois. Même avec une épée je ne le vois pas venir à bout de l'un de ceux là. C'est leur sauveteur.

— Il faudra faire bien attention et le prendre par surprise cette fois, reprit Bourouk. Je n'ai pas envie de finir dans l'estomac de l'un de ces vers.

— On n'a plus entendu parler du smeurl non plus.

— Raison de plus. On ne sait pas qui on a en face.

— Il faut les retrouver avant le jour. On pourra leur tendre une embuscade.

— Ok, on fonce.

Et ils avaient foncé. Les chevaux au galop montant et descendant les dunes étaient exténués lorsque le jour pointa. Ils n'étaient cependant pas mécontents car ils les avaient retrouvés.

Protégés dans le creux d'une dune, le feu couvait encore et ils pouvaient voir quatre personnes allongées et une qui veillait, assise auprès du feu.

— C'est une femme, lança Bourouk. Regarde les cheveux longs.

Le jour s'éclaircit enfin et ils purent voir la silhouette féminine se lever et ranimer le feu pour y poser une casserole.

— Ce doit être une mercenaire également. Regarde ses deux épées.

— Et sa cuirasse

— J'ai connu une femme il y a longtemps qui était une vraie combattante. Elle te prenait n'importe quel homme armé. Elle portait un bâton avec aux deux bouts des lames. Je n'aurais pas aimé être sa cible.

— En tout cas, celle-là, il faut qu'on se la fasse. Laissons les se réveiller et reprendre la route. On les attendra un peu plus loin dans un défilé quelconque.

Couchés en haut de la dune, ils purent voir Mara se lever ainsi que Reivon qui alla libérer Roug de ses liens. Ils virent également que leur infortuné camarade portait un pansement à la main.

— Si elle a eu Roug, c'est une championne.

— Elle en a eu quatre autres avant lui aussi.

— Oui, mais j'ai vu combattre Roug. Il n'avait même pas sorti sa deuxième lame qu'il pourfendait deux adversaires.

— C'est aujourd'hui que j'aurais aimé avoir un arc.

— Et moi donc. On l'aurait embrochée de loin.

— Pas la peine de rêver à ce que l'on a pas.

Les cinq en bas ne se doutaient de rien et Alya, après la conversation avec Kiana décida de lever le camp et de rebrousser chemin.

— Qu'est-ce qu'ils font ? Ils tournent en rond ou quoi ? Ils font demi-tour.

— Merde, ils vont nous tomber directement dessus.

Alya avait pris la tête de la troupe et montait tranquillement la dune, directement sur les mercenaires.

— On reste tranquille, lança Bourouk. Dès qu'elle passe la dune, on se lève et on lui saute dessus.

Lorsqu'Alya arriva en haut de la dune, trois hommes sortirent des sables et entourèrent son cheval. Avant que d'avoir pu dégainer, l'un d'eux attrapa sa jambe et la balança par dessus la selle dans les bras des deux autres.

Ils l'attrapèrent vigoureusement et la plaquèrent à terre. Le cheval effrayé avança précipitamment et le troisième homme dégainant son épée la tint collée contre sa gorge. Alya ne fit plus un geste.

— Salim te veut vivante, mais je ne crois pas que ce soit une chance pour toi.

Pendant que la situation devenait catastrophique pour Alya, les deux derniers mercenaires, armes à la main, allèrent arrêter le petit convoi.

Mara et Yori étaient atterrés. Reivon essaya de faire se cabrer son cheval mais Roug à ses côtés lui envoya son poing valide dans le visage et il s'écroula sur le sol.

— Ah les gars je suis heureux de vous voir, lança Roug en descendant de cheval. Ils sont pas armés, aucun danger.

Il se rapprocha des deux gars qui le congratulèrent rapidement puis s'occupèrent de faire descendre les prisonniers de cheval.

Roug les laissa faire et s'approcha d'Alya, à genoux et tenue en joue.

— Tu fais moins ta fière ma cocote, lança-t-il en lui envoyant par la même occasion un coup de poing dans la face.

Alya accusa le coup mais ne dit rien.

— Donnez-moi une épée, demanda-t-il aux trois gars.

— Non, il ne faut pas la tuer.

— C'est juste que je me sens tout nu sans armes. Allez, Alex, donne-moi ton glaive.

— Tu peux toujours courir, Roug, lança Alex en riant. Il attrapa cependant un couteau long à sa ceinture et le lança aux pieds de Roug.

— Tiens prend ça. C'est tout ce que je peux faire pour toi.

Roug se baissa, ramassa l'arme et remercia son comparse.

Les trois mercenaires n'avaient pas bougés. Ils entouraient Alya. Roug s'approcha de celui qui avait dégainé sa lame et d'un geste tranquille lui ficha le poignard dans la gorge.

Là tout s'accéléra. Il attrapa l'épée pendant que le mercenaire s'affaissait et planta le premier.

Alex cria.

— Mais qu'est-ce que tu fais Roug ?

— Je ne suis plus Roug. Je suis Sem, lança-t-il avant de planter le deuxième avant même qu'il ne soit revenu de sa stupéfaction.

L'affaire avait été très vite. Alya libérée sauta sur ses deux lames que les mercenaires avaient jetées plus loin et courut vers les deux mercenaires restants.

Le premier leva son épée pour frapper. Elle se fendit sur le côté tout en passant à côté de lui et en lui laissant son épée dans le ventre.

Le deuxième prit ses jambes à son cou et s'enfuit, descendant la dune en courant.

Reivon s'approcha de Sem.

— Merci pour le coup de poing.

— Désolé, il fallait que cela fasse vrai.

Reivon sourit et tendit sa main à Sem.

— Non Merci, vraiment.

— C'est bien la première fois que l'on me remercie d'avoir reçu un coup.

Mara fut la deuxième et sauta au cou de Sem.

— C'est la deuxième fois que tu me sauves la vie.

— Pour un tel remerciement, je n'oublierais pas de faire de mon mieux la prochaine fois.

Alya regardait le mercenaire courir. Il pouvait fuir, il était perdu dans le désert. Elle se retourna enfin, retira sa lame du ventre du

brigand et fit un salut avec sa lame en direction de Sem.

L'ancien boulanger contempla son héroïne le saluer et des larmes lui montèrent aux yeux.

Pour cacher sa confusion, il lança :

— Il faudra faire plus attention. Ils sont toujours à nos trousses.

— Non, maintenant, c'est nous les chasseurs. Allez, en route.

Ils étaient tous remontés à cheval et avaient repris leur chemin un peu comme si rien ne s'était passé. Alya avait hâte d'arriver pour retrouver les siens. Plus de course vers Sudar pour être à l'abri des brigands. La partie avait changé, les pièces étaient dévoilées et la grosse quincaillerie était du côté des fuyards.

Mara et Yori avaient pris le parti de se tenir compagnie. Depuis ce matin et le coup de maître de Sem, Reivon l'accaparait. Alya et Ur étaient au centre des discussions des deux hommes. Cependant c'était des discussions silencieuses et eux n'y avaient pas accès.

— Franchement, j'ai toujours cru en Sarah... entama Yori. Je ne vois pas pourquoi je n'ai

pas les mêmes pouvoirs qu'eux. Je veux bien croire en Alya moi.

— Oui Yori, mais ça n'a pas l'air de marcher comme ça. Ils sont de la même Tribu depuis le début des temps alors il va te falloir un ou deux jours...

— Oui rigole... mais Reivon avait dit que tu ne pouvais pas faire les signes si tu n'étais pas de la Tribu... alors j'ai peu de chances. Et j'ai essayé ce matin... j'en connais trois.

— La guérison... la nourriture... et l'écoute ? Moi aussi je connais les signes et... moi aussi j'ai essayé.

— C'est injuste... lança Yori bien haut.

Alya ralentit son cheval et se laissa dépasser par Sem et Reivon pour s'intercaler entre le cheval de Mara et celui du jeune garçon.

— Et qu'est-ce qui est injuste, Yori ?

— J'aimerais tellement parler par la pensée... Tu m'as dit que même tes élèves savaient le faire.

Alya avait pris un temps pour leur raconter Ur et Sem, l'ancien boulanger reconverti en mercenaire à deux lames avait donné quelques informations complémentaires.

— En fait Yori... Ce n'est pas impossible.

— Oh, je pourrais ?

— Oui. Mais il faudrait que je te dénommes et je ne connais pas ton nom.

— Pourquoi ?

— Et bien parce que l'on n'a pas vécu ensemble et que je ne connais pas ton premier nom.

— Et tu pourrais le savoir ?

— Il faudrait que je remonte tes vies... C'est faisable mais pas toute seule. Il me faudrait au minimum Kiana.

— Donc, dans deux jours ?

— Yori, ce n'est pas certain non plus. Tu ne dois pas avoir eu dans tes vies de passages trop négatifs sinon tu ne supporteras pas que l'on te les montre.

— Il faut que j'ai été toujours gentil ?

— Oui, quelque chose comme ça.

— Et Roug, il était méchant, lui.

— Roug avait déjà été dénommé. Il n'avait plus qu'à se rappeler et d'y rajouter sa dernière vie. Et comme sa vie de brigand, il la connaissait... Il n'allait pas en être plus atteint.

Si on l'avait laissé recommencer une autre vie, là cela aurait pu créer un problème. Qu'il

assimile sa vie de brigand en quelques secondes... Il y a des marques qui mettent longtemps à ne plus faire souffrir dans une vie normale, alors en accéléré...

— Je comprends tout à fait, réagit Mara. J'imagine que mes erreurs rien que dans cette vie... Je ne voudrais pas qu'elles ressurgissent devant moi sans prévenir.

— Et bien en fait, c'est pour cela qu'il n'y a qu'Eux qui peuvent dénommer. Ils accompagnent en même temps la personne dans ses souvenirs et mettent du baume sur les blessures trop cuisantes. C'est pour cela qu'il vaut mieux être deux avec quelqu'un que l'on ne connaît pas.

— Et si je ne suis pas indiscrete... Pourquoi ne pas avoir dénommé Reivon ?

— Le départ d'Ur, la marche dans le désert ont été difficiles et Reivon en a souffert. Il va lui falloir deux ou trois jours pour tout accepter. On ne peut pas faire ça maintenant. Il vaut mieux qu'il soit avec sa femme. Et puis, il y en a que l'on ne dénomme jamais. Même dans la tribu.

— Et eux, pour les signes ?

— Et bien, ils ont l'avantage d'être nés dans la Tribu donc les Rêveurs leur ont enseigné génération après génération à utiliser les signes.

Ils mettent beaucoup plus de temps à réussir, cinq, six vies. Et si le Rêveur ne les éduque pas à chaque vie, ils n'en sont pas capables d'eux même. Comme cela, il arrive qu'un homme au passé vraiment négatif ne puisse pas signer, même dans la Tribu. Mais en général, il la quitte. C'est trop de honte pour lui et il essaye de faire sa vie ailleurs.

— Et ça fait quoi d'être Eux ? demanda Mara

— Ah ça, j'ai déjà du y répondre deux cent vingt sept fois. En fait, on n'a pas besoin d'être dénommé. Lorsque le moment vient, on sait.

Comme si on se retrouvait dans notre peau, à la rencontre du chemin de nos débuts. Tout se met en place. Sinon on est comme tout le monde. On a juste une conscience plus étendue. Il m'arrive aussi de tomber sur une arête lorsque je mange du poisson... quoi que. Alya sourit.

Mara regarda Yori. Il était perdu dans ses pensées. A onze ans, découvrir que le monde

n'était pas comme il croyait, cela avait de quoi plonger dans l'expectative.

Chapitre 11

Reson avait beaucoup marché et il avait beaucoup réfléchi. Le fait que Batir ait répondu à sa prière lui martelait l'âme dans tous les sens.

Il avait toujours été très terre à terre, laissant les histoires d'Eux aux benêts qui voulaient bien y croire, sans essayer de les convaincre du contraire non plus. Lui, il voulait les convaincre de s'arrêter quelque part, ensuite qu'ils aient leur pensée d'un ailleurs ne le dérangeait pas.

Reson arriva au campement des vrais anciens dans la soirée et avec de nombreuses questions.

Il les avaient vu partir sans rien et il s'étonna tout de suite de voir un campement organisé autour de tentes.

Jem s'approcha pour l'accueillir et le groupe le suivit.

— Je suis vraiment heureux que tu aies franchi le pas, Reson.

— Moi aussi. Vous êtes des illuminés mais eux sont des escrocs.

— Illuminés, tu ne pouvais mieux dire.

Les autres se regroupèrent autour de lui et l'embrassèrent. Reson se sentit accueilli après s'être senti très solitaire pendant sa marche.

Ils l'entraînèrent près du feu du soir et lui fournirent une assiette remplie.

— Vas-y, mange, lui lança Boulouk. Je pense que tu dois être affamé.

Reson et Boulouk étaient amis. S'occupant de l'approvisionnement, Reson avait été en contact fréquent avec Boulouk pour tout son matériel de couture et Boulouk avait pu apprécier la franchise et l'honnêteté du jeune homme.

— Tu sais, je suis parti du camp car c'était horrible là-bas. On pouvait presque entendre les hurlements des loups se battant pour dépecer une carcasse.

— Je n'ai jamais aimé Gouran. Ni Moussak d'ailleurs.

— Ils sont de mèche pour transformer la tribu en esclaves qui les serviront, eux, les grands propriétaires de terre.

— Nous sommes au courant. Un peu comme si nous avions été présents à la réunion. Clara a fait le signe de l'écoute et nous entendions tout. Elle est avec nous.

— Oui, à propos du signe de l'écoute, Batir m'a parlé dans le désert. Cela m'a vraiment étonné. Tu me connais, incrédule comme je suis.

— Oh tu en verras d'autres. Il n'y a aujourd'hui plus de place pour la foi. Maintenant les preuves abondent. Regarde.

Boulouk détermina un emplacement pour faire venir la tente de Reson. Il la connaissait bien, allant plusieurs fois par semaine manger avec lui le soir.

Lorsqu'elle apparut, Reson en lâcha son assiette.

— C'est de la magie.

— Non, c'est Eux. C'est Jem et Jemlÿ, c'est Alya et Kiana. Ils sont revenus.

— Tant que je ne les verrais pas en chair et en os, je n'y croirais pas.

— Je suis Jem, lui lança Batir.

Batir venait de se dénommer. Ce faisant, il n'y avait pas de possibilité de ne pas y croire. Son nom remontait aux origines et les hommes en

entendant sa parole la prenaient automatiquement pour de l'acquis.

Ce que fit Reson, il crut aussitôt.

— Je suis Jemlÿ, lui lança Bachir.

— Vous le saviez depuis longtemps ? Fut tout ce que Reson arriva à dire.

— Jem oui, il le savait alors qu'il n'était encore que le rêveur de la Tribu. Moi, c'est mamie Helen qui m'a dénommée.

— Et elle est où, mamie Helen ?

— Je suis là, Reson.

Reson se tourna vers Carole. Il ne comprenait pas que cette fillette puisse dire cela.

— Reson, tu te souviens qu'un jour, nous étions avec ton oncle lors de nos éternelles disputes à propos du bien-fondé de notre départ. Je suis bien ta tante Reson et je vais te le prouver.

Tu vas te rappeler que tu ne comprenais pas que le temps de sauver les hommes était venu après que les hommes existent depuis longtemps déjà ? Que c'était cela qui te faisait ne plus croire en Eux ?

Et je t'ai répondu :

— Tu comprendras un jour.

— Mais comment est-ce possible, Carole ? Tu n'es qu'une gamine et tu serais ma tante ?

— Nous renaissions à chaque fin, Reson, et Eux ont la possibilité de nous ouvrir les yeux sur nos vies passées. Je suis morte hier et Jemlÿ m'a dénommée juste après.

Jemlÿ c'est Bachir et c'est cet amoureux dont je t'ai toujours parlé.

— Oui, tu restais seule parce que tu attendais ton prince me disais-tu. Je crois bien t'avoir traitée de vieille folle dans ma tête plus d'une fois à cause de cela.

— Tu es pardonné Reson. Moi je connaissais Jemlÿ et il m'avait déjà dénommée. C'est une grande connaissance que l'on acquière à ce moment-là.

Reson regarda Carole et réfléchit quelques secondes.

— Je te crois Carole. Tu es Mamie Helen. Tu es ma tante.

Toutes ses certitudes s'étaient écroulées. Il était trop honnête envers lui-même pour se mentir et compliquer l'histoire plus qu'elle ne l'était déjà. Il avait écouté Carole et il avait entendu sa tante.

Restait cette question qui lui brûlait les lèvres et il se tourna vers Jem.

— Et donc, tu pourrais m'expliquer comment tu as pu mourir il y a quarante ans et que le résultat de ce travail ait été visible au début des temps ?

Jem éclata de rire.

— Tu veux devenir Rêveur, Reson ? Non, je ne pourrais pas t'expliquer l'antériorité de la volonté par rapport à l'action. Il nous faudrait une vie.

Mais si tu veux, il y a trois choses distinctes et qui se mêlent pour permettre la vie.

Il y a la matière, il y a ton âme et il y a l'Esprit.

La matière, c'est ton corps. C'est un assemblage savant mais qui retourne à la terre. Cette matière a même tendance à entraîner ton âme vers la terre.

Ton âme, c'est toi et tu la modifies vie après vie.

Et il y a l'Esprit qui est un guide pour le corps car il lui permet cet assemblage et un guide pour ton âme car il offre la possibilité d'évoluer. Ton âme en suivant l'Esprit se fortifie et renforce sa volonté sur le corps.

Et c'est cet Esprit que j'ai créé en laissant mon âme sur terre. Sans vouloir me vanter, mon âme et l'Esprit sont identiques chez moi.

Donc à la mort, ton âme quitte ton corps et tu retournes à cet Esprit. Il te retrouve une place dans un corps ensuite.

C'était mon travail que de le créer et comme le vouloir c'est le pouvoir. Il a suffi que je le veuille. J'en ai accepté les conséquences et il est apparu.

Titia profita de ce moment pour atterrir sur l'épaule de Jemlÿ. Elle avait voleté depuis le campement de Kiana et avait rejoint les vrais anciens sur son ordre.

— Votre chouette, dit Reson. Il paraît qu'elle est toujours avec vous.

— Oui, en fait elle est à Kiana et la retrouve toujours. Mais nous allons en avoir besoin demain, donc elle nous l'a envoyée.

— Nous allons aller délivrer la Tribu de ces voyous ? demanda avec espoir Reson

— Oui c'est ce que nous allons faire mais cela va prendre un peu de temps. Tu as quitté la réunion avant de savoir que Moussak a

envoyé Creman pour s'associer à une bande de mercenaires.

— Mais pour quoi faire ?

— Ils sont de mèche depuis longtemps et Moussak va s'en servir pour conforter son pouvoir sur la Tribu. Ils sont en chemin et nous, nous allons tranquillement les suivre. Titia va nous servir à déterminer leur position et à nous tenir éloigné d'eux.

— Donc demain, nous levons le camp ? demanda Boulouk. Et les tentes ?

— Nous laisserons tout à la même place et leur demanderons de nous suivre lorsque nous arriverons à un nouveau campement.

La Tribu avançait doucement mais sûrement. Ils étaient habitués à marcher, habitués à emmener avec eux toute leur vie et les troupeaux qui allaient avec.

Les mercenaires essayaient d'éviter le contact avec eux et ne répondaient pas lorsque l'un d'eux leur posaient une question.

Ils sillonnaient également les environs à la recherche de ceux qui avaient quitté le campement trois jours plus tôt. Ils avaient

reçu des ordres au cas où ils les retrouveraient.

Moussak et Samir étaient tombé d'accord sur le fait que le Rêveur n'avait pu abandonner la tribu. Et Moussak avait donné des ordres clairs. A intervalles irréguliers, des mercenaires étaient détachés dans une quelconque direction et fouillaient les environs avec pour but avoué de tomber sur leur petit groupe et les éliminer.

Ne voulant pas jouer à cache-cache avec les mercenaires et sachant de toute façon où ils devaient se rendre, les vrais anciens avaient contourné la Tribu sans s'en approcher et l'avait devancée.

Ils sentaient comme si une charge de sacs de sable avait été enlevée de leurs épaules... Ils marchaient avec entrain, Batir en tête, imprimant le rythme, la carriole de Mamie Helen reprise par Maria et sa fille, les bêtes et les jeunes suivant.

Cela faisait deux jours maintenant que Moucha marchait. Elle en profitait pleinement. Elle comptait être au plus près de l'action pour continuer à remplir les livres qu'avaient laissé ses prédécesseurs sur l'histoire de la Tribu.

Elle avait donc choisi la meilleure place, aux côtés de Jem qu'elle assaillait de questions.

Les enfants entouraient toujours le troupeau et s'amusaient à le diriger par la pensée. Reson commençait à vraiment découvrir l'ampleur de ce qu'était vraiment la vie avec Eux et Boulouk l'aidait en restant avec lui. Il avait retrouvé son ami et trouvait maintenant le temps moins long.

Il n'avait pas voulu être une charge pour Camel et Livi et les avaient laissés seuls depuis qu'ils avaient quitté la Tribu.

Tous étaient heureux et avançaient d'un bon pas. L'avantage d'un désert de sable était qu'il n'y avait pas de colonne de poussière qui montrait leur déplacement.

Titia au surplus voletait à l'arrière du convoi et faisait des allers-retour fréquents pour s'assurer qu'on ne les découvrirait pas.

Un soir, alors qu'ils campaient à quelques kilomètres du convoi, Jemlÿ et les jumeaux étaient allés faire un tour au plus près. Le jeu était de s'entraîner au déplacement d'objet. Nul ne leur avait contesté l'intérêt de la chose et ils étaient donc parti s'exercer sur quelque bien précieux de la tribu.

— Vise un peu le cabri sur le feu à droite, lança Eton

— Oh, je le veux, lança Jemlÿ. Rotan, tu nous l'amènes là ?

Rotan se concentra quelques secondes et le rôti et les broches réapparurent plantés dans le sable un peu en dessous d'eux.

— Super, tu as pensé aux broches...

— N'est-ce-pas... Tu vois pas que je laisse traîner ce joli cabri dans le sable ?

Ce fut un jeu d'enfant de le ramener au campement. Les pauvres qui se firent avoir à ce jeu n'eurent aucunement l'idée d'aller voir au dessus de la dune pour vérifier si leur cabri ne s'y trouvait pas. Et une fois arrivés à destination, Eton rappela le cabri et les broches et les planta sur leur feu pour finir la cuisson.

Ils avaient conservé les quelques kilomètres à l'avancée de la Tribu et se retrouvaient ce soir à proximité du défilé qui abritait le camp des mercenaires. Les jeunes et les bêtes ne pouvaient rester dans le coin et Jem leur traça la route à prendre. Le reste du groupe les

rejoindrait un peu plus tard. Le chariot les accompagna et ils reprirent la route du désert.

Jem comme Jemlÿ sentaient la présence de Kiana dans tout leur être.

Ils étaient en train de monter la colline qui surplombait le camp et savaient la trouver au sommet.

Ils n'eurent pas à attendre trop longtemps avant de voir débouler une petite demoiselle précédée par une chouette qui était venu la rejoindre et lui prêtait sa vision nocturne. Kiana courait dans la descente comme un cabri et s'arrêta essoufflée devant les deux garçons.

— Jem, mon héros, je suis heureuse de te revoir.

— Moi aussi petite demoiselle,

— Jemlÿ...

— Kiana...

Kiana leur prit la main à chacun et ils continuèrent leur progression.

De là-haut, Jem voyait briller les feux du campement et l'enclos des esclaves. Il voyait aussi de loin s'approcher la colonne de la Tribu, éclairée par des torches.

Il regarda les hommes et les femmes de chez lui s'engouffrer dans la joie dans la bouche du défilé, cette bête horrible qui comptait bien les digérer.

Chapitre 12

Les hommes comme les femmes de la Tribu, après avoir passé le défilé, avaient cessé de parler.

Ils avaient bien compris que les hommes qui les accompagnaient à la demande de Moussak n'étaient pas des enfants de cœur, mais passer devant l'enclos des esclaves avait donné à réfléchir à plus d'un.

Moussak avait contemplé aussi du haut de sa monture. Passé le premier jour, il avait décidé qu'il ne méritait pas de marcher à pied, cela aurait été donner trop d'importance aux mercenaires si leur employeur, lui, en était à se déplacer à pied et eux à cheval.

La nouvelle avait été plébiscitée et on avait amené une monture pour Moussak. Il était depuis toujours établi que si tous ne pouvaient se déplacer de cette façon, tous marcheraient.

Mais à nouvelle vie, nouvelles règles et la Tribu n'avait pas protesté. Ouvertement du moins.

Les réfractaires aux nouvelles règles commençaient à y voir une remise en cause de leur liberté. Les signes étaient maintenant interdits...

Il fallait tenir sa langue avec ses voisins et surtout ne pas parler d'Eux. Sinon, on se faisait reprendre par les plus velléitaires. Et Moussak à cheval, c'était quand même un comble.

Creman s'approcha du cheval de Moussak et lui dit doucement :

— Samir nous invite sous sa tente. Tous les anciens. Et après la discussion, tu restes et il nous présente les plus belles filles de son cheptel.

— Oh, oh, une soirée agréable. Toi et ce petit brigand, vous avez de l'idée...

— Pour te contenter, Moussak.

Là Creman en rajoutait mais les poissons étaient déjà dans le filet. Il avait gagné.

Moussak, cependant, ne comprit pas l'ironie de cette phrase. Il recevait depuis trois jours la considération de toute la Tribu et cette phrase n'était que l'écho des paroles d'hommage qu'il recevait.

Il suivit donc Creman et descendit de cheval devant la tente de Samir. Les anciens l'entourèrent aussitôt. Une cour s'était formée autour de lui.

— Josiah, demanda-t-il au responsable de la Sécurité, tu m'installes la Tribu dans un petit coin et tu nous rejoins.

— Bien sur répondit ce dernier.

Il alla se concerter avec un mercenaire pour savoir où installer leurs tentes.

Samir arriva sur ces faits.

— Mon cher Moussak, j'espère que ce petit détour ne vous contrarie pas trop...

— La nuit sera longue... mais nous avons beaucoup de choses à discuter. Il vaut mieux être bien installé.

— C'est certain, répondit Creman. De plus, je te promets une petite liqueur de derrière les fagots...

— Entrons, Entrons, reprit Samir.

Les anciens suivirent leur chef à l'intérieur.

Installés sur les tapis et les coussins, le brasero chauffant la tente et la liqueur

circulant, les anciens ne pouvaient que se féliciter de cette petite pause.

Samir et Creman se pliaient en quatre pour que cette soirée soit agréable. Les douze anciens ne pouvant participer au reste de la fête prévue, Moussak sur un signe de son protégé, décida que la soirée avait été assez arrosée et les renvoya.

Il garda avec lui Gouran et Elfron qu'il savait particulièrement intéressés par la nocturne et Samir sortit pour dire deux mots à ses hommes.

— Et donc, demanda Gouran pas dupe, c'est quoi la suite de la soirée ?

— Tu verras, mon ami... Tu verras.

Lorsque trois jeunes femmes rentrèrent sous la tente, Gouran eut un sourire de carnassier et Elfron se leva pour les accueillir. Ils installèrent les demoiselles avec eux sur les tapis et leur servirent sans préambule un verre de liqueur.

— Alors Mesdemoiselles, lança Gouran, quel bon vent vous amène...

L'une des trois, Julie, ne comprenait pas la situation. Elle prit donc la parole.

— Messieurs, ne parlez-pas de chance. Nous sommes des prisonniers, tout notre village... J'ai vu que vous étiez une tribu nomade... Pourriez-vous nous aider ?

— Et bien petite, reprit Moussak, c'est exactement cela que nous allons faire. Nous avons demandé, dès que nous vous avons vu dans l'enclos, des informations et ce brigand veut vous emmener pour vous vendre dans les mines de sel.

Vous savez, c'est horrible là-bas. Les prisonniers sont enchaînés... ils descendent dans des trous, le sel leur brûle les mains et les charges leur brisent le dos.

— Oh mais c'est horrible. Mes parents... Ma petit sœur...

— Oui, c'est horrible. Alors, nous avons marchandé et nous n'avons pas assez d'argent pour tous vous sauver... Mais nous avons réussi à le convaincre de libérer toutes les femmes...

— Et les enfants ?

— Eh bien, oui, mais les filles seulement... Nous n'avons pas pu faire mieux.

— Et mon père ?

— Je garderais une trace de la vente de chaque esclave... Il me l'a promis pour me permettre de les racheter plus tard.

Vous nous aiderez, vous travaillerez pour payer leur libération et rembourser notre contribution.

— Bien entendu, nous ferons tout...

— Oui, justement... Tout, reprit Gouran avec un sourire, vite réprimé devant l'expression de Moussak.

— Mes enfants, nous n'avons pas d'emploi pour vous là où nous allons, il vous faudra trouver des protecteurs.

— Des protecteurs ?

— Eh bien par exemple... vous. Il faudra que je vous fasse une petite place dans ma tente, que vous mangiez notre pain... Alors...

— Oui ?

— Alors en contrepartie, nous attendons que vous soyez aux petits soins pour nous.

— Nous serons vos servantes, oui.

— Oui, lança Moussak triomphant. Alors ce soir, amusons-nous... fêtons votre sauvegarde.

Et Moussak attrapa la main de fille et l'amena à sa bouche. Cette dernière le regarda, pesa la

situation une seconde et porta les lèvres à son verre de liqueur.

Creman contemplait la danse des trois charognards assis en face de lui pour chaparder qui un bisou sur la joue, qui une caresse... L'affaire allait être menée à bien, on pouvait compter sur ces trois là.

Il attendait... Sadique, il avait décidé de leur donner quelques moments de plaisir et lorsqu'il vit que les trois allaient retourner sous leur tente avec leur butin, il se leva et s'approcha de l'entrée.

Samir attendait, par terre autour d'un petit feu avec Moctar et deux autres.

— C'est le moment...

— Mûrs pour la purée ?

— Pourris, oui.

Les quatre hommes rentrèrent sous la tente, leur épée dégainée. Les anciens en étaient à détailler les vêtements que portaient leur protégée et à s'extasier sur la finesse du tissu qu'ils touchaient à pleine main pour en apprécier la douceur.

— Messieurs, lança Samir, le cirque est fini. On ferme.

— Oui, Samir... On rentre sous... commença Moussak avant de tourner la tête et de voir les mercenaires armés.

Mais qu'est-ce que c'est... gronda-t-il en découvrant les dents... Vous me faites quoi, Samir ?

— Eh bien, la scène de la révolution de palais... Vous connaissez ? Quand le grand vilain cède la place au gentil dirigeant.

— Et vous croyez que ma Tribu va vous suivre, mercenaire ?

— Moi, non... mais nous ?

— Nous ? Vous me voyez faire équipe avec vous ?

— Non, Nous... lança Creman ... Samir et moi, Nous !

— Sale chien... lança Gouran en se levant. Tu es... une crevure.

— Gouran, on voit que tu ne penses toujours qu'à toi. Non Gouran, les crevures, c'est vous... et dans pas longtemps.

Et vous y arriverez aux mines de sel. Promis. C'est pas la petite marche dans le désert qui vous tuera, j'y veillerais.

Je leur demanderais de faire bien attention à vous... quitte à les payer pour arrêter la caravane d'esclaves si vous avez une ampoule et vous livrer avec des attentions particulières. Elfron, tu veux faire partie du voyage ?

— Crevure d'un côté... et quoi de l'autre ? demanda ce dernier

— Tu crois que tu as le choix ? Mais je t'offre ta place, Elfron. Ancien comme avant ou mineur à durée limitée ?

— Ok, je choisis ton parti.

Elfron se leva et s'écarta de deux autres. Puis il s'arrêta et revint sur ses pas. Il prit par l'avant bras la petite demoiselle et la leva.

— Vous m'excuserez, lança-t-il à Moussak et Gouran. J'ai à faire.

Et il sortit de la tente en emmenant la fille.

Jem, Jemlÿ et Kiana, du haut de la montagne avaient suivi le coup d'état grâce à la chouette. Ils décidèrent que le moment d'agir était arrivé et ils se couchèrent par terre.

Kiana avait cherché la conscience de la chouette et s'était projetée dedans.

Pendant ce temps, Jem et Jemlÿ s'étaient projetés en dehors de leurs corps. Leurs enveloppes astrales flottaient près de leurs corps puis elles semblèrent s'animer. Ils en prenaient possession. Ils s'élancèrent et elles descendirent la montagne comme poussées par le vent. Ils atteignirent l'entrée des tentes de la Tribu en flottant au dessus du sable. Sur un signe, Jemlÿ pris à droite laissant l'autre côté à Jem.

Leur image passa de tente en tente au sein de la Tribu. Ils allaient très vite, interpellant tous les hommes, les femmes et les enfants qu'ils rencontraient au passage. A chaque fois, ils se dénommèrent. Le passage leur prit trois minutes.

Ils s'immobilisèrent ensuite devant le feu central et attendirent que tous reprennent pied et s'approchent. Ils n'avaient pas rendu la mémoire de leur vie à la Tribu en les dénommant personnellement mais ils avaient affirmé en passant qui ils étaient. Ils s'étaient présentés et la tribu les avaient reçus.

Jem prit la parole.

Jem, leur Rêveur, celui qu'ils connaissaient tous depuis si longtemps. Celui qui avait été leur guide. Lui... en fait était Eux.

La Tribu était tout à coup apaisée. Eux ne les avaient donc pas quittés. Il avait été là dans toute la vie de la Tribu, toujours attentif, toujours silencieux quant à lui.

— Vous n'êtes pas parti avec nous, vous n'avez pas voulu tout quitter, et maintenant, c'est en fait ce que vous allez faire.

Il en va de votre sécurité. Laissez tout sur place et suivez-nous...

Et les images de Jem et de Jemlÿ se tournèrent et s'enfoncèrent dans le noir. La Tribu, comme un, suivit.

La chouette avait tournoyé dans le ciel et avait capté la petite sortie d'Elfron de la tente du grand chef. Elle voleta au dessus de sa tête et se posa devant lui.

Elfron stoppa net. La chouette était un oiseau de malheur pour lui... le compagnon d'Eux.

Il ne fallait surtout pas lui montrer quelque chose de négatif, et Elfron y croyait... plus encore qu'aux signes.

Elfron savait que tout était vrai. Il avait connu Eux bambin. Et cette chouette... il savait.

Il lâcha la jeune fille et lui dit :

— Bien et bien nous nous verrons demain.

La chouette ne s'envola pas. La fille, ne sachant s'il fallait qu'elle retourne toute seule à l'enclos ne s'était éloignée que de quelques pas. Elfron l'incita à partir... vite. A rentrer. Que l'on verrait ça demain.

La chouette ne s'envola pas et une image de petite fille apparut. Elle semblait chevaucher la chouette et on ne savait si c'était l'animal qui grossissait pour la porter où elle qui rapetissait. L'effet était saisissant... Et Elfron comprit.

C'était encore pire... C'était la chipie. Avec elle, pas de quartier.

Kiana le regarda et ne prononça qu'un mot : Joffar

Elfron se mit à trembler immédiatement... moins d'une minute plus tard, ses yeux se mirent à se révolter, cherchant à occulter

cette vision qu'il avait de lui. La minute suivante, il gisait mort.

La dénomination l'avait tué.

Samir et Creman étaient aux anges. Les deux sentinelles avaient attaché Moussak et Gouran et étaient sorties se positionner à l'entrée de la tente.

Il était deux heures du matin et les mercenaires dormaient. Seuls deux étaient de veille également près de l'enclos des esclaves. Personne n'avait songé à surveiller que la Tribu ne prenne pas la fuite.

Elle était venu de son plein gré et pensait repartir le lendemain, ses deux chefs étaient sous la tente de Samir.

Personne ne vit donc la Tribu partir à pied par le fond du défilé et s'éloigner tranquillement.

Chapitre 13

— Debout, cria Samir en envoyant en même temps son pied dans l'estomac de Creman.

Ce dernier était allongé dans le grand lit de Samir, entouré par les deux demoiselles. Il dormait à poings fermés, la nuit d'hier ayant été éprouvante à plus d'un titre.

Il l'avait passée à boire et à vider sa rancœur sur Moussak et Gouran, les abreuvant d'insultes et de souvenirs de rancune.

Mais voilà, le matin apportait son lot de mécontentement après le plaisir de la nuit. Les gardes, ce matin, s'étaient étonnés du peu de remue-ménage que faisait la Tribu et avaient été jeter un œil. Ils étaient habitués depuis ces deux jours à les voir se lever tôt et vaquer à leurs occupations. Et voilà, plus personne.

Moctar avait, la peur au ventre, été réveiller Samir et cela n'avait pas été facile vu la dose d'alcool qu'il avait ingéré pour fêter cette prise de pouvoir. Mais le résultat avait été terrible. Samir avait tempêté, était venu constater par lui-même le départ précipité de

la Tribu et avait décidé de faire part sans ménagement de la nouvelle à Creman.

Celui-ci accusa le coup et le souffle coupé se plia en deux pour expirer et tousser. Il ouvrit les yeux et vu Samir au dessus de lui.

— T'es malade ou quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que tes petits protégés dont tu devais être le chef se sont fait la malle sans toi, voilà ce qu'il y a.

— Un coup de Batir, c'est certain. Il a du passer dans la nuit et leur faire peur. Je te dirais qu'il y a de quoi avec ton enclos à esclaves au milieu du camp. Tu aurais pu faire attention à ça.

— Essaie de me mettre ça sur le dos et tu vas avoir droit à un deuxième coup de pied, toi.

— D'accord, d'accord, réfléchissons. Ils n'ont pas pu aller loin.

— Que veux-tu que j'en sache. Ils ont tout abandonné sur place, ils peuvent être n'importe où. Et je n'ai toujours pas récupéré mon Smeurl.

— Sudar, Sudar, ils ne peuvent aller que là sans tente ni rien pour se nourrir. Il faut les poursuivre et faire la peau à Batir.

Moussak et Gouran se regardaient en silence. Ils étaient depuis hier attachés sur les chaises et ne tenaient pas à voir la colère des deux se retourner contre eux.

Les deux filles s'étaient également levées, rhabillées et étaient sorties le plus rapidement possible.

— Je fais seller les chevaux et on y va tous. Toi, tu viens avec moi, je découpe ce chien de Batir et tu reprends la Tribu en main, quitte à faire quelques exemples.

— J'y compte bien, il faut qu'ils sachent qui est le maître maintenant.

« Quelle belle nuit » pensa Clara. Elle marchait avec la Tribu. Elle sentait autour d'elle les gens sereins. Ils venaient de tout abandonner pour suivre Jem mais cela ne les tourmentait pas. Ils étaient confiants. Rien ne pouvait leur arriver de mal. Ils avaient réussi. Ils avaient retrouvé Eux. Sur un plan plus personnel, elle se sentait également sereine. Elle avait bien remarqué, en tant que servante de Moussak que ce dernier n'avait pas réintégré la tente hier soir. Elle savait qu'il n'était pas parti avec eux. Elle sentait que sa vengeance prenait forme de la meilleure des

manières. Au bout d'un moment, n'y tenant plus, elle remonta toute la longueur de la Tribu et s'approcha de Jem. Elle avait été fière de Batir lorsqu'il s'était présenté. Et lui savait ce qui la taraudait. Il la renseignerait. Son corps astrale ne touchait pas le sable mais semblait glisser sans efforts.

— Jem, puis-je te parler, s'il te plaît ?

— Clara. Bonsoir. Ton aide nous a été d'un grand secours et je sais que je te dois quelque chose. Bien sur, je t'écoute.

— Moussak n'est pas avec nous.

— Ah ah ah, rigola Sem. Il est resté l'invité du chef des mercenaires. La dernière fois qu'on en a entendu parler il devait l'accompagner pieds et poings liés jusqu'aux mines de Sel. Gouran également.

— Et Elfron ? osa encore demander Clara. J'ai une dent contre les trois. Sans compter Creman.

— Oui, ce n'était pas du beau monde. Kiana a dénommé Elfron et il nous a prouvé qu'il n'était pas capable de se supporter lui-même. Il est mort. Et ne t'inquiète pas pour Creman. Il ne reviendra pas.

— Merci Jem. Mon coeur est en paix. C'est une très belle soirée.

— Oui, une très belle soirée, répondit-il aussi.

Il y avait eu de la circulation, sinon de l'embouteillage autour du camp des mercenaires hier soir. La Tribu était sorti par le côté ouvert derrière les défilés et avait fait un grand arc de cercle pour se retrouver sur le chemin qu'ils avaient pris pour venir. Ils y avaient retrouvé les vrais anciens ainsi que Jem, Sandir et les deux enfants qui étaient descendus de leur montagne pour les rejoindre.

Pas le temps de salutations ni d'embrassade, la Tribu avait à marche forcée creusée l'écart avec les mercenaires en s'enfonçant dans le désert à la suite d'Eux.

Alya et les évadés avaient de leur côté été averti des événements et avaient également dévié de leur chemin pour ne pas rencontrer la troupe qui devait immanquablement penser Jem prendre le chemin de Sudar pour leur tomber dessus.

Lorsque la Tribu était sortie, Jem avait donné ses ordres de façon précise. Quelques uns

avaient cassé des branches et avaient suivi la Tribu en effaçant consciencieusement les traces. Rien ne pouvait faire apparaître le demi-tour qui pourrait paraître de toute façon suicidaire : s'engager en plein désert sans eau ni nourriture, sans tente, ni troupeau.

La chouette était restée sur le campement et les prévint du départ de la troupe.

— Cachons-nous, dit Alya. Ils arrivent.

Titia survolait les mercenaires au galop et Alya était averti de tous leurs mouvements.

Mara et Reivon, arrivés en haut d'une dune firent demi-tour et rejoignirent Sem, Alya. Yorri était resté caché en haut de la dune pour tenter de les voir passer.

Ils s'étaient déplacés vers la gauche de plusieurs dunes et les mercenaires passèrent largement loin d'eux.

— Ils sont dix-sept, annonça Yorri. Il ne devrait plus en rester que trois sur le campement.

Il avait consciencieusement fait le calcul en enlevant du compte les dix au total qui s'étaient lancé à leur poursuite et avaient fini dans le ventre des vers.

— Trois, mais cela va être du gâteau. On se la fait comment, en embuscade ou à l'effrontée ? demanda Sem, toujours partant.

Ils devaient en effet remplir une partie du plan de Jem en libérant les villageois qui s'étaient fait capturer par la troupe trois jours avant.

Jem ne voulait laisser personne à Samir.

— Si tu penses que c'est assez effronté de rentrer dans le camp à cheval et droit sur eux, je pense qu'on va se le faire comme ça.

— Oui, c'est pas mal comme méthode. Allons-y.

Le petit groupe reprit sa progression et dans l'heure qui suivit trotta doucement en direction de l'ouverture du cirque donnant sur le désert.

Ils abordèrent les premières tentes au pas et Sem lança à toute voix :

— Eh, il y a du monde ? Je vous rapporte les prisonniers.

Trois mercenaires, Yorri avait bien compté sortirent d'une tente et après un moment d'hébétude reconnurent leur ancien compagnon.

— Roug, il ne manquait plus que toi, lança Jakar. Et les autres ?

— Elle les a tous tués. Mais on va leur faire la peau à ces deux femelles en attendant le retour de Samir.

— Ah, là tu dis bien. On va s'occuper de leur cuir, répondit Jakar en s'approchant.

Les deux autres alléchés également par ce moment de distraction s'approchèrent également.

C'est à ce moment qu'Alya décida de lancer son cheval au galop et tout en tenant la direction des mercenaires avec ses rênes dans les dents dégaina ses deux lames et comme des faux coupant l'herbe passa au milieu du petit groupe. Deux furent mortellement atteint. Un fit un écart en roulé-boulé et lorsqu'il se redressa vit arriver à toute vitesse le cheval de Sem qui finit d'un coup de lame le travail.

Le boulanger dans l'enclos avait suivi toute la bataille et il cria pour interpeller et les villageois et ceux qui venaient de défaire les bandits.

A trois ou quatre, ils bousculèrent l'enclos et sortirent tous.

Mara et Reivon vinrent jusqu'à eux.

— Nous sommes venu vous délivrer.

— Oh merci gente Dame, les fers et les mines de sel ne me plaisaient pas comme destination. Mais nous avons des gens faibles avec nous et des enfants.

— La Tribu qui est arrivée hier a quatre chariots. Allez les chercher, lança Reivon.

Un petit groupe courut vers les tentes qu'ils avaient vu s'installer hier au soir et revinrent bientôt avec les chariots accouplés aux chevaux.

— Ils ont tout laissé sur place, dit l'un d'eux. Ils se sont enfuis sans rien. Ils ont bien eu raison mais les mercenaires sont partis à leur poursuite.

— Vous inquiétez pas pour eux. Nous allons les rejoindre. Les mercenaires sont partis dans un mauvais sens.

— Dites, ma fille m'a dit qu'il y a deux affreux de la Tribu qui sont attachés dans la tente du chef. Vous devriez peut-être vous en occuper.

Alya ricana et décida d'aller faire un tour. Elle rentra dans la tente de Salim et trouva de suite Moussak et Gouran, attachés.

— Notre sauveuse, lança Gouran. Jeune fille, vous arrivez à point.

— Vous êtes qui, au juste, demanda Alya.

— Je m'appelle Gouran, je suis un ancien de la Tribu du Rêve d'Eux et des mercenaires nous ont capturés. Voici Moussak, le Chef de la Tribu.

— Délivrez-nous, demanda Moussak et nous vous couvrirons d'or.

— Oh, mais je suis très bien comme cela. Et ce n'est pas l'or que vous avez extorqué aux vôtres qui me plaira.

— Comment pouvez-vous dire cela. Vous ne nous connaissez pas. Je ne vous permets pas, lança Moussak

— Je suis Alya. Méditez là dessus en attendant votre sort.

Alya tourna les talons laissant Moussak et Gouran à leur peur. Alya s'était dénommée, ils savaient que c'était Eux qui les abandonnaient.

Alya revint vers les villageois et Sem hocha la tête en forme de question.

— Ils ont décidé de rester.

Sem sourit et se tourna vers les villageois.

— Allons, en route, lança-t-il.

Les enfants et ceux qui ne pouvaient pas vraiment marcher montèrent dans les chariots. Et les villageois suivirent les cavaliers qui traversèrent cette fois le défilé.

— Nous en avons pour quelques kilomètres de marche, jusqu'à rejoindre la Tribu, ensuite nous serons en sécurité.

— Et quand ces bandits s'apercevront qu'ils font fausse route ?

— Ils ne pourront nous retrouver dans le désert.

Les villageois, guidés par Yorri et Sem avaient fait main-basse pendant qu'ils y étaient sur les provisions et les deux tonneaux d'eau des mercenaires. Ils ne mourraient pas de faim et la plupart marchaient en mangeant du pain, qui une lanière de viande séchée. Ils ne s'étaient pas beaucoup restaurés depuis qu'ils étaient là, mais l'inquiétude cessant, ils retrouvaient pleinement leur appétit.

Titia faisait un travail superbe. Elle avait survolé le camp des mercenaires renseignant Kiana qui était fière d'Alya et de ses prouesses.

La Tribu s'était arrêtée à l'écart de toute route en plein désert et se reposait. La nuit avait été éprouvante. Ils attendaient également les villageois. Jem leur avait dit qu'Alya allait les libérer. Ils ne doutaient pas de sa réussite. Ils connaissaient même par ouï-dire ses capacités. Ils ne doutaient plus.

Eux étaient avec eux. C'était fini de la marche et de la misère, ils avaient réussi la réunification avec leurs guides. Ils ne risquaient plus rien.

Chapitre 14

Salim s'approcha du feu et se servit une tasse de café. Cela faisait trois jours qu'ils parcouraient sans relâche le chemin entre Sudar et leur camp. Il était fatigué et avait décidé d'abandonner les recherches.

— Ils doivent être parti du côté du désert, lança Créman en s'installant près du feu.

Salim ne répondit pas. Il venait de perdre ce beau rêve de ne pas finir bandit à parcourir le désert mais pacha à se faire entretenir par la Tribu. Et il en voulait à Créman. Plus pour ce rêve envolé que pour une quelconque faute.

Les seize mercenaires étaient dans le même état d'esprit et attendaient que leur chef lance l'ordre de retour.

Salim se leva, donna un coup de pied dans le sable qui gicla dans le feu et lança :

— On remballe et on rentre au campement.

Avant même que les mercenaires ne puissent pousser un cri de joie, le haut de la dune auprès de laquelle ils s'abritaient se couvrit

d'hommes à cheval. Ils étaient alignés sur toute la hauteur, prêts à charger.

— C'est la troupe, c'est la troupe... Aux armes lança Moctar.

Sandir n'avait pas perdu de temps. En attendant les villageois, il avait choisi un homme et lui avait donné son cheval. Charge pour se dernier de porter un message de sa main à Sudar. Il faisait partie du Conseil de Sudar et son message serait entendu. Il y précisait que la troupe de bandits qui les pourchassait se trouvait à mi-chemin entre Sudar et l'escarpement rocheux qu'ils avaient pris pour camp. L'homme n'avait pas ménagé sa peine, ni le cheval son effort et ils étaient arrivés dans la matinée du lendemain à Sudar. Comme promis, le message de Sandir avait eu l'effet escompté. De plus cela faisait longtemps que le commandant Dervaux chechait à mettre la main sur cette bande qui écumait les environs. Il avait fait seller les chevaux immédiatement et ils s'étaient mis en route en force.

Assis sur son cheval, le commandant apprécia la scène. Une vingtaine de mercenaires en bas de la dune. Ils les avait trouvé. Comme prévu. Cela faisait longtemps qu'il attendait de

pouvoir leur faire la peau. Cela faisait tellement longtemps qu'il en rêvait. Il n'attendit pas que les mercenaires retrouvent leurs esprits.

— Prêt à Charger.

Le lieutenant reprit son ordre et les lanciers s'alignèrent et pointèrent leur lance vers l'ennemi.

— Chargez.

Les lanciers s'élancèrent.

La panique gagna les mercenaires. Ils n'étaient que dix-sept et les lanciers étaient une bonne trentaine.

— Prenez de l'écart entre vous lança Moctar. On peut les avoir.

Salim secoua la tête sans rien dire et s'éloigna au pas vers les montures. Il défit la rêne de son cheval, sauta dessus et le poussa au galop. Le sort était contraire, il l'avait compris dès que son Smeurl n'était pas revenu. Il se referait mais pour le moment il s'agissait de sauver sa peau.

Créman avait fait le même calcul et il s'élança quelques secondes après Salim. Il prit lui-aussi la direction du campement. C'était la seule chose sensée à faire.

Les mercenaires ne purent tous éviter les chevaux et deux furent immédiatement piétinés par la charge furieuse. Le combat s'engagea inégal. Ils se battirent avec acharnement. Cette fois, ce n'était pas des paysans sans défense et ils devaient sauver leur vie.

Le nombre des lanciers fit le poids dans la bataille et les mercenaires s'écroulèrent les uns après les autres. La bataille ne dura qu'un petit quart d'heure mais suffisant pour que les deux compères puissent disparaître à l'horizon.

— Tous les mercenaires sont hors de combat, mon commandant, lança le lieutenant. Deux fuyards...

— Nous savons où est leur campement. Nous les retrouverons et de toute façon ils ne peuvent plus faire grand mal. Des pertes ?

— Quelques blessés qui devront être transportés à Sudar. Deux morts.

— Et les mercenaires ?

— Il n'en reste que deux mais les blessures sont trop graves. Ils vont mourir.

— Tant pis pour eux. De toute façon ils n'avaient pas l'habitude de faire quartier. Bon travail, lieutenant.

— Merci mon commandant.

Ils passèrent la journée à chevaucher et la nuit aussi. Ils n'avaient plus de nourriture, plus d'eau. Il était impératif qu'ils rejoignent le camp avant le lever du soleil. Salim boudait dans son coin et ne répondait pas à Créman quand celui-ci l'interrogeait sur ce qu'ils allaient faire des villageois. Pour lui, rien n'était perdu. Ils pouvaient se refaire. Il suffisait de les vendre un bon prix pour ensuite rameuter une nouvelle vague d'hommes désœuvrés et batailleurs qui leur serviraient à monter une troupe.

Il avait des pensées de conquête et entrevoyait des plans où il se mettait en scène comme écumeur du désert. Un vieux rêve qui devenait soudainement d'actualité.

Leur entrée dans le campement se fit au petit matin et Salim s'aperçut tout de suite du problème, avant même d'apercevoir les trois corps proprement découpés et les villageois enfuis. Les tentes aussi avaient disparues. Il contint sa rage et descendit de cheval devant

sa tente. Les deux prisonniers étaient encore là ce qui le fit sourire en comprenant que leurs amis les avaient abandonné à leur sort. Ils étaient morts de soif. Quatre jours dans le désert sans boire, même l'abri d'une tente ne les avait pas sauvé de la déshydratation. Créman entra sur ces entrefaites, alla donner un coup à Gouran qui bascula avec sa chaise et s'effondra sur le sol.

— Plus que nous deux Salim. Nous allons nous en sortir. Il suffit d'agir. Ne pas rester là à se morfondre sur les occasions manquées.

Salim se retourna comme s'il venait de s'apercevoir de la présence de Creman.

— Oui, tu as raison. Il faut agir, dit-il tout en s'approchant de Creman. Il le dépassa et alla déplacer un pion sur sa table d'échecs.

Lorsqu'il se retourna, il dégaina son épée et en transperça le ventre de Creman.

— Alors action... dit-il en regardant son ancien compère s'effondrer. Pour tout te dire, sourit-t-il, cela me fait un bien énorme.

Il retira son épée et le laissa là à agoniser. Il en avait pour un certain temps et Salim ne pouvait se permettre d'apprécier plus longtemps le spectacle.

Il savait que la troupe arrivait. Plus rien à sauver au campement. Il fallait partir maintenant. Il fit le tour du campement à la recherche d'eau et de provisions. Les barils d'eau avaient disparus, emportés par ces paysans qui avaient ainsi scellés son sort.

Il finit par s'asseoir près du feu éteint. Il ne servait à rien de se lancer dans le désert sans eau. Il mourrait de la même manière que les deux hommes. Il avait perdu et il savait reconnaître sa défaite. Il tira son épée, la planta dans le sable et se mit à fredonner en attendant que les soldats arrivent.

Epilogue

Jem et Jemlÿ, Alya et Kiana sont assis sur une petite colline boisée qui surplombe le village. La Tribu avait retrouvé ses marques très facilement. Sandir avait bien fait son travail. Toutes ces maisons qu'il avait fait construire avaient trouvé preneur. Tout le monde était aise de se débarrasser de sa tente pour retrouver un certain confort. Les champs étaient florissants, les arbres fruitiers productifs. Tout était redevenu comme avant.

— Quel travail, murmura Kiana

— Oui, répondit Jem. Nous avons bien travaillé. Nous pouvons espérer un certain temps d'oisiveté.

— Ah ah ah, répondit Alya, parlez pour vous. Moi dès demain, je remets en route l'école.